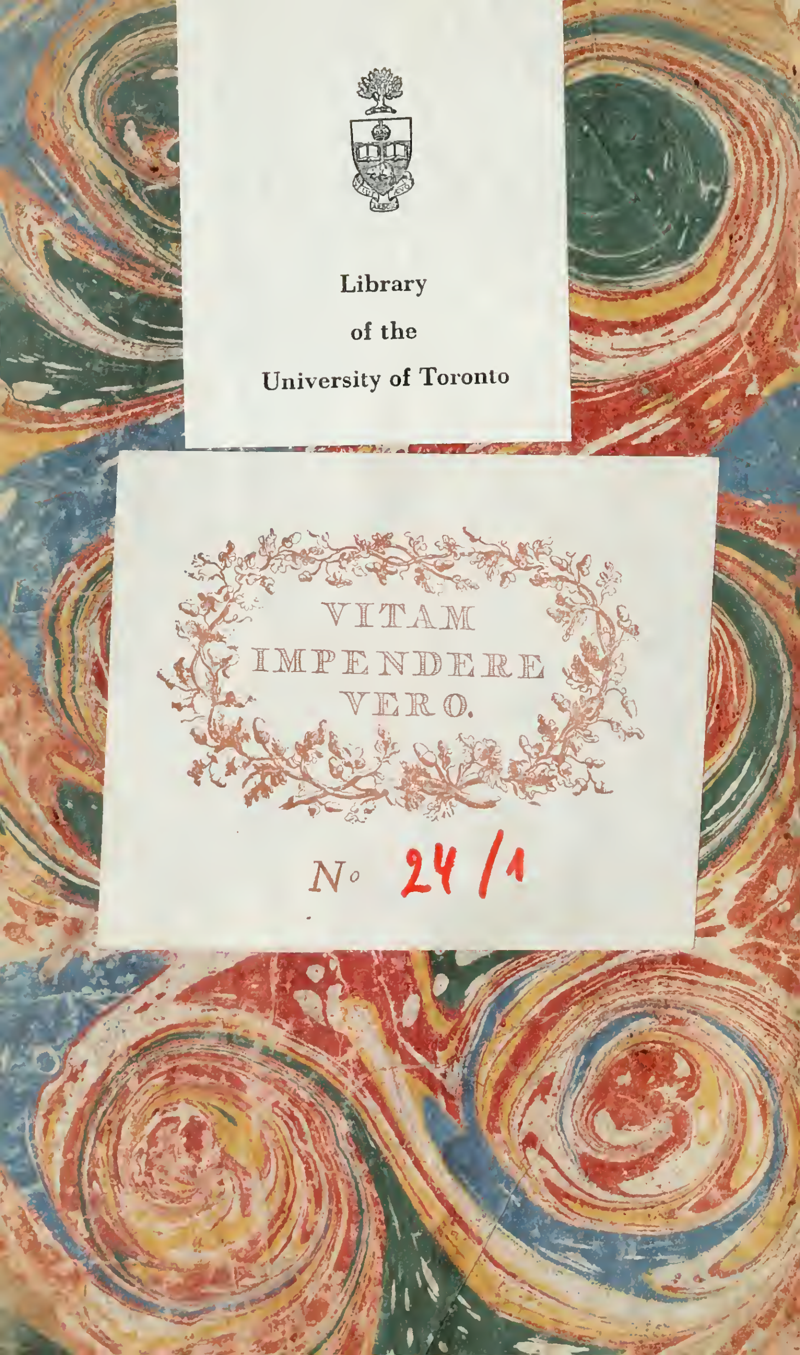



Library
of the
University of Toronto
VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 24/1



3 vol.

Complet en 3 volumes
1787
12 jolies planches hors texte
d'après Marillier
(Drujon 104)

(187)

# JULIE,

OU LA

# NOUVELLE HELOISE.

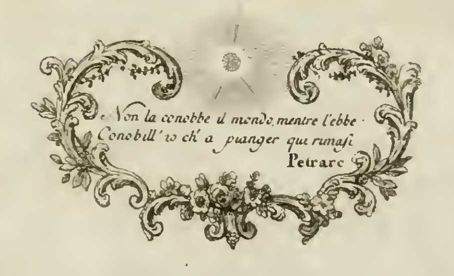
Lettres de deux Amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes.

*RECUEILLIES ET PUBLIÉES*

## PAR J. J. ROUSSEAU.

*Troisieme édition originale, revue & corrigée par l'Editeur.*

TOME PREMIER.




*A AMSTERDAM,*

Chez MARC MICHEL REY,

M. DCC. LXXII.

*Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.*



# PRÉFACE.

IL faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des Romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiecle où je duſſe les jetter au feu !

QUOIQUE je ne porte ici que le titre d'Éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entiere eſt-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'eſt ſûrement une fiction pour vous.

TOUT honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de le reconnoître : je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

QUANT à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amans, je n'y ai jamais oui parler du Baron d'Etange ni de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Milord Edouard Bomston, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossiérement altérée en plusieurs endroits; soit pour mieux donner le change au lecteur, soit qu'en effet l'auteur n'en sût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun pense comme il lui plaira.

CE LIVRE n'est point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût, la matiere alarmera les gens séveres, tous les sentimens seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes: il doit choquer les femmes galantes, & scandaliser les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc? Peut-être à moi seul: mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à personne.

# PRÉFACE.

QUICONQUE veut ſe réſoudre à lire ces lettres, doit s'armer de patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtyle emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes empoulés; il doit ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des François, des beaux-eſprits, des académiciens, des philoſophes; mais des provinciaux, des étrangers, des ſolitaires, de jeunes gens, preſque des enfans, qui dans leurs imaginations romaneſques prennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

POURQUOI craindrois-je de dire ce que je penſe? Ce recueil avec ſon gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui dans une vie déréglée ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de Romans; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé pour qu'en l'ouvrant on ſût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille per-

due : mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce livre ; le mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire : elle n'a plus rien à riſquer.

QU'UN homme auſtere en parcourant ce recueil ſe rebute aux premieres parties, jette le livre avec colere, & s'indigne contre l'Éditeur ; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice ; à ſa place, j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié ; qu'il le diſe, s'il veut, à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire : je ſens que je ne pourrois de ma vie eſtimer cet homme-là.

---

## AVIS DU LIBRAIRE.

On trouvera au commencement du Tome II. la Préface, ou entrtien ſur les Romans, donnée par Mr. ROUſſeau après la publication de l'édition originale ; je l'ai placée là parce que ce Tome eſt moins volumineux que les deux autres.

# PRÉFACE

DE LA

# NOUVELLE HÉLOÏSE:

OU

ENTRETIEN SUR LES ROMANS,

ENTRE L'EDITEUR

ET UN HOMME DE LETTRES.

Par J. J. ROUSSEAU.

# AVERTISSEMENT.

*CE Dialogue ou Entretien ſuppoſé étoit d'abord deſtiné à ſervir de Préface aux Lettres des deux Amans. Mais ſa forme & ſa longueur ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil, je le donne ici tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'Ecrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait ſon effet avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.*

# PRÉFACE DE JULIE,

## OU

## ENTRETIEN SUR LES ROMANS.

---

*N.* VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

*R.* Tout entier? J'entens: vous comptez ſur peu d'imitateurs?

*N.* *Vel duo, vel nemo.*

*R.* *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

*N.* Je n'oſe.

*R.* Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

*N.* Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction?

*R.* Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait?

*N.* Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppo-

ſés bons, il reſte encore cette différence que le Portrait intéreſſe peu de gens ; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

*R.* Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point : ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela ?

*N.* Préciſément.

*R.* Ainſi, j'arracherai toutes vos réponſes avant que vous m'ayez répondu. Au reſte, comme je ne puis ſatisfaire à votre queſtion, il faut vous en paſſer pour réſoudre la mienne. Mettez la choſe au pis ; ma Julie....

*N.* Oh ! ſi elle avoit exiſté ?

*R.* Hé bien ?

*N.* Mais ſûrement ce n'eſt qu'une fiction.

*R.* Suppoſez.

*N.* En ce cas, je ne connois rien de ſi mauſſade : Ces Lettres ne ſont point des Lettres ; ce Roman n'eſt point un Roman ; les perſonnages ſont des gens de l'autre monde.

*R.* J'en ſuis fâché pour celui-ci.

*N.* Conſolez-vous ; les foux n'y manquent pas non plus ; mais les vôtres ne ſont pas dans la nature

*R.* Je pourrois..... Non, je vois le détour que prend votre curioſité. Pourquoi décidez-vous ainſi ? Savez-vous juſqu'où les Hommes different les uns des autres ? Combien les caracteres ſont oppoſés ? Combien les mœurs, les préjugés varient ſelon les tems, les lieux,

ses âges ? Qui est-ce qui ose assigner des bornes précises à la Nature, & dire ; Voilà jusqu'où l'homme peut aller, & pas au delà ?

*N.* Avec ce beau raisonnement les Monstres inouis, les Géans, les Pygmées, les Chimeres de toute espece ; tout pourroit être admis spécifiquement dans la nature : tout seroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun ? Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

*R.* J'en conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoise ?

*N.* Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme ?

*R.* Ni traits, ni taille ? Etes-vous juste ? Point de gens parfaits : voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence ; un jeune homme honnête & sensible, plein de foiblesse & de beaux discours ; un vieux Gentilhomme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux & brave, toujours passion-

né par ſageſſe, toujours raiſonnant ſans raiſon.....

*N.* Un mari débonnaire & hoſpitalier empreſſé d'établir dans ſa maiſon l'ancien amant de ſa femme....

*R.* Je vous renvoye à l'inſcription de l'Eſtampe (*).

*N. Les belles Ames?* ... Le beau mot!

*R.* O Philoſophie! combien tu prens de peine à retrécir les cœurs, à rendre les hommes petits?

*N.* L'eſprit romaneſque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies? ... Qu'en dites-vous? .... Et cette converſion ſubite au Temple? ... la Grace, ſans doute? ...

*R.* Monſieur.....

*N.* Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans; qui meurt ſans vouloir prier Dieu; dont la mort cependant édifie un Paſteur, & convertit un Athée! ... Oh!

*R.* Monſieur....

*N.* Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde, il eſt nul. Pas une mauvaiſe action; pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons. Des événemens ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop: rien d'inopiné; point de coup de Théatre. Tout eſt prévu long-tems d'avance; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la peine de tenir regiſtre de ce que chacun

(*) Voyez la ſeptieme Eſtampe.

peut voir tous les jours dans ſa maiſon ou dans celle de ſon voiſin?

*R.* C'eſt-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en eſt point un; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un recueil de Lettres...

*N.* Qui ne ſont point des Lettres: je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire! Qu'il eſt guindé! Que d'exclamations! Que d'apprêts! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens! Rarement du ſens, de la juſteſſe: jamais ni fineſſe, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des penſées qui rampent toujours. Si vos perſonnages ſont dans la nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel?

*R.* Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainſi.

*N.* Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil; & n'eſt-ce pas mon jugement que vous demandez?

*R.* C'eſt pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

*N.* Ce ſouhait paroît aſſez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impreſſion.

*R.* On ne verra donc jamais les hommes dans

les livres que comme ils veulent s'y montrer ?

*N*. L'Auteur comme il veut s'y montrer ? ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureuſement peint ; pas un caractere aſſez bien marqué ; nulle obſervation ſolide ; aucune connoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphere de deux ou trois Amans ou amis toujours occupés d'eux ſeuls !

*R*. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes ſociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement eſt ſévere ; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injuſtice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres ; moins pour excuſer les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la ſource.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir que dans le commerce du monde ; les paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions ; l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des Solitaires. S'enſuit-il de là que leur langage ſoit fort énergique ? Point du tout ; il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Pre-

miérement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés ayent ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non, la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à perſuader; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y ſent-on mieux que dans les hameaux?

*N.* C'eſt-à-dire que la foibleſſe du langage prouve la force du ſentiment?

*R.* Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon cabinet, par un bel-eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, ſa lettre va comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire une lettre que l'amour a réellement

dictée; une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire; comme une source vive qui coule sans cesse & ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie; on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, & c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés & les méprisent.

*N.* J'attends.

*R.* Fort bien. Dans cette derniere espece de lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être; & comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite; son éloquence est dans son désordre; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion.

Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le Ciel; & comme l'enthouſiaſme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthouſiaſme de l'amour emprunte auſſi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du ſéjour céleſte. Dans ces tranſports, entouré de ſi hautes images, en parlera-t-il en termes rampans? Se réſoudra-t-il d'abaiſſer, d'avilir ſes idées par des expreſſions vulgaires? N'élevera-t-il pas ſon ſtyle? Ne lui donnera-t-il pas de la nobleſſe, de la dignité? Que parlez-vous de Lettres, de ſtyle épiſtolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela! ce ne ſont plus des Lettres que l'on écrit ce ſont des Hymnes.

*N.* Citoyen, voyons votre pouls?

*R.* Non: voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe con-

noiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes ? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété ? Pleins du ſeul ſentiment qui les occupe, ils ſont dans le délire, & penſent philoſopher. Voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer ; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, eſt-elle moins amuſante que tout l'eſprit qu'ils pourroient étaler ? ils parlent de tout ils ſe trompent ſur tout ; ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer : Leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des Sages : Leurs cœurs honnêtes portent par-tout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe replient ſur eux-mêmes ; ils ſe détachent du reſte de l'Univers ; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

*N.* Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en philoſophes, même en

pensant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur observateur. Je ne fais point de comparaison entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du premier âge: la chaste épouse, la femme sensée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même est un sujet de critique: la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhensible; on diroit que ce sont deux livres différens que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la sagesse empêchent de les attendre; le mal scandalise avant que le bien puisse édifier; enfin le lecteur indigné se rebute & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

*R.* Je pense au contraire, que la fin de ce recueil seroit superflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainsi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puisqu'il ne leur est pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut di-

re, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes on ne m'a point entendu : peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre ; & les enfans ne goûtent pas mieux la raiſon nue que les remedes mal déguiſés.

*Coſi all' egro fanciul porgiamo aſperſi*
*Di ſoave licor gl'orli del vaſo ;*
*Succhi amari ingannato in tanto ei beve ;*
*E dall' inganno ſuo vita riceve.*

*N.* J'ai peur que vous ne vous trompiez encore : ils ſuceront les bords du vaſe, & ne boiront point la liqueur.

*R.* Alors ce ne ſera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire paſſer.

Mes jeunes gens ſont aimables ; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire ; & ce n'eſt qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéreſſent pas tout d'un coup ; mais peu-à-peu elles attachent : on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grace & la facilité n'y ſont pas, ni la raiſon, ni l'eſprit, ni l'éloquence ; le ſentiment y eſt, il ſe communique au cœur par degrés, & lui ſeul à la fin ſupplée à tout. C'eſt une longue romance dont

les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant : dites-moi ſi vous ſentez la même choſe ?

*N.* Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un ſolitaire peut les goûter ; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce manuſcrit, ſongez que le public n'eſt pas compoſé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux ſeroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Céladon, votre Edouard pour un D. Quichote, vos cailletes pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amuſât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent gueres ; il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

*R.* La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet Ouvrage m'encourage à le publier.

*N.* Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

*R.* Un peu de patience & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premiérement, parce que la multitude des li-

vres nouveaux qu'ils parcourent, & qui disent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choisis qu'on relit ne sont point d'effet encore : s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus ; & s'ils les combattent, ils sont inutiles. Ils trouvent ceux qui les lisent liés aux vices de la société, par des chaînes qui ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un instant son ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa premiere situation. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet essai, du moins une fois en leur vie ; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage ; & comme elles ne trouvent pas un si grand contrepoids au dehors elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi-bien que du grand

grand monde, force de recourir aux livress amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impression : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires ; voilà les acteurs de tous vos romans. Le rafinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne ; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manege des procédés est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossiéreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgye la joye qu'il fait régner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-des-

ſous des Dames de ſon rang ? Sur ſa fille à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient mazure, & vont dans la Capitale, où le pere avec ſa croix de Saint-Louis, de Seigneur qu'il étoit devient valet ou chevalier d'induſtrie ; la mere établit un brelan ; la fille attire les joueurs, & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de miſere & déshonorés.

Les Auteurs, les gens de Lettres, les Philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes villes ; ſelon eux fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain ; le peuple de la campagne eſt nul à leur yeux ; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dinés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pieces de Théâtre, tout tire ſur les Provinciaux ; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques ; tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître ; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces

plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour? Ainsi les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncelent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, laissant tout le reste en friche & désert : ainsi pour faire briller les Capitales, se dépeuplent les Nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des Prédicateurs de nous crier : *Soyez bons & sages*, sans beaucoup s'inquietter du succès de leurs discours; le citoyen qui s'en inquiette ne doit point nous crier sotement : *Soyez bons*; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

*N.* Un moment : reprenez haleine. J'aime les vues utiles; & je vous ai si bien suivi dans celle-ci que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il est clair, selon votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination, la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs Auteurs se proposent; éloigner toutes les choses d'institution; ramener tout à la nature; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & simple; les guérir des fantaisies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaisirs; leur faire aimer la solitude & la paix; les tenir à quel-

ques diſtances les uns des autres; & au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les Villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Paſteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illuſtres Payſans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philoſophant ſur la nature, ni d'autres pareils êtres romaneſques qui ne peuvent exiſter que dans les livres; mais de montrer aux gens aiſés que la vie ruſtique & l'agriculture ont des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître; que ces plaiſirs ſont moins inſipides, moins groſſiers qu'ils ne penſent; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicateſſe; qu'un homme de mérite qui voudroit ſe retirer à la campagne avec ſa famille & devenir lui-même ſon propre fermier, y pourroit couler une vie auſſi douce qu'au milieu des amuſemens des Villes; qu'une ménagere des champs peut-être une femme charmante, auſſi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites-maîtreſſes; qu'enfin les plus doux ſentimens du cœur y peuvent animer une ſociété plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la gaîté qu'on n'y connoît plus? Eſt-ce bien cela?

*R.* C'eſt cela même. A quoi j'ajouterai ſeu-

lement une réflexion. L'on se plaint que les Romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire une échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires : pour les instruire, il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent ; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés ; ils doivent les montrer fausses & méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. A tous ces titres un Roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule ; & voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

*N.* Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chûte, ni s'apprêter

à tomber plus fiérement. Il me reste une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les Solitaires est d'abord jugé par les gens du monde ; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

*R.* La réponse est facile. Vous parlez des beaux-esprits de Province ; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris font la fortune des Libraires de Province.

*N.* Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

*R.* Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris ; quand on veut être utile, il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils employent la soirée à lire au coin de leur feu les livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossiere, ils ne se piquent ni de littératu e ni

de bel-esprit; ils lisent pour se désennuyer & non pour s'instruire ; les livres de morale & de philosophie sont pour eux comme n'existant pas : on en feroit en vain pour leur usage ; ils ne leurs parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos Romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un désert affreux, & pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de malaise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hazard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modele ? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse? En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera pren-

dre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'annobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature : ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en paysans.

*N.* Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille . . . . . Mais les filles ; n'en dites-vous rien ?

*R.* Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à risquer.

*N.* A merveille ! Auteurs érotiques venez à l'école : vous voilà tous justifiés.

*R.* Oui, s'ils le sont pas leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

*N.* L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

*R.* Je suis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger des livres (*) : si vous la trouvez bonne, servez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la jeunesse. Je ne connois point de pro-

(*) Seconde Partie, pag. 385--386.

jet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages, on adresse toujours cette morale aux jeunes filles (*), sans songer que les jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En géneral, leur conduite est réguliere, quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs meres en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

*N.* L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un tems de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles & les femmes séveres : c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au scandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime est compté pour rien.

*R.* A l'envisager par ses suites on n'en jugeroit pas ainsi. Mais soyons justes envers les femmes ; la cause de leur désordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

Depuis que tous les sentimens de la nature

(*) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans ; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent par un déſordre, dont elles font gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal ? remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions ; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime ; & la morale des livres ſera toujours vaine ; parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

*N.* Aſſurément la vôtre n'eſt pas ſervile ; mais à force d'être libre, ne l'eſt-elle point trop ? Eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en faſſe ?

*R.* Du mal ? A qui ? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains ? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces Lettres, je ſuis très-perſuadé quelles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

*N.* Il eſt vrai que vous avez une excellente Prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes : j'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons (*).

*R.* Vous êtes preſſant ; il faut me taire : je ne ſuis ni aſſez fou ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la critique.

*N.* Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien a dire à tout autre, comment paſſer au ſévere cenſeur des ſpectacles, les ſituations vives & les ſentimens paſſionnés dont tout ce recueil eſt rempli? Montrez-moi une ſcene de théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du boſquet de Clarens (†) & du cabinet de toilette ? Reliſez la lettre ſur les ſpectacles ; reliſez ce recueil. .... Soyez conſéquent, ou quittez vos principes .... Que voulez-vous qu'on penſe ?

*R.* Je veux, Monſieur, qu'un critique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer ; reliſez auſſi la préface de Narciſſe, vous y verrez la réponſe à l'inconſéquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Villa-

(*) Voyez la Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, pag. 133--134.
(†) On prononce *Claran.*

ge, en trouveront ſans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous....

*N.* Je me rappelle deux paſſages (*)..... Vous eſtimez peu vos contemporains.

*R.* Monſieur, je ſuis auſſi leur contemporain ! O ! que ne ſuis-je né dans un ſiécle où je duſſe jetter ce recueil au feu !

*N.* Vous outrez, à votre ordinaire ; mais juſqu'à certain point vos maximes ſont aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins ; car à qui ſerviroit-elle de modele ? C'eſt dans les ſiecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer ; & l'on contente à peu de fraix par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

*R.* Sublimes Auteurs, rabaiſſez un peu vos modeles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point ſouillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

*N.* Votre jeune homme a déja fait ces réflexions : mais n'importe ; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer enſuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inſpirer l'amour aux filles & la réſerve

(*) Préface de Narciſſe.
Lettre à M. d'Alembert page 223, 224.

aux femmes, c'eſt renverſer l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philoſophie a proſcrite. Quoi que vous en puiſſiez dire, l'amour dans les filles eſt indécent & ſcandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puiſſe autoriſer un amant. Quelle étrange mal-adreſſe que d'être indulgent pour les filles, qui ne doivent point vous lire, & ſévere pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi, ſi vous avez peur de réuſſir, tranquilliſez-vous : vos meſures ſont trop bien priſes pour vous laiſſer craindre un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

*R.* De l'avouer; Monſieur ? Un honnête homme ſe cache-t-il quand il parle au Public ? Oſe-t-il imprimer ce qu'il n'oſeroit reconnoître ? Je ſuis l'Editeur de ce livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

*N.* Vous vous y nommerez ? Vous ?

*R.* Moi-même.

*N.* Quoi ? Vous y mettrez votre nom ?

*R.* Oui, Monſieur.

*N.* Votre vrai nom ? *Jean-Jacques ROUSSEAU*, en toutes lettres ?

*R.* *Jean-Jacques Rouſſeau* en toutes lettres.

*N.* Vous n'y penſez-pas ? Que dira-t-on de vous ?

*R.* Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'est une raison de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

*N.* Etes-vous content de cette réponse ?

*R.* Oui, dans des temps où il n'est possible à personne d'être bon.

*N.* Et les belles ames, les oubliez-vous ?

*R.* La nature les fit, vos institutions les gâtent.

*N.* A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots : *Par J. J.* ROUSSEAU, *Citoyen de Geneve* ?

*R. Citoyen de Geneve* ? Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

*N.* Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, & vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pouvoir vous en empêcher ; mais si vous en faites la sotise, j'approuve que vous la fassiez hautement & franchement. Cela du moins sera dans votre caractere. Mais à propos ; mettrez-vous aussi votre devise à ce livre ?

*R.* Mon Libraire m'a déja fait cette plaisan-

terie, & je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma devise à ce livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que je songeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le soin d'excuser un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance plus fortement peut-être que personne ne m'accusera. Celui qui préfére la vérité à sa gloire peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit toujours conséquent; je doute que cela soit possible à l'homme; mais ce qui lui est possible est d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

*N.* Quand je vous demande si vous êtes l'auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question?

*R.* Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

*N.* Mais vous refusez aussi de dire la vérité.

*R.* C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire: Vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des Auteurs? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre?

*N.* Je la résoudrois bien pour quelques Let-

tres ; elles ſont certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres , & je doute qu'on ſe puiſſe contre-faire à ce point. La nature qui n'a pas peur qu'on la méconnoiſſe change ſouvent d'apparence , & ſouvent l'art ſe décele en voulant être plus naturel qu'elle : c'eſt le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil eſt plein de choſes d'une mal - adreſſe que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations , les répétitions , les contradictions , les éternelles rabâcheries ; où eſt l'homme capable de mieux faire qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal ? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie ? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme qui voulant toujours mourir a ſoin d'en avertir tout le monde , & finit par ſe porter toujours bien ? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire , il faut marquer avec ſoin les caracteres il faut exactement varier les ſtyles ? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très - intime , les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres , & que les amis confondant leurs ames , confondent auſſi leurs manieres de penſer , de ſentir , & de dire. Cette Julie , telle qu'elle eſt , doit être une créature enchantereſſe ; tout ce qui l'approche doit lui reſſembler ; tout doit de-

devenir Julie autour d'elle ; tous ses amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces choses se sentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oseroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient simple à force de finesse, ne lui convient plus. Or c'est là qu'est le sceau de la vérité ; c'est là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

*R.* Hé bien, vous concluez donc ?

*N.* Je ne conclus pas ; je doute, & je ne saurois vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre ; mais dites que ces deux femmes ont existé ; & je relis ce Recueil tous les ans jusqu'à la fin de ma vie.

*R.* Eh ! qu'importe qu'elles ayent existé ? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

*N.* Elles ne sont plus ? Elles furent donc !

*R.* Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

*N.* Entre nous convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

*R.* Elles sont ce que vous les forcez d'être pour ne point me trahir ni mentir.

*N.* Ma foi, vous aurez beau faire, on vous

devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe ſeule dit tout.

*R.* Je vois qu'elle ne dit rien ſur le fait en queſtion : car qui peut ſavoir ſi j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuſcrit, ou ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe ? Qui peut dire, ſi je ne ſuis point dans le même doute où vous êtes ? Si tout cet air de miſtere n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſur ce que vous voulez ſavoir ?

*N.* Mais enfin, vous connoiſſez les lieux ? Vous avez été à Vevai ; dans le pays de Vaud ?

*R.* Pluſieurs fois ; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de ſa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y eſt pas même connu. J'ai été à Clarens : je n'y ai rien vu de ſemblable à la maiſon décrite dans ces Lettres. J'y ai paſſé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeſte, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui reſſemblât, que je ſache. Enfin, autant que je puis me rappeller la ſituation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres, des tranſpoſitions de lieux & des erreurs de Topographie ; ſoit que l'Auteur n'en ſût pas davantage, ſoit qu'il voulût dépayſer ſes Lecteurs. C'eſt-là tout ce que vous apprendrez de moi ſur ce point, & ſoyez ſûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refuſé de vous dire.

*N.* Tout le monde aura la même curioſité

que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette converſation pour toute Préface : Les éclairciſſemens néceſſaire y ſont tous.

*R.* Vous avez raiſon : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reſte ces ſortes d'apologies ne réuſſiſſent gueres.

*N.* Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage ; mais j'ai pris ſoin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conſeille d'en tranſpoſer les rôles. Feignez que c'eſt moi qui vous preſſe de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponſes. Cela ſera plus modeſte, & fera un meilleur effet.

*R.* Cela ſera-t-il auſſi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant ?

*N.* Non, je vous tendois un piege. Laiſſez les choſes comme elles ſont.



# RECUEIL D'ESTAMPES

*POUR*

# LA NOUVELLE HÉLOISE,

LA PLUPART de ces Sujets ſont détaillés pour les faire entendre, beaucoup plus qu'ils ne peuvent l'être dans l'exécution : car pour rendre heureuſement un deſſein, l'Artiſte ne doit pas le voir tel qu'il ſera ſur ſon papier, mais tel qu'il eſt dans la nature. Le crayon ne diſtingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les diſtinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, ſi le Graveur n'imagine auſſi les couleurs. De même dans les figures en mouvement il faut voir ce qui précede & ce qui ſuit, & donner au tems de l'action une certaine latitude ; ſans quoi l'on ne ſaiſira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiſte conſiſte à faire imaginer au Spectateur beaucoup de choſes qui ne ſont pas ſur la planche ; & cela dépend d'un heureux choix de circonſtances, dont celles qu'il rend, font ſuppoſer celles qu'il ne rend pas. On ne ſauroit donc entrer dans un trop grand détail quand on veut expoſer des Sujets d'Eſtampes, & qu'on eſt abſolument ignorant dans l'art. Au

reſte, il eſt aiſé de comprendre que ceci n'avoit pas été écrit pour le Public; mais en donnant ſéparément les eſtampes, on a cru devoir y joindre l'explication.

QUATRE ou cinq perſonnages reviennent dans toutes les planches, & en compoſent à-peu-près toutes les figures. Il faudroit tâcher de les diſtinguer par leur air & par le goût de leur vêtement, en ſorte qu'on les reconnût toujours.

1. JULIE eſt la Figure principale. Blonde, une phyſionomie douce, tendre, modeſte, enchantereſſe. Des graces naturelles ſans la moindre affectation: une élégante ſimplicité, même un peu de négligence dans ſon vêtement, mais qui lui ſied mieux qu'un air plus arrangé: peu d'ornemens, toujours du goût, la gorge couverte en fille modeſte, & non pas en dévote.

2. CLAIRE ou la Couſine. Une brune piquante; l'air plus fin, plus éveillé, plus gai; d'une parure un peu plus ornée, & viſant preſque à la coquetterie; mais toujours pourtant de la modeſtie & de la bienſéance. Jamais de panier ni à l'une ni à l'autre.

3. ST. PREUX ou l'ami. Un jeune homme d'une figure ordinaire; rien de diſtingué, ſeulement une phyſionomie ſenſible & intéreſſante. L'habillement très ſimple: une contenance aſſez timide, même un peu embarraſſé de ſa perſonne quand il eſt de ſang-froid; mais bouillant & emporté dans la paſſion.

4. LE BARON D'ETANGE ou le pere : il ne paroît qu'une fois, & l'on dira comment il doit être.

5. MILORD EDOUARD ou l'Anglois. Un air de grandeur qui vient de l'ame plus que du rang ; l'empreinte du courage & de la vertu, mais un peu de rudeſſe & d'âpreté dans les traits. Un maintien grave & ſtoïque ſous lequel il cache avec peine une extrême ſenſibilité. La parure à l'Angloiſe, & d'un grand Seigneur ſans faſte. S'il étoit poſſible d'ajouter à tout cela le port un peu ſpadaſſin, il n'y auroit pas de mal.

6. M. DE WOLMAR, le mari de Julie. Un air froid & poſé. Rien de faux ni de contraint ; peu de geſte, beaucoup d'eſprit, l'œil aſſez fin ; étudiant les gens ſans affectation.

Tels doivent être à-peu-près les caracteres des Figures. Je paſſe aux ſujets de Planches.



## PREMIERE ESTAMPE.

*Tome* I. * *Lettre* XIV. *page* 57.

LE LIEU de la Scene eſt un boſquet. Julie vient de donner à ſon ami un baiſer *coſi ſaporito*, qu'elle en tombe dans une eſpece de défaillance. On la voit dans un état de langueur ſe pancher, ſe laiſſer couler ſur les bras de ſa Couſine, & celle-ci la recevoir avec un empreſſement qui ne l'empêche pas de ſourire en regardant du coin de l'œil ſon ami. Le jeune homme a les deux bras étendus vers Julie; de l'un il vient de l'embraſſer, & l'autre s'avance pour la ſoutenir: ſon chapeau eſt à terre. Un raviſſement, un tranſport très-vif de plaiſirs & d'allarmes doit régner dans ſon geſte & ſur ſon viſage. Julie doit ſe pâmer & non s'évanouir. Tout le tableau doit reſpirer une ivreſſe de volupté qu'une certaine modeſtie rende encore plus touchante.

INSCRIPTION *de la* 1re. *Planche.*

Le premier baiſer de l'amour.

* Le chiffre du Tome indique le Tome de Julie & non le Tome des Œuvres.

## DEUXIEME ESTAMPE.

*Tome* I. *Lettre* LX. *page* 223.

LE LIEU de la Scene eſt une chambre fort ſimple. Cinq perſonnages rempliſſent l'Eſtampe. Milord Edouard ſans épée, & appuyé ſur une canne, ſe met à genoux devant l'Ami, qui eſt aſſis à côté d'une table ſur laquelle ſont ſon épée & ſon chapeau, avec un livre plus près de lui. La poſture humble de l'Anglois ne doit rien avoir de honteux ni de timide; au contraire, il regne ſur ſon viſage une fierté ſans arrogance, une hauteur de courage; non pour braver celui devant lequel il s'humilie, mais à cauſe de l'honneur qu'il ſe rend à lui-même de faire une belle action par un motif de juſtice & non de crainte. L'ami, ſurpris, troublé de voir l'Anglois à ſes pieds, cherche à le relever avec beaucoup d'inquiétude & un air très-confus. Les trois Spectateurs, tous en épée, marquent l'étonnement & l'admiration, chacun par une attitude différente. L'eſprit de ce ſujet eſt que le perſonnage qui eſt à genoux imprime du reſpect aux autres, & qu'ils ſemblent tous à genoux devant lui.

INSCRIPTION *de la* 2^e^. *Planche.*

L'héroïſme de la valeur.

## TROISIEME ESTAMPE.

*Tome* II. *Lettre* X. *page* 314.

LE LIEU eſt une chambre de cabaret, dont la porte ouverte donne dans une autre chambre. Sur une table, auprès du feu, devant laquelle eſt aſſis Milord Edouard en robe de chambre, ſont deux bougies, quelques lettres ouvertes, & un pacquet encore fermé. Edouard tient de la main droite une lettre qu'il baiſſe de ſurpriſe, en voyant entrer le jeune homme. Celui-ci encore habillé, a le chapeau enfoncé ſur les yeux, tient ſon épée d'une main, & de l'autre, montre à l'Anglois d'un air emporté & menaçant la ſienne, qui eſt ſur un fauteuil à côté de lui. L'Anglois fait de la main gauche un geſte de dédain froid & marqué. Il regarde en même tems l'étourdi d'un air de compaſſion propre à le faire rentrer en lui-même; & l'on doit remarquer en effet dans ſon attitude que ce regard commence à le décontenancer.

INSCRIPTION *de la* 3e. *Planche.*

Ah jeune homme ! à ton Bienfaiteur.

## QUATRIEME ESTAMPE.

*Tome* II. *Lettre* XXVI. *page* 447.

La Scene eſt dans la rue devant une maiſon de mauvaiſe apparence. Près de la porte ouverte, un laquais éclaire avec deux flambeaux de table. Un fiacre eſt à quelque pas de-là, le cocher tient la portiere ouverte, & un jeune homme s'avance pour y monter. Ce jeune homme eſt St. Preux ſortant d'un lieu de débauche dans une attitude qui marque le remord, la triſteſſe & l'abattement. Une des habitantes de cette maiſon le reconduit juſques dans la rue; & dans ſes adieux on voit la joye, l'impudence, & l'air d'une perſonne qui ſe félicite d'avoir triomphé de lui. Accablé de douleur & de honte il ne fait pas même attention à elle. Aux fenêtres ſont de jeunes Officiers avec deux ou trois compagnes de celle qui eſt en-bas. Ils battent des mains & applaudiſſent d'un air railleur en voyant paſſer le jeune homme qui ne les regarde ni ne les écoute. Il doit régner une immodeſtie dans le maintien des femmes & un déſordre dans leur ajuſtement, qui ne laiſſe pas douter un moment de ce qu'elles ſont, & qui faſſe mieux ſortir la triſteſſe du principal perſonnage.

INSCRIPTION *de la* 4e. *Planche.*

La honte & les remords vengent l'amour outragé.

## CINQUIEME ESTAMPE.

*Tome* III. *Lettre* XIV. *page* 44.

LA SCENE se passe de nuit, & représente la chambre de Julie, dans le désordre où est ordinairement celle d'une personne malade. Julie est dans son lit avec la petite vérole; elle a le transport. Ses rideaux fermés, étoient entre ouverts pour le passage de son bras, qui est en dehors; mais sentant baiser sa main, de l'autre elle ouvre brusquement le rideau, & reconnoissant son ami, elle paroît surprise, agitée, transportée de joye, & prête à s'élancer vers lui. L'amant, à genoux près du lit, tient la main de Julie, qu'il vient de saisir, & la baise avec un emportement de douleur & d'amour dans lequel on voit, non-seulement qu'il ne craint pas la communication du venin, mais qu'il la desire. A l'instant Claire, un bougeoir à la main, remarquant le mouvement de Julie, prend le jeune homme par le bras, & l'arrachant du lieu où il est, l'entraîne hors de la chambre. Une femme de chambre, un peu âgée, s'avance en même tems au chevet de Julie pour la retenir. Il faut qu'on remarque dans tous les personnages une action très-vive, & bien prise dans l'unité du moment.

INSCRIPTION *de la* 5e. *Planche.*

L'inoculation de l'amour.

## SIXIEME ESTAMPE.

*Tome* III. *Lettre* XVIII. *page* 70.

LA SCENE ſe paſſe dans la chambre du Baron d'Etange, pere de Julie. Julie eſt aſſiſe, & près de ſa chaiſe eſt un fauteuil vuide: ſon pere qui l'occupoit eſt à genoux devant elle, lui ſerrant les mains, verſant des larmes, & dans une attitude ſuppliante & pathétique. Le trouble, l'agitation, la douleur ſont dans les yeux de Julie. On voit, à un certain air de laſſitude, qu'elle a fait tous ſes efforts pour relever ſon pere ou ſe dégager; mais n'en pouvant venir à bout, elle laiſſe pancher ſa tête ſur le dos de ſa chaiſe, comme une perſonne prête à ſe trouver mal; tandis que ſes deux mains en avant portent encore ſur les bras de ſon pere. Le Baron doit avoir une phyſionomie vénérable, une chévelure blanche, le port militaire, &, quoique ſuppliant, quelque choſe de noble & de fier dans le maintien.

INSCRIPTION *de la* 6e. *Planche.*

La force paternelle.



## SEPTIEME ESTAMPE.

*Tome* IV. *Lettre* VI. *page* 190.

LA SCENE se passe dans l'avenue d'une maison de campagne, quelques pas au delà de la grille, devant laquelle on voit en dehors une chaise arrêtée, une malle derriere, & un Postillon. Comme l'ordonnance de cette estampe est très-simple, & demande pourtant une grande expression, il la faut expliquer.

L'AMI de Julie revient d'un voyage de long cours; &, quoique le mari sache qu'avant son mariage cet ami a été amant favorisé, il prend une telle confiance dans la vertu de tous deux, qu'il invite lui-même le jeune homme à venir dans sa maison. Le moment de son arrivée est le sujet de l'Estampe. Julie vient de l'embrasser, & le prenant par la main le présente à son mari, qui s'avance pour l'embrasser à son tour. M. de Wolmar, naturellement froid & posé, doit avoir l'air ouvert, presque riant, un regard sérein qui invite à la confiance.

LE jeune homme, en habit de voyage, s'approche avec un air de respect dans lequel on démêle, à la vérité, un peu de contrainte & de confusion, mais non pas une gêne pénible ni un embarras suspect. Pour Julie, on voit sur son visage & dans son maintien un caractere d'innocence & de candeur qui montre en cet instant

toute la pureté de ſon ame. Elle doit regarder ſon mari avec une aſſurance modeſte où ſe peignent l'attendriſſement & la reconnoiſſance que lui donne un ſi grand témoignage d'eſtime, & le ſentiment qu'elle en eſt digne.

INSCRIPTION *de la 7e. Planche.*

La confiance des belles ames.

## HUITIEME ESTAMPE.

*Tome* IV. *Lettre* XVII. *page* 355.

LE PAYSAGE eſt ici ce qui demande le plus d'exactitude. Je ne puis mieux le repréſenter qu'en tranſcrivant le paſſage où il eſt décrit.

*Nous y arrivâmes après une demi-heure de marche, par quelques ſentiers ombragés & tortueux qui montoient inſenſiblement entre les rochers, & n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. Ce lieu ſolitaire formoit un réduit ſauvage & déſert, plein de ces ſortes de beautés qui ne touchent que les ames ſenſibles, & paroiſſent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges, rouloit à cent pas de nous une eau bourbeuſe, & charrioit avec fracas du limon, du ſable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inacceſſibles ſéparoit l'eſplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme* les Glacieres, *parce que d'énormes ſommets de glace qui s'accroiſſent*

*inceſſamment, les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs ſapins nous ombrageoient triſtement à droite; un grand bois de chênes étoit à gauche au delà du torrent; &, preſque à pic au deſſous de nous, cette immenſe pleine d'eau que le lac forme au ſein des montagnes nous ſéparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont le ſpectacle étoit couronné par la cime du majeſtueux Jura.*

*Au milieu de ces grands & ſuperbes objets, le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un ſéjour riant & champêtre. Quelques ruiſſeaux filtroient à travers les rochers, & rouloient ſur la verdure en filets de criſtal. Quelques arbres fruitiers ſauvages enracinés dans les hauteurs panchoient leurs têtes ſur les nôtres. La terre humide étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un ſi doux réduit aux objets qui l'environnoient, il ſembloit que ce lieu déſert dût être l'aſyle de deux amans échappés ſeuls au bouleverſement de la nature.*

IL FAUT ajouter à cette deſcription que deux quartiers de rochers tombés du haut & pouvant ſervir de table & de ſiege, doivent être preſque au bord de l'eſplanade; que dans la perſpective des côtes du pays de Vaud qu'on voit dans l'éloignement, on diſtingue ſur le rivage des villes de diſtance en diſtance, & qu'il eſt néceſſaire au moins qu'on en apperçoive une vis-à-vis de l'eſplanade ci-deſſus décrite.

C'EST ſur cette eſplanade que ſont Julie & ſon Ami ; les deux ſeuls perſonnages de l'Eſtampe. L'Ami poſant une main ſur l'un des deux quartiers lui montre de l'autre main & d'un peu loin des caracteres gravés ſur les rochers des environs. Il lui parle en même tems avec feu ; on lit dans les yeux de Julie l'attendriſſement que lui cauſent ſes diſcours & les objets qu'il lui rappelle ; mais on y lit auſſi que la vertu préſide ; & ne craint rien de ces dangereux ſouvenirs.

Il y a un intervalle de dix ans entre la premiere Eſtampe & celle-ci ; & dans cet intervalle Julie eſt devenue femme & mere ; mais il eſt dit qu'étant fille, elle laiſſoit dans ſon ajuſtement un peu de négligence qui la rendoit plus touchante ; & qu'étant femme elle ſe paroit avec plus de ſoin. C'eſt ainſi qu'elle doit être dans la Planche ſeptieme ; mais dans celle-ci, elle eſt ſans parure, & en robe du matin.

INSCRIPTION *de la 8e. Planche.*

Les monumens des anciennes amours.

NEU-

## NEUVIEME ESTAMPE.

*Tome* V. *Lettre* III. *page* 62.

UN SALON: ſept figures. Au fond vers la gauche une table à thé couverte de trois taſſes, la théiere, le pot à ſucre, &c. Autour de la table ſont, dans le fond & en face, M. de Wolmar, à ſa droite en tournant, l'Ami tenant la gazette; en ſorte que l'un & l'autre voyent tout ce qui ſe paſſe dans la chambre.

A droite auſſi dans le fond; Madame de Wolmar aſſiſe tenant de la broderie; ſa femme-de-chambre aſſiſe à côté d'elle & faiſant de la dentelle; ſon oreiller eſt appuyé ſur une chaiſe plus petite. Cette femme-de-chambre, la même dont il eſt parlé ci-après, Planche onzieme, eſt plus jeune que celle de la Planche ſixieme.

SUR le devant, à ſept ou huit pas des uns & des autres, eſt une autre petite table couverte d'un livre d'Eſtampes que parcourent deux petits garçons. L'aîné, tout occupé des figures, les montre au cadet; mais celui-ci compte furtivement des onchets qu'il tient ſous la table cachés par un des côtés du livre. Une petite fille de huit ans, leur aînée, s'eſt levée de la chaiſe qui eſt devant la femme-de-chambre, & s'avance leſtement ſur la pointe des pieds vers les deux garçons. Elle parle d'un petit ton d'autorité, en montrant de loin la figure du

livre, & tenant un ouvrage à l'aiguille de l'autre main.

MADAME de Wolmar doit paroître avoir suspendu son travail pour contempler le manege des enfans : les hommes ont de même suspendu leur lecture pour contempler à la fois Madame de Wolmar & les trois enfans. La femme-de-chambre est à son ouvrage.

UN air fort occupé dans les enfans ; un air de contemplation rêveuse & douce dans les trois spectateurs. La mere sur-tout doit paroître dans une extase délicieuse.

INSCRIPTION *de la* 9e. *Planche.*

La matinée à l'Angloise.

## DIXIEME ESTAMPE.

*Tome* V. *Lettre* IX. *page* 157.

UNE CHAMBRE de cabaret. Le moment, vers la fin de la nuit. Le crépuscule commence à montrer quelques objets ; mais l'obscurité permet à peine qu'on les distingue.

L'AMI qu'un rêve pénible vient d'agiter s'est jetté à bas de son lit, & a pris sa robe-de-chambre à la hâte. Il erre avec un air d'effroi, cherchant à écarter de la main des objets fantastiques dont il paroit épouvanté. Il tâtonne pour trouver la porte. La noirceur de l'estampe, l'at-

titude expreſſive du perſonnage, ſon viſage effaré doivent faire un effet lugubre & donner aux regardans une impreſſion de terreur.

INSCRIPTION *de la* 10e. *Planche.*

Où veux-tu fuir ? Le Phantôme eſt dans ton cœur.

## ONZIEME ESTAMPE.

*Tome* VI. *Lettre* II. *page* 201.

LA SCENE eſt dans un ſalon. Vers la cheminée, où il y a du feu, eſt une table de jeu à laquelle ſont, contre le mur, M. de Wolmar qu'on voit en face, & vis-à-vis, St. Preux, dont on voit le corps de profil, parce que ſa chaiſe eſt un peu dérangée ; mais dont on ne voit la tête que par derriere, parce qu'il la retourne vers M. de Wolmar.

PAR terre eſt un échiquier renverſé dont les pieces ſont éparſes. Claire, d'un air moitié railleur, préſente au jeune homme la joue, pour y appliquer un ſoufflet ou un baiſer, à ſon choix, en punition du coup qu'elle vient de faire. Ce coup eſt indiqué par une raquette qu'elle tient pendante d'une main, tandis qu'elle avance l'autre main ſur le bras du jeune homme pour lui faire retourner la tête qu'il baiſſe & qu'il détourne d'un air boudeur. Pour que le coup ait

pu ſe faire ſans grand fracas, il faut un de ces petits échiquiers de maroquin qui ſe ferment comme des livres, & le repréſenter à moitié ouvert contre un des pieds de la table.

SUR le devant eſt une autre perſonne qu'on reconnoît, au tablier, pour la femme-de-chambre: à côté d'elle eſt ſa raquête ſur une chaiſe. Elle tient d'une main le volant élevé, & de l'autre elle fait ſemblant d'en raccommoder les plumes; mais elle regarde à travers en ſouriant, la ſcene qui ſe paſſe vers la cheminée.

M. de Wolmar un bras paſſé ſur le dos de la chaiſe, comme pour contempler plus commodément, fait ſigne du doigt à la femme-de-chambre de ne pas troubler la ſcene par un éclat de rire.

INSCRIPTION *de la* II^e. *Planche.*

Claire, Claire! Les enfans chantent la nuit quand ils ont peur.



## DOUZIEME ESTAMPE.

*Tome* VI. *Lettre* IX. *page* 301.

TOUTE la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoye passer quelques jours au Château de Blonay, partit après le dîné. On l'accompagna quelque pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'aîné. Monseigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoye Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, & s'élance après lui.

Ah! misérable que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mere.... elle se débatoit en serrant l'autre entre ses bras.... on n'avoit là ni gens ni bateau, il fallut du tems pour les retirer... l'enfant est remis, mais la mere.... le saisissement, la chute, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse!.... elle

resta très-long-tems sans connoissance. A peine l'eut-elle reprise qu'elle demanda son fils . . . . avec quels transports de joye elle l'embrassa ! je la crus sauvée ; mais sa vivacité ne dura qu'un moment ; elle voulut être ramenée ici ; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse elle n'en reviendra pas. Mde. d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation . . . . Je suis la plus tranquille de toute la maison . . . . de quoi m'inquiéterois-je ? . . . . . Ma bonne maîtresse ! Ah si je vous perds , je n'aurai plus besoin de personne . . . . Oh mon cher Monsieur , que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve. . . . . Adieu ; le Médecin sort de la chambre. Je cours au devant de lui...., s'il nous donne quelque bonne espérance , je vous le marquerai. Si je ne dis rien . . . .



## TREIZIEME ESTAMPE.

*Tome* VI. *Lettre* XI. *page* 360.

UNE CHAMBRE à coucher dans laquelle on remarque de l'élégance, mais ſimple & ſans luxe; des pots de fleurs ſur la cheminée. Les rideaux du lit ſont à moitié ouverts & ratachés. Julie morte, y paroît habillée & même parée. Il y a du peuple dans la chambre, hommes & femmes, les plus proches du lit ſont à genoux, les autres debout, quelques-uns joignant les mains. Tous regardent le corps d'un air touché mais attentif; comme cherchant encore quelque ſigne de vie.

CLAIRE eſt debout auprès du lit, le viſage élevé vers le Ciel, & les yeux en pleurs. Elle eſt dans l'attitude de quelqu'un qui parle avec véhémence. Elle tient des deux mains un riche voile en broderie, qu'elle vient de baiſer, & dont elle va couvrir la face de ſon amie.

ON diſtingue au pied du lit M. de Wolmar debout dans l'attitude d'un homme triſte & même inquiet, mais toujours grave & modéré.

DANS cette derniere Eſtampe la figure de Claire tenant le voile eſt importante & difficile à rendre. L'habillement françois ne laiſſe pas aſſez de décence à la négligence & au dérangement. Je me repréſente une robe à peigner très-ſimple, arrêtée avec une épingle ſur la poitrine,

& pour éviter l'air mesquin, flottant & traînant un peu plus qu'une robe ordinaire. Un fichu tout uni noué sur la gorge avec peu de soin ; une boucle ou touffe de cheveux échappée de la coëffure & pendante sur l'épaule. Enfin, un désordre dans toute la personne qui peigne la profonde affliction sans malpropreté, & qui soit touchant, non risible.

Dans tout autre tems, Claire n'est que jolie ; mais il faut que ses larmes la rendent belle, & surtout que la véhémence de la douleur soit relevée par une noblesse d'attitude qui ajoute au pathétique.

*Cette Planche est sans* INSCRIPTION.



# LETTRES DE DEUX AMANS,

## *HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.*

## PREMIERE PARTIE.

### LETTRE I.

### *A Julie.*

IL faut vous fuir, Mademoiselle, je le sens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin, sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'espere que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, &

manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance & à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours, & je m'apperçois que sans y songer vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir, & je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment frustrer cette tendre mere du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous?

Je ne vois, Mademoiselle qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine ainsi que ma faute me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parens;

faites-moi refuser votre porte ; chassez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser ! moi, vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie, vos attraits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur, c'est cette pitié si tendre pour les maux d'autrui, c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame, ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle encore, mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme, non, Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité secrette entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de sentir & de voir, & pourquoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux se rencontrent ; quelques soupirs

pirs nous échappent en même tems ; quelques larmes furtives.... ô Julie ! ſi cet accord venoit de plus loin..... ſi le Ciel nous avoit deſtinés...... toute la force humaine..... ah, pardon ! je m'égare : j'oſe prendre mes vœux pour de l'eſpoir : l'ardeur de mes deſirs prête à leur objet la poſſibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur ſe prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit poſſible. Jugez ſi mes ſentimens ſont purs, par la ſorte de grace que je viens vous demander. Tariſſez s'il ſe peut la ſource du poiſon qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raiſon, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y ſens naître : mais par pitié, détournez de moi ces yeux ſi doux qui me donnent la mort ; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos geſtes ; trompez l'avide imprudence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point ſans émotion : ſoyez, hélas ! une autre que vous-même, pour que mon cœur puiſſe revenir à lui.

Vous le dirai-je ſans détour ? Dans ces jeux que l'oiſiveté de la ſoirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réſerve avec

moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser : vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah ! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir, & je serois mort le plus heureux des hommes !

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne, qu'un tressaillement me saisit ; le jeu me donne la fievre ou plutôt le délire ; je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout-à-coup de maintien ; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous

deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public & si grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des Spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux ames bien nées peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime, de légers changemens dans votre conduite rendront sa situation moins violente, & lui feront supporter plus paisiblement & son silence & ses maux : si sa retenue & son état ne vous touchent pas, & que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure: il aime mieux encore périr par votre ordre, que par un transport indiscret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoi que vous ordonniez de mon sort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire, & si vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

*A Julie.*

QUe je me ſuis abuſé, Mademoiſelle, dans ma premiere Lettre ! Au lieu de ſoulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'expoſant à votre diſgrace, & je ſens que le pire de tous eſt de vous déplaire. Votre ſilence, votre air froid & réſervé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'eſt que pour mieux m'en punir,

*E poi ch'amor di me vi fece accorta*
*Fur i biondi capelli allor velati,*
*E l'amoroſo ſguardo in ſe raccolto.*

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre ; mais vous n'en êtes que plus ſévere dans le particulier, & votre ingénieuſe rigueur s'exerce également par votre complaiſance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'eſt cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir ſur le paſſé, & faire que vous n'euſſiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenſer encore, je n'écrirois point celle-ci, ſi je n'euſſe écrit la premiere, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il

pour vous appaiſer dire que je m'abuſois moi-même ? Faut-il proteſter que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? . . . moi je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil menſonge eſt-il digne d'un cœur où vous régnez ? Ah ! que je ſois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire je ne ſerai ni menteur, ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le déſavouer.

Je ſens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me conſume mérite d'être puni, mais non mépriſé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins diſpoſer de mon ſort ; dites quelle eſt votre volonté. Quoi que vous puiſſiez me preſcrire, je ne ſaurai qu'obéir. M'impoſez-vous un ſilence éternel ? je ſaurai me contraindre à le garder. Me banniſſez-vous de votre préſence ? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah ! ce ne ſera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne ſouſcrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit poſſible.

Cent fois le jour je ſuis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroſer de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'oſent fléchir ; la parole expire ſur mes le-

vres ; & mon ame ne trouve aucune aſſurance contre la frayeur de vous irriter.

Eſt-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur ſent trop combien il eſt coupable & ne ſauroit ceſſer de l'être ; le crime & le remord l'agitent de concert, & ſans ſavoir quel ſera mon deſtin, je flote dans un doute inſupportable, entre l'eſpoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non je n'eſpere rien, je n'ai droit de rien eſpérer. La ſeule grace que j'attends de vous eſt de hâter mon ſupplice. Contentez une juſte vengeance. Eſt-ce être aſſez malheureux que de me voir réduit à la ſolliciter moi-même ? Puniſſez-moi, vous le devez : mais ſi vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au déſeſpoir : quand on envoye un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

---

## LETTRE III.

### *A Julie.*

NE vous impatientez pas, Mademoiſelle ; voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois !

Je ne ſentis d'abord que celui d'un amour ſans eſpoir, que la raiſon peut vaincre à force de tems; j'en connus enſuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le ſentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un ſilence invincible, mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations ſecrettes. Vos yeux deviennent ſombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échapent ſur moi; vos vives couleurs ſe fanent; une pâleur étrangere couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une triſteſſe mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préſerve d'un peu d'humeur.

Soit ſenſibilité, ſoit dédain, ſoit pitié pour mes ſouffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres; & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'eſpoir qui devroit en naître ne peut me flater; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'eſt plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour ſur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, ſera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat

de votre teint, les charmes de votre esprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remede, & je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe ; qui ne peut se rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie. vivez tranquille & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir, qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

## BILLET

*De Julie.*

N'Emportez pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous ..... vous pouvez reſter.

## RÉPONSE.

Je me ſuis tû long-tems ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut ſe vaincre pour la vertu, l'on ne ſupporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

---

## II. BILLET

*De Julie.*

NOn, Monſieur ; après ce que vous avez paru ſentir ; après ce que vous m'avez oſé dire ; un homme tel que vous avez feint d'être, ne part point ; il fait plus.

## RÉPONSE.

Je n'ai rien feint, qu'une paſſion modérée ; dans un cœur au déſeſpoir. Demain vous ſerez contente, & quoi que vous en puiſſiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

## III. BILLET

*De Julie.*

INſenſé ! ſi mes jours te ſont chers, crains d'attenter aux tiens. Je ſuis obſédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire juſqu'à demain. Attendez.

## LETTRE IV.

*De Julie.*

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal ſecret trop mal déguiſé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne ſortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échape, & l'honneur eſt perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ? eſt-il une mort plus cruelle que de ſurvivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un ſi pénible ſilence ? Ou plutôt n'ai-je pas déja tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reſte ! Entraînée par dégrés dans les piéges d'un vil ſéducteur, je vois ſans pouvoir m'arrêter l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'eſt bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur ; tu t'en prévaus pour

me perdre, & quand tu me rends méprisable; le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah malheureux! je t'estimois, & tu me déshonores? crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient cheres; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le Ciel a rejettés. Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe: ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal désespéré; ma mere est foible & sans autorité; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer, moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus;

je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me pourfuit ; j'implore en vain le Ciel, le Ciel eft fourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entiere femble être ta complice ; tous mes efforts font vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu réfifter dans toute fa force, céderoit-il maintenant à demi ? comment ce cœur qui ne fait rien diffimuler te cacheroit-il le refte de fa foibleffe ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne faloit pas faire ; comment m'arrêterois-je aux autres ? Non, de ce premier pas je me fens entraîner dans l'abîme, & tu peux me rendre auffi malheureufe qu'il te plaira.

Tel eft l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenfeur contre toi. Je pouvois, je le fais, différer cet aveu de mon défefpoir ; je pouvois quelque tems déguifer ma honte, & céder par dégrés pour m'en impofer à moi-même. Vaine adreffe qui pouvoit flater mon amour-propre, & non pas fauver ma vertu. Va, je vois trop, je fens trop où mene la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois fi tu n'es pas le dernier des hom-

mes, ſi quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reſte encore quelque trace des ſentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire aſſez vil pour abuſer de l'aveu fatal que mon délire m'arrache? Non, je te connois bien; tu ſoutiendras ma foibleſſe, tu deviendras ma ſauve-garde, tu protégeras ma perſonne contre mon propre cœur. Tes vertus ſont le dernier réfuge de mon innocence; mon honneur s'oſe confier au tien, tu ne peux conſerver l'un ſans l'autre; ame généreuſe, ah! conſerve-les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même daigne prendre pitié de moi.

O Dieu! ſuis-je aſſez humiliée? Je t'écris à genoux, je baigne mon papier de mes pleurs; j'éleve à toi mes timides ſupplications. Et ne penſe pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art mépriſable. Ami, prend ce vain empire, & laiſſe-moi l'honnêteté: j'aime mieux être ton eſclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de reſpects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra ſon retour à la vie? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures! Tes deſirs vaincus feront la ſource de ton bonheur, & les plaiſirs dont tu jouiras feront dignes du Ciel même.

Je crois, j'eſpere, qu'un cœur qui m'a paru mé-

mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attens de lui. J'espere encore que s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue, & que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé; je serai respectée ou guérie; voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

---

## LETTRE V.

### *A Julie.*

PUissances du Ciel! j'avois une ame pour la douleur, donnez m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens soutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu! Force invincible de la voix de ce qu'on aime! bonheur, plaisirs, transports, que vos traits sont poignans! qui peut en soutenir l'atteinte? O comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur! comment expier les allarmes d'une craintive amante? Julie.... non! ma Julie à genoux! ma Julie verser des pleurs!.... celle à qui l'univers devroit des hommages supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se déshonorer lui-même! Si je pouvois m'indigner contre toi je le

ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent! juge mieux, beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire! Eh! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſur-tout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enſeigne? Tu crains de céder à mes pourſuites? mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentimens qu'elle inſpire? eſt-il un homme aſſez vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi?

Permets, permets que je ſavoure le bonheur inattendu d'être aimé.... aimé de celle.... trône du monde, combien je te vois au deſſous de moi! Que je la reliſe mille fois, cette lettre adorable où ton amour & tes ſentimens ſont écrits en caracteres de feu; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec tranſport combien dans une ame honnête les paſſions les plus vives gardent encore le ſaint caractere de la vertu. Quel monſtre, après avoir lû cette touchante lettre, pourroit abuſer de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué ſon profond mépris pour lui-même? Non, chere amante, prend confiance en un ami fidele qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaque inſtant, ta perſonne eſt déſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fut

honoré. Ma flame & ſon objet conſerveront enſemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main ſur tes chaſtes attraits, plus que du plus vil inceſte, & tu n'es pas dans une ſureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O ſi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi! .... l'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je ceſſerai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus; à ma premiere lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Raſſure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'eſt à lui de t'être garant de ma retenue & de mon reſpect, c'eſt à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes deſirs? à quel autre bonheur voudrois-je aſpirer, ſi tout mon cœur ſuffit à peine à celui qu'il goûte? Nous ſommes jeunes tous deux, il eſt vrai; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des paſſions; mais l'honneur qui nous conduit eſt-il un guide trompeur? a-t-il beſoin d'une expérience ſuſpecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore ſi je m'abuſe, mais il me ſemble que les ſentimens droits ſont tous au fond de mon cœur. Je ne ſuis point un vil ſéducteur comme tu m'appelles dans ton déſeſpoir, mais un homme ſimple & ſenſible, qui montre aiſément ce qu'il ſent, & ne ſent rien dont il doi-

ve rougir. Pour dire tout en un ſeul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne ſais, non, je ne ſais pas même ſi l'amour que tu fais naître eſt compatible avec l'oubli de la vertu, & ſi tout autre qu'une ame honnête peut ſentir aſſez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en ſuis pénétré, plus mes ſentimens s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inſpires, & que tu ſais ſi bien purifier; croi qu'ils ſuffit que je t'adore pour reſpecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais poſſéder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ſes plaiſirs!

---

## LETTRE VI.

### *De Julie à Claire.*

VEux-tu, ma Couſine, paſſer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te faſſent oublier les vivans? Tes regrets ſont juſtes, & je les partage, mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere elle t'avoit élevée avec le plus grand ſoin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement & m'aimoit parce que tu m'aimes; elle ne nous inſpira jamais que des prin-

cipes de ſageſſe & d'honneur. Je ſais tout cela, ma chere, & j'en conviens avec plaiſir. Mais conviens auſſi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elle nous faiſoit ſans néceſſité les confidences les plus indiſcretes, qu'elle nous entretenoit ſans ceſſe des maximes de la galanterie, des avantures de ſa jeuneſſe, du manege des amans, & que pour nous garantir des piéges des hommes, ſi elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous inſtruiſoit au moins de mille choſes que de jeunes filles ſe paſſeroient bien de ſavoir. Conſole-toi donc de ſa perte, comme d'un mal qui n'eſt pas ſans quelque dédommagement. A l'âge où nous ſommes, ſes leçons commençoient à devenir dangereuſes, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous reſtât plus longtems. Souvien-toi de tout ce que tu me diſois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'eſt-elle plus chere ? As-tu plus de raiſons de la regretter ?

Revien, ma chere, elle n'a plus beſoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton tems en regrets ſuperflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta préſence auroit prévenus ? O qu'il s'eſt paſſé de choſes depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence.

J'espere en être délivrée ; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui : c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre Bonne ; j'eusse été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquiteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon Pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quite moins. Mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors sa place assez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma sureté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peux concilier tout cela. Revien, ma Claire, revien sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prens sans toi, & j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite ; il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

## LETTRE VII.

### *Réponse.*

JE t'entens, & tu me fais trembler. Non que je croye le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne sur le présent : mais l'avenir m'épouvante, & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie ! Ah, Cousine ! si jeune encore, faut-il voir déja ton sort s'accomplir ? Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eût été, peut-être de tomber d'abord en de plus sures mains ; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris, & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille

que ton jeune philoſophe connoiſſe mieux que nous cet art-là !

Quand je dis *nous*, tu m'entens ; c'eſt ſurtout de toi que je parle : car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raiſon, que je n'aurois jamais l'eſprit de ſavoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prend garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raiſon, plus elle craignoit pour ton cœur. Aye bon courage, cependant ; tout ce que la ſageſſe & l'honneur pourront faire, je ſais que ton ame le fera, & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à ſon tour. Si nous en ſavons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Croi, ma chere, qu'il y a bien des filles plus ſimples, qui ſont moins honnêtes que nous : nous le ſommes parce que nous voulons l'être, & quoi qu'on en puiſſe dire, c'eſt le moyen de l'être plus ſurement.

Cependant ſur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne ſois auprès de toi ; car ſi tu crains le danger, il n'eſt pas tout-à-fait chimérique. Il eſt vrai que le préſervatif eſt facile ; deux mots à ta mere & tout eſt fini, mais je te comprends ; tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de ſuccomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre Couſine !...

encore ſi la moindre lueur ..... le Baron d'Etange conſentir à donner ſa fille, ſon enfant unique, à un petit bourgeois ſans fortune! L'eſperes-tu?... qu'eſperes-tu donc? que veux-tu?.... pauvre, pauvre Couſine!.... Ne crain rien, toutefois, de ma part. Ton ſecret ſera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler; peut-être auroient-ils raiſon. Pour moi qui ne ſuis pas une grande raiſonneuſe, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ſes maximes, ſes devoirs, ſes vertus, que ce qui ſeroit prudence à d'autres, à moi ſeroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre ſages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour eſt foible, nous le vaincrons; s'il eſt extrême, c'eſt l'expoſer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu feras ſous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'eſt qu'une Duégne de dix-huit ans!

Je ne ſuis pas comme tu ſais, loin de toi pour mon plaiſir, & le printems n'eſt pas ſi agréable en campagne que tu penſes; on y ſouffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut ſe chauffer dans

la maison. Mon Pere, de son côté, ne laisse pas au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiette est que quatre ou cinq jours sont je ne sais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe, entens-tu, Cousine? pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baisser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille; je ne l'abandonnerai de mes jours, mais tu ne serois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrette avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux tems. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement qui lui donnoit à la fois pour

moi la tendreſſe d'une mere & la confiance d'une ſœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille ; à peine ai-je connu ma mere ; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer ; nous avons perdu ton aimable frere ; je ne vois preſque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaiſſée. Mon enfant, tu me reſtes ſeule ; car ta bonne mere, c'eſt toi. Tu as raiſon pourtant. Tu me reſtes : je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. De peur d'accident j'addreſſe cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus ſurement.

---

## LETTRE VIII. (*a*)

### *A Julie.*

QUels ſont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour ? Mon cœur a plus qu'il n'eſpéroit, & n'eſt pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je ſoupire. Ce cœur injuſte oſe deſirer encore, quand il n'a plus rien à deſirer ; il me punit de ſes fantaiſies, & me rend inquiet au ſein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye

(*a*) On ſent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera ſouvent dans la ſuite de cette correſpondance. Pluſieurs lettres ſe ſont perdues : d'autres ont été ſupprimées ; d'autres ont ſoufferts des retranchemens : mais il ne manque rien d'eſſentiel qu'on ne puiſſe aiſément ſuppléer, à l'aide de ce qui reſte.

oublié les loix qui me font impofées, ni perdu la volonté de les obferver ; non, mais un fecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coutent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez fi foible êtes fi forte à préfent, & que j'ai fi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, fans que rien ait changé que vous ? Vos langueurs ont difparu ; il n'eft plus queftion de dégoût ni d'abbatement ; toutes les graces font venues reprendre leurs poftes ; tous vos charmes fe font ranimés ; la rofe qui vient d'éclorre n'eft pas plus fraîche que vous ; les faillies ont recommencé ; vous avez de l'efprit avec tout le monde ; vous folatrez, même avec moi comme auparavant ; &, ce qui m'irrite plus que tout le refte, vous me jurez un amour éternel d'un air auffi gai que fi vous difiez la chofe du monde la plus plaifante.

Dites, dites, volage ? Eft-ce-là le caractere d'une paffion violente réduite à fe combattre elle-même, & fi vous aviez le moindre defir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement ? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle ! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indifcrette fanté que vous avez recouvrée aux dé-

pens de mon repos ! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié sitôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence ? Julie, Julie ! Que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de tems !

Mais ce qui m'offense plus encore, c'est qu'après vous être remise à ma discrétion, vous paroissez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable Cousine ne vous quite plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge & qu'elle vous plaît maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage si votre estime ne l'est pas, & de quoi me sert l'abstinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde si celle qui l'exige ne m'en fait aucun gré ? Certes, je suis las de souffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embellissiez impunément

tandis que vous me méprisez ? Faut-il qu'inceſſamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'oſe approcher ? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute eſpérance, ſans pouvoir au moins m'honorer d'un ſacrifice auſſi rigoureux ? Non, puiſque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laiſſer vainement engagée ; c'eſt une ſureté injuſte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions ; vous êtes trop ingrate ou je ſuis trop ſcrupuleux, & je ne veux plus refuſer de la fortune les occaſions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je ſens que j'ai pris une charge au-deſſus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même, je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépoſitaire, & dont la défenſe coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis ſérieuſement ; comptez ſur vous, ou chaſſez-moi, c'eſt-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir ſi longtems ; je ſais que je le dois toujours, mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible. On mérite de ſuccomber quand on s'impoſe de ſi périlleux devoirs. Croyez-moi, chere & tendre Julie, croyez-en ce cœur ſenſible qui ne vit que pour vous ; vous ſerez toujours reſpectée ; mais je puis un inſtant manquer de raiſon, & l'ivreſſe des ſens peut dicter

un crime dont on auroit horreur de sens-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir, j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux siecles de souffrances.

---

## LETTRE IX.

### *De Julie.*

J'Entens : les plaisirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un sort agréable ! Est-ce-là votre morale ? ....... Eh ! mon ami, vous vous lassez bien vîte d'être généreux ! Ne l'étiez-vous donc que par artifice ? La singuliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma santé ! Seroit-ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? ou bien, comptiez-vous de me respecter aussi longtems que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois supportable ? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même, comme si vous ne deviez pas plûtôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge ; en sorte que dans la même lettre vous vous plaignez

de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractere. Quoi que vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être; ingrat, vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous! Votre lettre même vous dément par son stile enjoué, & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent; passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir; vous me trouvez à présent trop paisible, de-là vous accusez mes sentimens d'inconstance & mon cœur de caprice. Ah mon ami! ne le jugez-vous point trop sévérement? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du sentiment

ment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me causer. J'ai été élevée dans des maximes si séveres, que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit ou me faisoit croire qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échapé de sa bouche; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la passion; & j'avois une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes allarmes; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté; je pris le tourment du silence pour l'emportement des desirs. Je me crus perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainsi ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois; je n'eus pas parlé, que je me trouvai soulagée; vous n'eûtes pas répondu, que je me sentis tout-à-fait calme, & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joye je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je

goûte le plaiſir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma ſanté s'en reſſentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me ſemble être le paradis ſur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris ſoin d'éviter la ſolitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos ſoupirs annonçoient plus de tranſports que de ſageſſe, & ſi vous euſſiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

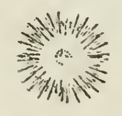
Ah mon ami, que ne puis-je faire paſſer dans votre ame le ſentiment de bonheur & de paix qui regne au fond de la mienne ! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie ! Les charmes de l'union des cœurs ſe joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au ſein des vrais plaiſirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu ſans rougir,

*E v' è il piacer con l' oneſtade accanto.*

Je ne ſais quel triſte preſſentiment s'éleve dans mon ſein & me crie que nous jouiſſons du ſeul tems heureux que le Ciel nous ait deſtiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abſence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre ſituation préſente me paroît ne pouvoir être

qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne ſais ſi l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour, & tout changement eſt dangereux au nôtre ; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivreſſe des vains deſirs que ſuivent toujours les regrets, le repentir, la triſteſſe. Goûtons en paix notre ſituation préſente. Tu te plais à m'inſtruire, & tu ſais trop ſi je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes ; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienſéance ; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons paſſer à nous voir, & profitons d'un tems précieux après lequel, peut-être, nous ſoupirerons un jour. Ah ! puiſſe notre ſort, tel qu'il eſt, durer autant que notre vie ! L'eſprit s'orne, la raiſon s'éclaire, l'ame ſe fortifie, le cœur jouit : que manque-t-il à notre bonheur ?



## LETTRE X.

### *A Julie.*

QUe vous avez raiſon, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les tréſors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais aſſocia comme vous la tendreſſe à la vertu, & tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole, & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il falloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non charmante Julie, je ne balancerois pas un inſtant. Mais d'où viendroit cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? Le tems eſt précieux, dites-vous, ſachons en jouir tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh ! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux ! pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême ? Ne perd-on pas tout le tems

qu'on peut mieux employer ? Ah ! si l'on peut vivre mille ans en un quart d'heure, à quoi bon compter tristement les jours qu'on aura vécu ?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre situation présente est incontestable ; je sens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le suis pas. La sagesse a beau parler par votre bouche, la voix de la nature est la plus forte. Le moyen de lui résister quand elle s'accorde à la voix du cœur ? Hors vous seule je ne vois rien dans ce séjour terrestre qui soit digne d'occuper mon ame & mes sens ; non, sans vous la nature n'est plus rien pour moi : mais son empire est dans vos yeux, & c'est là qu'elle est invincible.

Il n'en est pas ainsi de vous, céleste Julie ; vous vous contentez de charmer nos sens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il semble que des passions humaines soient au-dessous d'une ame si sublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je respecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaisser, ou m'élever jusqu'à vous ! Mais non, je ramperai toujours sur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah ! soyez heureuse aux dépens de mon repos ; jouissez de toutes vos vertus ; périsse le vil mortel qui tentera jamais d'en souiller une. Soyez heureuse, je tâcherai d'oublier combien je suis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui, chere Amante, il me sem-

ble que mon amour eſt auſſi parfait que ſon adorable objet ; tous les deſirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois ſi paiſible, que je n'oſe en troubler la tranquillité. Chaque fois que je ſuis tenté de vous dérober la moindre careſſe, ſi le danger de vous offenſer me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité ſi pure ; dans le prix des biens où j'aſpire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime ! c'eſt au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexpliquables contradictions dans les ſentimens que vous m'inſpirez ! Je ſuis à la fois ſoumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne ſaurois lever les yeux ſur vous ſans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'innocence ; c'eſt un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'oſe former des vœux extrêmes, ce n'eſt plus qu'en votre abſence ; mes deſirs n'oſant aller juſqu'à vous s'adreſſent à votre image, & c'eſt ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me conſume ; le feu coule dans mes veines ; rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le ſuis, j'en conviens ; je ne me plains point de mon

ſort ; tel qu'il eſt, je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs ; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'ôtez la vie.

---

## LETTRE XI.

### *De Julie.*

MOn ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage ; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable, & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

Ainſi mon amour s'augmente avec le vôtre ; car je connois à préſent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien diſtinguer en vous l'empire que le cœur a ſu prendre du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de paſſion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je ſais bien auſſi que votre état, tout gênant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, & dont aucun

n'eſt perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui ſait même, ſi connoiſſant ma ſenſibilité, vous n'employez pas pour me ſéduire une adreſſe mieux entendue? Mais non, je ſuis injuſte & vous n'êtes pas capable d'uſer d'artifice avec moi. Cependant, ſi je ſuis ſage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me ſens mille fois plus attendrie par vos reſpects que par vos tranſports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous diſe dans l'épanchement de mon cœur une vérité qu'il ſent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'eſt qu'en dépit de la fortune, des parens, & de nous-mêmes, nos deſtinées ſont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'enſemble. Nos ames ſe ſont, pour ainſi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout ſenti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, ſi j'applique mal vos leçons de phyſique.) Le ſort pourra bien nous ſéparer, mais non pas nous déſunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaiſirs & les mêmes peines; & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous ſentirions les mêmes choſes aux deux extrémités du monde.

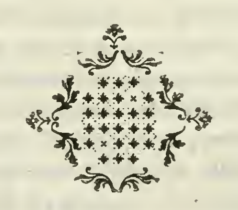
Défaites-vous donc de l'eſpoir, ſi vous l'eutes jamais, de vous faire un bonheur excluſif, &

de l'acheter aux dépens du mien. N'eſpérez pas pouvoir être heureux ſi j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil ſatisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoiſſez. Un amour ſi tendre & ſi vrai doit ſavoir commander aux deſirs; vous en avez trop fait pour achever ſans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur ſans faire le vôtre.

Je voudrois que vous puſſiez ſentir combien il eſt important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du ſoin de notre deſtin commun. Doutez-vous que vous ne me ſoyez auſſi cher que moi-même; & penſez-vous qu'il pût exiſter pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raiſon pour les conduire. J'avoue que je ſuis la plus jeune; mais n'avez-vous jamais remarqué que ſi la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un ſi dangereux dépôt, que le ſoin de le conſerver nous éveillle bientôt le jugement, & c'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre ſituation,

plus je trouve que la raiſon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à ſa douce voix, & laiſſez-vous conduire ; hélas, par une autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne ſais, mon ami, ſi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & ſi vous partagerez, en liſant cette Lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne ſais ſi nous pourrons jamais nous accorder ſur la maniere de voir comme ſur celle de ſentir ; mais je ſais bien que l'avis de celui des deux qui ſépare le moins ſon bonheur du bonheur de l'autre, eſt l'avis qu'il faut préférer.



## LETTRE XII.

### *A Julie.*

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante ! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour ! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine ; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force, & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manieres de penſer communes. Ah ! oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins ; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe, c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, & votre raiſon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inſtant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : diſpoſez de moi comme d'un homme qui n'eſt plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puiſſiez me preſcrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en ſerez plus heureuſe, & je vois par-tout le prix aſſuré de

mon obéiſſance. Je vous remets donc ſans réſerve le ſoin de notre bonheur commun ; faites le vôtre, & tout eſt fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un inſtant, ni penſer à vous ſans des tranſports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des ſoins que vous m'avez impoſés.

Depuis un an que nous étudions enſemble, nous n'avons gueres fait que des lectures ſans ordre & preſque au hazard, plus pour conſulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs, tant de trouble dans l'ame ne nous laiſſoit gueres de liberté d'eſprit. Les yeux étoient mal fixés ſur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite couſine, qui n'étoit pas ſi préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & ſe faiſoit un honneur facile de nous devancer. Inſenſiblement elle eſt devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ſes prétentions, elle eſt au fond la ſeule des trois qui ſait quelque choſe de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu, ( Ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé ? ) j'ai imaginé une eſpece de plan qui puiſſe réparer par la méthode le tort que les diſtractions ont fait au ſavoir. Je vous l'envoye ; nous le lirons tantôt enſemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres obſervations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & ſavoir pour les autres plus que pour nous, mon ſyſtême ne vaudroit rien ; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choſes, & à faire un petit recueil d'une grande bibliotheque. La ſcience eſt dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoye dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'eſt bonne que dans le commerce. Otez à nos Savans le plaiſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public ; ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (*b*) Pour nous qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & beaucoup méditer nos lectures, ou, ce qui eſt la même choſe, en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trou-

(*b*) C'eſt ainſi que penſoit Séneque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience ; à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philoſophie, voilà donc ton uſage !

ver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres : c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons, mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la queſte ; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre, ou plutôt, accumulant ſans ceſſe nous n'oſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres auront penſé, vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même, & ſouvent après la leçon j'en ſortirai plus inſtruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux

il faudra la choisir, & voici les raisons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres, & de ne pas tirer assez de leur fond; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus ſûrement au-dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu ; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il ſuit de cette idée que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un Peintre à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment, & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon ? Combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment, & dont le goût ſeul décide ? Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement ; c'eſt lui qui met les petits objets à

ſa

ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? s'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante Ecoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau de gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui ſont bien écrits.

Ne ſoyez donc pas ſurpriſe des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je ſuis convaincu qu'il faut les reſſerrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'eſt pas digne de vous occuper. Nous allons ſupprimer les langues, hors l'Italienne que vous ſavez & que vous aimez. Nous laiſſerons-là nos élémens d'algebre & de géométrie. Nous quiterions même la phyſique, ſi les termes qu'elle vous fournit m'en laiſſoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'hiſtoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'eſt-ce que parce que c'eſt un pays libre & ſimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes: car ne vous laiſſez

pas éblouïr par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute espece ; en un mot, le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire & faites les taire. Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens sans caracteres auxquels il ne faut point d'historiens, & où sitôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent ; mais demandez leur pourquoi ? Cela n'est pas vrai. Donnez matiere à de bonnes histoires, & les bons historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems se ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai, non plus ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. As-

ſurément ſi la poſtérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laiſſé par égard pour votre inſéparable couſine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laiſſés pour vous. Hors le Pétrarque, le Taſſe, le Métaſtaſe, & les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poëtes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures conſacrées à votre Sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres? Ah! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres eſt bien froid pour quiconque eſt paſſionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la moleſſe, & lui ôtent tout ſon reſſort. Au contraire, l'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros. Heureux celui que le ſort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante!

---

## LETTRE XIII.

### *De Julie.*

JE vous le diſois bien, que nous étions heureux; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une ab-

ſence de deux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis, nous, car je ſais que mon ami partage mon impatience ; il la partage parce que je la ſens, & il la ſent encore pour lui-même : je n'ai plus beſoin qu'il me diſe ces choſes-là.

Nous ne ſommes à la campagne que d'hier au ſoir, il n'eſt pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déja trouver votre abſence plus inſupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude eſt en raiſon compoſée des intervalles du tems & du lieu; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'abſence !

J'ai apporté votre Lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déja relu deux fois la premiere : la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous ſentez le véritable amour, puiſqu'il ne vous a point ôté le goût des choſes honnêtes, & que vous ſavez encore dans la partie la plus ſenſible de votre cœur faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'inſtruction pour corrompre une femme eſt de toutes les ſéductions la plus condamnable, & vouloir attendrir ſa maîtreſſe à l'aide des romans eſt avoir bien peu de reſſource en ſoi-même. Si vous euſſiez plié dans vos leçons la philoſophie à vos vues, ſi vous euſſiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en vou-

ſant me tromper vous m'euſſiez bientôt détrompée ; mais la plus dangereuſe de vos ſéductions eſt de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer s'empara de mon cœur & que j'y ſentis naître le beſoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle ; car je ſentois bien que c'eſt de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les ſentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne déſeſpere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, difficiles, douteux, les obſtacles terribles. Je n'oſe rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous, au retour de mon pere qui ſe retire enfin tout-à-fait après trente ans de ſervice, à ſupporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme bruſque mais plein d'honneur, qui vous aimera ſans vous careſſer & vous eſtimera ſans le dire.

J'ai interrompu ma Lettre pour m'aller pro-

mener dans des Bocages qui ſont près de nôtre maiſon. O mon doux ami ! je t'y conduiſois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon ſein. Je choiſiſſois les lieux que nous devions parcourir enſemble ; j'y marquois des aziles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuſes, elles ajoutoient au plaiſir que nous goûtions d'être enſemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du ſéjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué ſeule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les boſquets naturels que forme ce lieu charmant, il en eſt un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raiſon, je deſtine une petite ſurpriſe à mon ami. Il ne ſera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de généroſité. C'eſt là que je veux lui faire ſentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reſte, de peur que votre imagination vive ne ſe mette un peu trop en fraix, je dois vous prévenir que nous n'irons point enſemble dans le boſquet ſans l'*inſéparable couſine*.

A propos d'elle, il eſt décidé, ſi cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra ſa calêche à ma

coufine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amenera ; vous pafferez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous enfemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord penfé de vous renvoyer un de vos livres par Guftin le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inféré ma lettre. Mais, outre qu'il n'eft pas fûr que vous vous avifaffiez de la chercher, ce feroit une imprudence impardonnable d'expofer à de pareils hazards le deftin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer fimplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Auffi-bien j'aurois un peu de fouci qu'il n'y eût trop de commentaires fur le miftere du bofquet.

---

## LETTRE XIV.

### *A Julie.*

QU'as-tu fait, ah ! qu'as-tu fait, ma Julie ? tu voulois me récompenfer & tu m'as perdu. je fuis ivre, ou plutôt infenfé. Mes fens font altérés, toutes mes facultés font troublées par ce baifer mortel. Tu voulois foulager mes

maux ? Cruelle, tu les aigris. C'eſt du poiſon que j'ai cueilli ſur tes levres ; il fermente, il embraſe mon ſang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O ſouvenir immortel de cet inſtant d'illuſion, de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y ſeront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des ſentimens & des ſoupirs, tu ſeras le ſupplice & le bonheur de ma vie !

Hélas ! je jouïſſois d'une apparente tranquillité ; ſoumis à tes volontés ſuprêmes, je ne murmurois plus d'un ſort auquel tu daignois préſider. J'avois dompté les fougueuſes ſaillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes deſirs n'oſoient plus s'échaper qu'à-demi ; j'étois auſſi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta couſine ; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon ſein palpite ; le doux ſon de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme tranſporté, & j'avois grand beſoin de la diverſion de ta couſine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en ſecret ta lettre que je n'oſe lire devant ce redoutable témoin ; le ſoleil commence à baiſſer, nous fuyons tous trois dans le bois le reſte



Le premier baiser de l'amour

de ſes rayons, & ma paiſible ſimplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du boſquet j'apperçus, non ſans une émotion ſecrette, vos ſignes d'intelligence, vos ſourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec ſurpriſe ta couſine s'approcher de moi & d'un air plaiſamment ſuppliant me demander un baiſer. Sans rien comprendre à ce miſtere j'embraſſai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle eſt, je ne connus jamais mieux, que les ſenſations ne ſont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je ſentis..... la main me tremble.... un doux frémiſſement.... ta bouche de roſes.... la bouche de Julie..... ſe poſer, ſe preſſer ſur la mienne, & mon corps ſerré dans tes bras? Non, le feu du ciel n'eſt pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'inſtant m'embraſer. Toutes les parties de moi-même ſe raſſemblerent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos ſoupirs de nos levres brûlantes, & mon cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté..... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'apuyer ſur ta couſine, & tomber en défaillance. Ainſi la frayeur éteignit le plaiſir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine ſais-je ce qui m'eſt arrivé depuis ce fatal moment. L'impreſſion profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur ?.... c'eſt un tourment horrible ..... Non, garde tes baiſers, je ne les ſaurois ſupporter ...... Ils ſont trop acrés, trop penétrans, ils percent, ils brûlent juſqu'à la moële .... ils me rendroient furieux. Un ſeul, un ſeul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & ſévere ; mais je te ſens & te touche ſans ceſſe unie à mon ſein comme tu fus un inſtant. O Julie ! quelque ſort que m'annonce un tranſport dont je ne ſuis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me deſtine, je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis, & je ſens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.

---

## LETTRE XV.

*De Julie.*

Il eſt important, mon ami, que nous nous ſéparions pour quelque tems, & c'eſt ici la premiere épreuve de l'obéïſſance que vous m'avez promiſe. Si je l'exige en cette occaſion, croyez que j'en ai des raiſons très-fortes : il faut bien, & vous le ſavez trop, que j'en aye

pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a long tems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous pussiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déja blanchir la pointe de la dent-de-jamant (*c*), & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoye, & vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires ; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je sais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous envoye un léger à-compte dans celle que renferme cette boëte qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défens, non seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à

(*c*) Haute montagne du pays de Vaud.

moi, ſimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir ſur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, ſi vous voulez quelques avis ſur mes lectures, juſqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & ſans aucune apparence de miſtere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

---

## LETTRE XVI.

### *Réponſe.*

JE relis votre terrible lettre, & je friſſonne à chaque ligne. J'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois ; j'obéirai. Mais vous ne ſavez pas, non, barbare, vous ne ſaurez jamais ce qu'un tel ſacrifice coûte à mon cœur. Ah ! vous n'aviez pas beſoin de l'épreuve du boſquet pour me le rendre ſenſible ! C'eſt un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boëte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'eſt trop, d'ajouter l'opprobre à la cruauté ; ſi je vous ai laiſſée maîtreſſe de mon ſort, je ne vous ai point laiſſé l'arbitre de mon honneur. C'eſt un dépôt ſacré, ( l'unique, hélas, qui me reſte ! ) dont juſqu'à la fin de ma vie nul ne ſera chargé que moi ſeul.

## LETTRE XVII.

*Réplique.*

VOtre lettre me fait pitié; c'eſt la ſeule choſe ſans eſprit que vous ayez jamais écrite.

J'offenſe donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offenſe donc ton honneur, Ingrat! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien? Où eſt-il donc, cet honneur que j'offenſe? Dis-le moi, cœur rampant, ame ſans délicateſſe. Ah! que tu es mépriſable, ſi tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoiſſe pas! Quoi! ceux qui veulent partager leur ſort n'oſeroient partager leurs biens, & celui qui fait profeſſion d'être à moi ſe tient outragé de mes dons! Et depuis quand eſt-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui l'accepte: mais on mépriſe un homme qui reçoit d'un autre? on mépriſe celui dont les beſoins paſſent la fortune? Et qui le mépriſe? des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeſſe, & péſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur, & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre?

Sans doute, il eſt des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui

les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir ; or ſûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie. Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paye ; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir, & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! ſi les dons de de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant ?

Suppoſeriez-vous que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine à pourvoir aux vôtres ? je vais vous donner du contraire une preuve ſans réplique. C'eſt que la bourſe que je vous renvoye contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon Pere me donne pour mon entretien une penſion, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais beſoin de toucher, tant ma mere eſt attentive à pourvoir à tout ; ſans compter que ma broderie & ma dentelle ſuffiſent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il eſt vrai que je n'étois pas toujours auſſi riche ; les ſoucis d'une paſſion fatale m'ont fait depuis longtems négliger certains ſoins auxquels j'employois mon ſuperflu ; c'eſt une raiſon de plus d'en diſpo-

ſer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cauſe, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'eſſentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela eſt, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous eſt pas permis d'aliéner un pareil ſoin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites le clairement, inconteſtablement, & ſans vaine ſubtilité ; car vous ſavez que je hais les ſophiſmes. Alors vous pouvez me rendre la bourſe, je la reprens ſans me plaindre, & il n'en ſera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux ni le faux point-d'honneur ; ſi vous me renvoyez encore une fois la boëte ſans juſtification, ou que votre juſtification ſoit mauvaiſe, il faudra ne nous plus voir. Adieu : penſez-y.

---

## LETTRE XVIII.

### *A Julie.*

J'Ai reçu vos dons, je ſuis parti ſans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je aſſez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine ſais-je comment il s'eſt fait. J'ai mis trois

jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignoit de vous ſéparoit mon corps de mon ame & me donnoit un ſentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puiſſantes émotions que je viens d'éprouver coup ſur coup m'ont jetté dans des diſtractions continuelles; je me ſentois toujours où je n'étois point; à peine avois-je aſſez de préſence d'eſprit pour ſuivre & demander mon chemin, & je ſuis arrivé à Sion ſans être parti de Vevai.

C'eſt ainſi que j'ai trouvé le ſecret d'éluder votre rigueur, & de vous voir ſans vous déſobéir. Oui, cruelle, quoique vous ayez ſu faire, vous n'avez pu me ſéparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même: tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous ſans ceſſe. Il erre impunément ſur vos yeux, ſur vos levres, ſur votre ſein, ſur tous vos charmes; il pénetre partout comme une vapeur ſubtile, & je ſuis plus heureux en dépit de vous que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques perſonnes à voir, quelques affaires à traiter; voilà ce qui me déſole. Je ne ſuis point à plaindre dans la ſolitude, où je puis m'occuper de vous & me tranſporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'eſt ſeule inſupportable

portable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

---

## LETTRE XIX.

### *A Julie.*

RIen ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai passés ont suffi & au-delà pour mes affaires; si toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous, qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma premiere lettre; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant; l'adresse en est fidélement copiée sur celle que vous m'envoyâtes; je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, & si vous aviez fait exactement réponse, elle auroit déja dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cause possible & funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie, que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, & des millions

d'être miſérable. Julie, m'auriez-vous oublié? Ah! c'eſt la plus affreuſe de mes craintes! Je puis préparer ma conſtance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au ſeul ſoupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes, & ne ſaurois les calmer. Le ſentiment de mes maux s'aigrit ſans ceſſe loin de vous, & comme ſi je n'en avois pas aſſez pour m'abbatre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord, mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ ſubit, l'agitation du voyage, donnoient le change à mes ennuis; ils ſe raniment dans la tranquille ſolitude. Hélas! je combattois; un fer mortel a percé mon ſein, & la douleur ne s'eſt fait ſentir que long-tems après la bleſſure.

Cent fois en liſant des Romans, j'ai ri des froides plaintes des amans ſur l'abſence. Ah! je ne ſavois pas alors à quel point la vôtre un jour me ſeroit inſupportable! Je ſens aujourd'hui combien une ame paiſible eſt peu propre à juger des paſſions, & combien il eſt inſenſé de rire des ſentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant? Je ne ſais quelle idée conſolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en ſongeant qu'il s'eſt fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me ſont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune; s'ils ſervent à vous contenter, je ne

voudrois pas ne les point ſentir ; ils ſont les garans de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver, je n'en murmure plus ; il eſt juſte que vous ſachiez ſi je ſuis conſtant, patient, docile, digne, en un mot, des biens que vous me réſervez. Dieux ! ſi c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu ſouffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une ſi douce attente, inventez, s'il ſe peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

---

## LETTRE XX.

### *De Julie.*

JE reçois à la fois vos deux Lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la ſeconde ſur le ſort de l'autre, que quand l'imagination prend les devans, la raiſon ne ſe hâte pas comme elle, & ſouvent la laiſſe aller ſeule. Pensâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courrier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me ſeroit remiſe en arrivant ici, & que les occaſions ne favoriſeroient pas moins ma réponſe ? Il n'en va pas ainſi, mon bel ami. Vos deux lettres me ſont parvenues à la fois, parce que le Cour-

rier, qui ne paſſe qu'une fois la ſemaine, n'eſt parti qu'avec la ſeconde. Il faut un certain tems pour diſtribuer les lettres, il en faut à mon commiſſionnaire pour me rendre la mienne en ſecret, & le Courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eſt arrivé. Ainſi tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du Courrier eſt bien choiſi, pour recevoir réponſe de l'autre; ce que je vous explique afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut aſſurer notre correſpondance & prévenir vos perplexités. Je vous laiſſe à décider de quel côté ſont les plus tendres ſoins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami; ah! reſpectez & partagez plutôt le plaiſir que j'éprouve, après huit mois d'abſence, de revoir le meilleur des Peres! Il arriva jeudi au ſoir, & je n'ai ſongé qu'à lui (*d*) depuis cet heureux moment. O toi que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contriſter mon ame, & troubler les premiers plaiſirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi ſans ceſſe; mais dis-

(*d*) Cette lettre même prouve qu'elle ment.

moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du ſang, & que les plaintes d'un amant rendroient inſenſible aux careſſes d'un pere? Non, mon digne ami, n'empoiſonne point par d'injuſtes reproches l'innocente joye que m'inſpire un ſi doux ſentiment. Toi dont l'ame eſt ſi tendre & ſi ſenſible, ne conçois-tu point quel charme c'eſt de ſentir dans ces purs & ſacrés embraſſemens le ſein d'un pere palpiter d'aiſe contre celui de ſa fille. Ah! crois-tu qu'alors le cœur puiſſe un moment ſe partager & rien dérober à la nature?

*Sol che ſon figlia io mi rammento adeſſo.*

Ne penſez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé? Non, les impreſſions plus vives qu'on ſuit quelques inſtans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eſt point ſans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous verrois de retour. Mais..... Prenez patience ainſi que moi puiſqu'il le faut, ſans en demander davantage. Soyez ſûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il ſera poſſible, & penſez que ſouvent tel qui ſe plaint bien haut de l'abſence, n'eſt pas celui qui en ſouffre le plus.



## LETTRE XXI.

### *A Julie.*

QUe j'ai fouffert en la recevant, cette lettre fouhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le Courrier à la pofte. A peine le pacquet étoit-il ouvert, que je me nomme, je me rends importun ; on me dit qu'il y a une lettre ; je treffaille ; je la demande agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée ! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baifer mille fois ces facrés caracteres. O circonfpection d'un amour craintif ! Je n'ofe porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient fous moi ; mon émotion croiffante me laiffe à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour ; je la parcours, je la dévore, & à peine fuis-je à ces lignes où tu peins fi bien les plaifirs de ton cœur en embraffant ce refpectable pere, que je fonds en larmes, on me regarde, j'entre dans une allée pour échaper aux fpectateurs ; là, je partage ton attendriffement ; j'embraffe avec tranfport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouvelles pleurs à fa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triste savoir? Ah! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & sur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour, & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre, & pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez & qui vous adorent; les soins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique espoir; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille, & presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, & l'amour

ſeul me tient lieu de tout. Ne ſoyez donc pas ſurpriſe ſi, bien que votre ame ſoit la plus ſenſible, la mienne ſait le mieux aimer, & ſi, vous cédant en tant de choſes, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiſcrettes plaintes. Non, je reſpecterai vos plaiſirs, & pour eux-mêmes qui ſont ſi purs, & pour vous qui les reſſentez. Je m'en formerai dans l'eſprit le touchant ſpectacle; je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le ſerai de la vôtre. Quelles que ſoient les raiſons qui me tiennent éloigné de vous, je les reſpecte; & que me ſerviroit de les connoître, ſi quand je devrois les déſapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inſpirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le ſilence, qu'il m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie! que votre âme a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par ſon choix lui ſera toujours le plus fidele.

*nodo piu forte:*
*Fabricato da noi, non dalla ſorte.*

Je me tais donc, & juſqu'à ce qu'il vous plaiſe de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles ſont encore praticables.

Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des ſpectateurs qui le ſachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques obſervations dignes de vous plaire. Pour amuſer une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le ſais bien; le tableau d'un peuple heureux & ſimple eſt celui qu'il faut à ton cœur.

---

## LETTRE XXII.

*De Julie.*

ENfin le premier pas eſt franchi, & il a été queſtion de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été ſurpris: il n'a pas moins admiré mes progrès dans la muſique & dans le deſſein (*e*), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (*f*), au blaſon près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquiérent pas ſans maître; il a fallu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuſe de tou-

(*e*) Voilà, ce me ſemble, un ſage de vingt ans qui ſait prodigieuſement de choſes! Il eſt vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus ſi ſavant.

(*f*) Cela ſe rapporte à une lettre à la mere, écrite ſur un ton équivoque, & qui a été ſupprimée.

tes les ſciences qu'il vouloit bien m'enſeigner ; hors une. Il s'eſt rappellé de vous avoir vu pluſieurs fois à ſon précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût conſervé de vous une impreſſion déſavantageuſe.

Enſuite il s'eſt informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre ; de votre naiſſance ; on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* eſt fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme, & a excité des ſoupçons que l'éclairciſſement a confirmés. Dès qu'il a ſu que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere prenant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propoſable, & qu'au contraire, vous aviez rejetté conſtamment tous les moindres préſens qu'elle avoit tâché de vous faire en choſes qui ne ſe refuſent pas ; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la ſienne, & le moyen de ſupporter l'idée d'être redevable à un roturier ? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un payement, au refus duquel, malgré tout votre mérite dont on convient, vous feriez remercié de vos ſoins. Voilà, mon ami, le réſumé d'une converſation, qui a été tenue ſur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle ſon humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiſſer le tems d'y réfléchir. Auſſi-tôt que

vous aurez pris votre résolution, ne manquez pas de m'en instruire ; car cet article est de votre compétence, & mes droits ne vont pas jusques-là.

J'apprends avec peine vos courses dans les montagnes ; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diversion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me soit fort agréable à moi-même ; mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guere en état de supporter. D'ailleurs la saison est fort avancée ; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, & soyez discret sans être mystérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre ; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu mon ami ; je ne puis m'entretenir plus long-tems avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce

n'eſt pas tout : mon pere a amené un étranger reſpectable, ſon ancien ami, & qui lui a ſauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez ſi nous nous ſommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reſte, tous les amuſemens qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, derechef.

---

## LETTRE XXIII.

### *A Julie.*

A Peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervation : mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au-devant du Courrier qui m'apporte, j'eſpere, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réſerver notre correſpondance pour les choſes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation

de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triſte de mes peines, & conſolé de votre joye ; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'eſt pas ſans charme pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel durant toute la route j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercénaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inattendu. Tantôt d'immenſes roches pendoient en ruines au-deſſus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes caſcades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'oſoient ſonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obſcurité d'un bois touffu. Quelquefois en ſortant d'un gouffre une agréable prairie réjouiſſoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature ſauvage & de la nature cultivée, montroit partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maiſons ; on voyoit des pampres ſecs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits ſur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas ſeulement le travail des hom-

mes qui rendoit ces pays étrangers si bizarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en résultoient le matin & le soir ; vous aurez quelque idée des scenes continuelles qui ne cesserent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre ; car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois & bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée aux agrémens de cette variété le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, & je méprisois la philosophie de

ne pouvoir pas même autant ſur l'ame qu'une ſuite d'objets inanimés. Mais cet état paiſible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là ſur des montagnes les moins élévées, & parcourant en ſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un ſéjour plus ſérein, d'où l'on voit, dans la ſaiſon, le tonnerre & l'orage ſe former au-deſſous de ſoi; image trop vaine de l'ame du ſage, dont l'exemple n'exiſta jamais, ou n'exiſte qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai ſenſiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cauſe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis ſi long-tems. En effet, c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractere grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle vo-

lupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de senſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au-deſſus du ſéjour des hommes on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, & qu'à meſure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer : tous les deſirs trop vifs s'émouſſent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laiſſent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'eſt ainſi qu'un heureux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les paſſions qui ſont ailleurs ſon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs put tenir contre un pareil ſéjour prolongé, & je ſuis ſurpris que des bains de l'air ſalutaire & bienfaiſant des montagnes ne ſoient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

*Quì non palazzi, non teatro o loggia,*
*Ma'n lor vece un' abete, un faggio, un pino*
*Trà l' erba verde e'l bel monte vicino*
*Levan di terra al Ciel noſtr' intelletto.*

Suppoſez les impreſſions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la ſituation délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la

beauté

beauté de mille étonnans ſpectacles ; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les diſtances paroiſſent moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir : enfin, le ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens ; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le tems de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaiſirs : Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut guere imaginer, c'eſt leur humanité déſintéreſſée, & leur zele hoſpitalier pour tous les étrangers que le

hazard ou la curioſité conduiſent chez eux. J'en fis une épreuve ſurprenante, moi qui n'étois connu de perſonne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le ſoir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empreſſement m'offrir ſa maiſon que j'étois embarraſſé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroiſſoit ſi content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir uſé chez mon hôte à-peu-près comme au cabaret, il refuſa le lendemain mon argent, s'offenſant même de ma propoſition, & il en a par-tout été de même. Ainſi c'étoit le pur amour de l'hoſpitalité, communément aſſez tiede, qu'à ſa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur déſintéreſſement fut ſi complet que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (*g*). En effet à quoi dépenſer de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs fraix, ni les domeſtiques celui de leurs ſoins, & où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant l'argent eſt fort rare dans le haut-Valais, mais c'eſt pour cela que les habitans ſont à leur aiſe: car les denrées y ſont abondantes ſans aucun débouché au dehors, ſans conſommation de luxe au dedans, & ſans que le cultivateur

(*z*) Ecu du pays.

montagnard, dont les travaux ſont les plaiſirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils feront infailliblement plus pauvres. Ils ont la ſageſſe de le ſentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'eſt pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort ſurpris de l'oppoſition de ces uſages avec ceux du bas-Valais, où, ſur la route d'Italie, on rançonne aſſez durement les paſſagers, & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres ſi différentes. Un Valaiſan m'en expliqua la raiſon. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui paſſent ſont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres : Mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes ſûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah, je le crois! lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être, j'ai-

me à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne diſois rien, ils ſuppoſoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, ſans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le ſeul compliment qu'ils me firent après avoir ſû que j'étois Suiſſe, fut de me dire que nous étions freres & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarraſſerent plus de ce que je faiſois, n'imaginant pas même que je puſſe avoir le moindre doute ſur la ſincérité de leurs offres ni le moindre ſcrupule à m'en prévaloir. Ils en uſent entre eux avec la même ſimplicité; les enfans en âge de raiſon ſont les égaux de leurs peres, les domeſtiques s'aſſeyent à table avec leurs maîtres; la même liberté regne dans les maiſons & dans la république, & la famille eſt l'image de l'Etat.

La ſeule choſe ſur laquelle je ne jouiſſois pas de la liberté étoit la durée exceſſive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois, il y falloit reſter une partie de la journée & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme & un Suiſſe n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux ſont ſobres, & la grande réſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précédent l'ivreſſe ; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guere poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſotement le ſage & à fâcher de ſi bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit gueres moins, c'étoit de voir, même chez des magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe ſe-

roit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisanes, des servantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

Pour moi qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur service en silence, avec autant de gravité que D. Quichote chez la Duchesse. J'opposois quelquefois en souriant les grandes barbes & l'air grossier des convives au teint éblouïssant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge qui n'a dans son extrême blancheur qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer; modele unique & voilé dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célebre à qui le plus beau sein du monde servit de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des misteres que vous cachez si bien: je le suis en dépit de vous; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance, il échape à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil

avide & téméraire s'infinue impunément fous les fleurs d'un bouquet ; il erre fous la chenille & la gaze, & fait fentir à la main la réfiftance élaftique qu'elle n'oferoit éprouver.

*Parte appar delle mamme acerbe e crude.*
*Parte altrui ne ricopre invida vefta ;*
*Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,*
*L'amorofo penfier già non arrefta.*

Je remarquai auffi un grand défaut dans l'habillement des Valaifanes : c'eft d'avoir des corps-de-robe fi élevés par derriere qu'elles en paroiffent boffues ; cela fait un effet fingulier avec leurs petites coëffures noires & le refte de leur ajuftement, qui ne manque au furplus ni de fimplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaifane, & j'efpere qu'il vous ira bien ; il a été pris fur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extafe ces lieux fi peu connus & fi dignes d'être admirés, que faifiez-vous cependant, ma Julie ? étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ? Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment feul, moi qui ne fuis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel inftinct je place en divers lieux notre exiftence commune felon l'état de mon ame. Quand je fuis trifte, elle fe réfugie auprès de la vôtre, & cherche des

consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurois jouïr seul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappellant sans cesse en moi-même, je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siége. Tantôt assis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets ; tantôt à vos genoux j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile ? je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un fan qui bondit après sa mere. Falloit-il traverser un torrent, j'osois presser dans mes bras une si douce charge ; je passois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible ; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs simples des habitans, & leur sagesse égale & sûre, & l'aimable pudeur du sexe, & ses innocentes graces, & tout ce qui frapoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! disois-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés ; heureux de notre bonheur & non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule, & devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dûs ! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureroient sans cesse ! Une longue & douce ivresse nous laisseroit ignorer le cours des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penser & sentir ensemble feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentimens honnêtes nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour en rempliroient un jour le vuide immense ; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, & à son exemple, tous les devoirs de l'humanité : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimeres : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?



## LETTRE XXIV.

### *A Julie.*

Je réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, & n'ai Dieu merci nul beſoin, d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune, mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure qui ſeul peut rendre heureux un être penſant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre queſtion; elle ſera bientôt réſolue.

Que je m'érige en maître de philoſophie & prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enſeigner la ſageſſe; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque choſe de ridicule en ſoi: cependant comme aucun homme ne peut tirer ſa ſubſiſtance

abſolument de lui-même & qu'on ne ſauroit l'en tirer de plus près que par ſon travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la ſotiſe de ſacrifier la félicité à cette opinion inſenſée; vous ne m'en eſtimerez pas moins & je n'en ſerai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres conſidérations à faire. Laiſſons la multitude & regardons en nous-mêmes. Que ſerai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le ſalaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon tems, c'eſt-à-dire de ma perſonne? Un mercenaire, un homme à ſes gages, une eſpece de valet, & il aura de ma part pour garant de ſa confiance, & pour ſureté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ſes gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un pere que ſa fille unique, fût-ce même une autre que Julie? Que fera donc celui qui lui vend ſes ſervices? fera-t-il taire ſes ſentimens pour elle? ah! tu ſais ſi cela ſe peut! ou bien ſe livrant ſans ſcrupule au penchant de ſon cœur offenſera-t-il dans la partie la plus ſenſible celui à qui il doit fidélité? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus ſacrés (*h*), un traître,

(*h*) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en

un ſéducteur domeſtique que les loix condamnent très-juſtement à la mort. J'eſpere que celle à qui je parle ſait m'entendre ; ce n'eſt pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïſe & d'Abelard tomberent entre vos mains, vous ſavez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïſe ; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais Abelard ne m'a jamais paru qu'un miſérable digne de ſon ſort, & connoiſſant auſſi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite ? malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle ſa paſſion juſqu'à ce point en eſt bientôt puni par elle, & perd le goût des ſentimens auxquels il a ſacrifié ſon honneur. L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme ; ôtez

ſe laiſſant payer en reconnoiſſance ce qu'il refuſe de recevoir en argent, il viole des droits plus ſacrés encore. Au lieu d'inſtruire il corrompt ; au lieu de nourrir il empoiſonne ; il ſe fait remercier par une mere abuſée d'avoir perdu ſon enfant. On ſent pourtant qu'il aime ſincérement la vertu, mais ſa paſſion l'égare, & ſi ſa grande jeuneſſe ne l'excuſoit pas, avec ſes beaux diſcours il ne ſeroit qu'un ſcélérat. Les deux amans ſont à plaindre ; la mere ſeule inexcuſable.

l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainſi bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement; l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en eſt pas ainſi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouïſſent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne proſcrit l'engagement réciproque. Les loix les plus ſéveres ne peuvent leur impoſer d'autre peine que le prix même de leur amour; la ſeule punition de s'être aimés eſt l'obligation de s'aimer à jamais; & s'il eſt quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare briſe ces innocentes chaînes, il en eſt puni, ſans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raiſons, ſage & vertueuſe Julie; elles ne ſont qu'un froid commentaire de celles que vous m'expoſâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en eſt aſſez pour vous montrer combien je m'en ſuis pénétré. Vous vous ſouvenez que je n'inſiſtai point ſur mon refus; & que malgré la répu-

gnance que le préjugé m'a laiſſée, j'acceptai vos dons en ſilence, ne trouvant point en effet dans le véritable honneur de ſolide raiſon pour les refuſer. Mais ici le devoir, la raiſon, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choiſir entre l'honneur & vous, mon cœur eſt prêt à vous perdre : il vous aime trop, ô Julie, pour vous conſerver à ce prix.

---

## LETTRE XXV.

### *De Julie.*

LA relation de votre voyage eſt charmante, mon bon ami ; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer ſur un paſſage dont vous vous doutez bien ; quoique je n'aye pu m'empêcher de rire de la ruſe avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Taſſe, comme derriere un rempart. Eh, comment ne ſentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à ſa maîtreſſe ? L'amour, ſi craintif, ſi ſcrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienſéance ? Pouviez-vous ignorer que ce ſtile n'eſt pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déja trop, peut-être, ſur un ſujet qu'il ne falloit point relever. Je ſuis d'ailleurs, trop

occupée de votre ſeconde lettre, pour répondre en détail à la premiere. Ainſi, mon ami, laiſſons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires; nous ſerons aſſez occupés.

Je ſavois le parti que vous prendriez. Nous nous connoiſſons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne ſera pas, croyez-moi, dans les occaſions qui demandent du courage & des ſacrifices. Le premier mouvement, aux attaques vives, eſt de réſiſter; & nous vaincrons, je l'eſpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eſt au milieu du ſommeil, c'eſt dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurpriſes: mais c'eſt, ſur-tout, la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée. Voilà, mon ami, la dure eſpece de combat que nous aurons déſormais à ſoutenir: ce ne ſont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une réſiſtance plus héroïque encore à des peines ſans relâche.

Je l'avois trop prévu; le tems du bonheur eſt paſſé comme un éclair, celui des diſgraces commence, ſans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage; une langueur mortelle s'empare de mon ame; ſans ſujet bien précis de pleurer, des pleurs

involontaires s'échapent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'efpérance & la vois flétrir tous les jours. Que fert hélas ! d'arrofer le feuillage quand l'arbre eft coupé par le pied ?

Je le fens, mon ami, le poids de l'abfence m'accable. Je ne puis vivre fans toi, je le fens ; c'eft ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enfemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure paffe & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préfence pour m'avertir que je t'ai perdu ! Tu n'as point ce fupplice affreux. Ton cœur feul peut te dire que je te manque. Ah ! fi tu favois quel pire tourment c'eft de refter quand on fe fépare, combien tu préférerois ton état au mien ?

Encore fi j'ofois gémir ! fi j'ofois parler de mes peines, je me fentirois foulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais hors quelques foupirs exhalés en fecret dans le fein de ma coufine, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut fourire quand je me meurs.

*Sentirfi, oh Dei, morir ;*
*E non poter mai dir :*
*Morir mi fento !*

Le pis eft que tous ces maux augmentent

fans

ſans ceſſe mon plus grand mal, & que plus ton ſouvenir me déſole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami! ſens-tu combien un cœur languiſſant eſt tendre, & combien la triſteſſe fait fermenter l'amour?

Je voulois vous parler de mille choſes; mais outre qu'il vaut mieux attendre de ſavoir poſitivement où vous êtes, il ne m'eſt pas poſſible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

---

## BILLET.

J'Ecris par un batelier que je ne connois point ce billet à l'adreſſe ordinaire, pour donner avis que j'ai choiſi mon aſyle à Meillerie ſur la rive oppoſée; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'oſe approcher.

---

## LETTRE XXVI.

### *A Julie.*

QUe mon état eſt changé dans peu de jours! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de triſtes réflexions m'aſſiégent! Que de traverſes mes craintes me font prévoir! O Julie, que c'eſt un fatal préſent du ciel qu'une ame ſenſible! Celui qui l'a

reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur sur la terre. Vil jouet de l'air & des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou sérein régleront sa destinée, & il sera content ou triste au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose, & d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffiroit pour faire sa propre misere, en se livrant indiscrettement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur & sa raison seront incessamment en guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle où me plongent le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élevent, & ton pere qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, Beauté fatale ! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bassesse dans ma fortune : j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre. Mais t'avoir vue & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un

homme ! être aimé & ne pouvoir être heureux ! habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble ! O Julie à qui je ne puis renoncer ! O destinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance !

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste & horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens, ma Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent je ne saurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui regne au-dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (*i*) & la froide bise entassent la neige & les glaces, & toute la

(*i*) Vent de nord-est.

nature eſt morte à mes yeux, comme l'eſpérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri ſolitaire une petite eſplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuſe où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux ſe porterent vers ce ſéjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y diſcerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un téleſcope avec lequel je vis ou crus voir votre maiſon, & depuis ce tems je paſſe les jours entiers dans cet aſyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la ſource de ma vie. Malgré la ſaiſon je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois ſecs que j'allume ſervent avec mes courſes à me garantir du froid exceſſif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu ſauvage, que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre ſur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voiſin.

C'eſt là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaiſirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'eſt de-là qu'à travers les airs & les murs, il oſe en ſecret pénétrer juſques dans ta chambre. Tes traits charmans le frapent encore; tes regards tendres raniment

son cœur mourant ; il entend le son de ta douce voix, il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses desirs ! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie ; je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans les tems & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mere ; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours, elle les soulage dans le détail des soins de la maison, elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation secrette, elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems, elle s'occupe sans ennui des travaux de son sexe, elle orne son ame de connoissances utiles, elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux-arts, & ceux de la danse à sa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin ; ici je la vois consul-

ter un pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente ; là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes ; tantôt en riant avec ses compagnes, elle ramene une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs : Quelques momens, ah pardonne ! j'ose te voir même t'occuper de moi ; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres ; je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! & nous ne serions pas unis ? & nos jours ne couleroient pas ensemble ? & nous pourrions être séparés pour toujours? Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit ! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur ; la rage me fait courir de caverne en caverne ; des gémissemens & des cris m'échapent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée ; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi ; & il n'y a rien, non rien que je ne fasse pour te posséder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occasion sûre pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frapant exemple

de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction, je l'avoue, est plus patiente, la mienne est plus emportée ; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent, & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes ? Eh ! qui les pourroit supporter ? Non, connoissez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la premiere loi qu'il faut écouter ; c'est le premier soin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets ; tu veux forcer des barrieres insurmontables, & négliges les seuls moyens possibles ; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison, & ta vertu n'est plus qu'un délire.

Ah ! si tu pouvois rester toujours jeune & brillante comme à présent, je ne demanderois au Ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois ; une seule fois ; & passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête ; il vole & le tems fuit, l'occasion s'échape, ta beauté, ta beauté même aura son terme, elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie ; & moi cependant, je gémis, je souffre,

ma jeunesse s'use dans les larmes, & se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déja des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en sera de même de celles qui nous restent, si nous les laissons échaper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne serons plus; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est tems encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame, dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être: viens à la face du ciel, guide de notre fuite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah quels trésors nous aurons acquis! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entiere un asyle à deux Amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste; le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide? Ah, tendre & chere amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu

quitter cette courte vie ſans avoir goûté le bonheur ?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie ! vous connoiſſez l'antique uſage du rocher de Leucate, dernier réfuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui reſſemble à bien des égards. La roche eſt eſcarpée, l'eau eſt profonde, & je ſuis au déſeſpoir.

---

## LETTRE XXVII.

### *De Claire.*

MA douleur me laiſſe à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens ſont au comble : L'aimable Julie eſt à l'extrêmité, & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer ſa ſanté. La premiere converſation qu'elle eut ſur votre compte avec ſon pere y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récens ont accru ſes agitations, & votre derniere lettre a fait le reſte. Elle en fut ſi vivement émue, qu'après avoir paſſé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fievre ardente qui n'a fait qu'augmenter ſans ceſſe, & lui a enfin donné le tranſport. Dans cet état elle vous nomme à chaque inſtant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en eſt

occupée On éloigne ſon pere autant qu'il eſt poſſible ; cela prouve aſſez que ma tante a conçu des ſoupçons ; elle m'a même demandé avec inquiétude ſi vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de ſa fille effaçant pour le moment toute autre conſidération, elle ne ſeroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, ſans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il eſt à vos ordres, ſervez-vous-en pour votre retour, & ſur-tout ne perdez pas un moment, ſi vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

---

## LETTRE XXVIII.

### *De Julie à Claire.*

QUe ton abſence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! Quelle convaleſcence ! Une paſſion plus terrible que la fievre & le tranſport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus beſoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O ſi tu ſavois ce que l'inſenſé m'oſe propoſer ! . . . . & de quel ton ! . . . . m'enfuir ! le ſuivre ! m'enlever ! . . . . . le malheureux ! . . . . . de qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui . . . . . grand Dieu !

que feroit-ce, s'il favoit tout? ..... il en deviendroit furieux, je ferois entraînée, il faudroit partir ..... je frémis.....

Enfin, mon pere m'a donc vendue! il fait de fa fille une marchandife, une efclave, il s'acquitte à mes dépens! il paye fa vie de la mienne! ..... car je le fens bien, je n'y furvivrai jamais ..... pere barbare & dénaturé; mérite-t-il ..... quoi, mériter? c'eft le meilleur des peres; il veut unir fa fille à fon ami, voilà fon crime. Mais ma mere, ma tendre mere! quel mal m'a-t elle fait? ..... Ah beaucoup! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je? que deviendrai-je? Hanz ne vient point. Je ne fais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives .... avant que tu fois de retour ..... qui fait ..... fugitive, errante, déshonorée ..... c'en eft fait, c'en eft fait, la crife eft venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être ..... qui eft-ce qui fait éviter fon fort? ...... ô dans quelque lieu que je vive & que je meure, en quelque afyle obfcur que je traîne ma honte & mon défefpoir; Claire, fouviens-toi de ton amie...... Hélas! la mifere & l'opprobre changent les cœurs. ..... Ah, fi jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé.



## LETTRE XXIX.

*De Julie à Claire.*

REſte, ah reſte! ne reviens jamais ; tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment ſoutiendrois-je ta vue?

Où étois-tu ma douce amie, ma ſauve-garde, mon Ange tutelaire? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi, ce fatal voyage étoit-il ſi néceſſaire ou ſi preſſé? pouvois-tu me laiſſer à moi-même dans l'inſtant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence? Ils feront éternels ainſi que mes pleurs. Ta perte n'eſt pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'eſt pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit miſérable? Je ne puis ni parler ni me taire. Que ſert le ſilence quand le remord crie? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute? ma honte n'eſt-elle pas écrite ſur tous les objets? Si je ne verſe mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie? Ah que ne me trahiſſois-tu? C'eſt ta fidélité, ton aveugle amitié, c'eſt ta malheureuſe indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inſpira de le rappeller, ce

cruel qui fait mon opprobre? ſes perfides ſoins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuſe? qu'il fuye à jamais, le barbare! qu'un reſte de pitié le touche; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par ſa préſence; qu'il renonce au plaiſir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas? il n'eſt point coupable; c'eſt moi ſeule qui le ſuis; tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déja corrompu mon ame; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah, ſans doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire; les ſiens étincelloient du feu de ſes deſirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle; il s'arrêtoit tout-à-coup; une barriere inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux mais honnête ne l'eût franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troubler de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur; je partageois ſes tourmens en ne penſant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-

être l'amour seul m'auroit épargnée ; ô ma Cousine, c'est la pitié qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste voulût se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel, je résistai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis ; le mystere qu'il falloit lui faire de cette impossibilité, le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre après avoir flatté son espoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois, je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abîme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une si charmante ressource, je t'en conjure ; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens,

ma chere, ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens recueillir les larmes de ton amie, garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

---

## LETTRE XXX.

### *Réponse.*

FIlle infortunée ! Hélas, qu'as-tu fait ? Mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'il te convient de les voir ? sainte & pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre pitié que tu m'inspires, abuse-moi la premiere sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le sais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée ! .... il est l'effet d'une téméraire confiance. ... Ah, ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret, sans doute, si j'avois pu te sauver ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible ; je le vis se consu-

ner d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse ou mourir, & quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne serois plus, ou qu'il seroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi, quand je te vis dégoûtée de vivre, & si près de la mort ! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi; tu le vis, il fallut obéir; si je t'avois cru si près de ta perte, on m'auroit plutôt mise en pieces, que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible & languissante encore, tu me parus en sûreté contre une si courte absence : je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie; je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une foiblesse effacera-t-elle

tant

tant de facrifices, & le danger même dont tu fors n'eft-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penfes qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui réfiftent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? fi rien ne peut te juftifier, fonge au moins à ce qui t'excufe. Je connois à peu-près ce qu'on appelle amour; je faurai toujours réfifter aux tranfports qu'il infpire; mais j'aurois fait moins de réfiftance à un amour pareil au tien, & fans avoir été vaincue, je fuis moins chafte que toi.

Ce langage te choquera; mais ton plus grand malheur eft de l'avoir rendu néceffaire; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre; car je hais les mauvaifes maximes encore plus que les mauvaifes actions. Si la faute étoit à commettre, que j'euffe la baffeffe de te parler ainfi, & toi celle de m'écouter, nous ferions toutes deux les dernieres des créatures. A préfent, ma chere, je dois te parler ainfi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue: car il refte en toi mille adorables qualités que l'eftime de toi-même peut feule conferver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le fuit détruiroient infailliblement, & c'eft fur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foi-

blesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au dessus de toi-même. Une tache paroît-elle au soleil ? Combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée ? En seras-tu moins douce, moins sincere, moins modeste, moins bienfaisante ? En seras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en seront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non, chere & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore ; elle sait, elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah ! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valût jamais !

Enfin tu me restes ; je puis me consoler de tout, hors de ne t'avoir plus. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût presque fait desirer la seconde, si je ne l'avois reçue en même tems. Vouloir délaisser son amie ! projetter de s'enfuir sans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour.... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six jours à Lausanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il se peut, effacer à force de vertus une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

---

## LETTRE XXXI.

### *A Julie.*

QUel prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie? & par quel art connu de toi seule peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la tristesse; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nul sentiment, de les combattre incessamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me ſert, hélas, d'être heureux ? Ce ne ſont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en ſont que plus ſenſibles. Tu veux en vain me cacher tes peines ; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque ſecret à l'amour ? Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaiſirs cachés qui t'aſſiegent, & ta triſteſſe voilée d'un doux ſourire n'en eſt que plus amere à mon cœur.

Il n'eſt plus tems de me rien diſſimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere ; elle me quite un moment ; j'entends des gémiſſemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur ſource ? Je m'approche du lieu d'où ils ſemblent partir ; j'entre dans ta chambre, je pénetre juſqu'à ton cabinet. Que devins-je en entrouvrant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être ſur le trône de l'univers aſſiſe à terre, la tête appuyée ſur un fauteuil inondé de ſes larmes ? Ah ! j'aurois moins ſouffert s'il l'eût été de mon ſang ! De quels remords je fus à l'inſtant déchiré ? Mon bonheur devint mon ſupplice ; je ne ſentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaiſirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois eſſuyer de mes levres ces précieuſes larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir

ou les tarir pour jamais : j'entends revenir ta mere ; il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir ! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, & si le charme de mes jours est le tourment des tiens ? Sois plus juste envers toi, ma Julie ; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature ? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagemens ? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser ? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique ? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse ! O ma digne & chaste compagne ! ô gloire & bonheur de ma vie ! non, ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter : ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blâmable, & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi

m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? pourquoi mes yeux ne verſent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive ſentir, pas un ſentiment que je ne doive partager, & mon cœur juſtement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & miſtérieuſe amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit? Ah! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe!

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au ſein des délices. Mes emportemens t'effrayent, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'eſpeces de tranſports ſans ſortir de ſon aſſiette? Ne ſais-tu pas qu'il eſt un terme où nulle raiſon ne réſiſte plus, & qu'il n'eſt point d'homme au monde dont le bon ſens ſoit à toute épreuve? Prens donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne mépriſe pas des erreurs qui ſont ton ouvrage. Je ne ſuis plus

à moi, je l'avoue, mon ame aliénée eſt toute en toi. J'en ſuis plus propre à ſentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même !

---

## LETTRE XXXII.

### *Réponſe.*

Il fut un tems, mon aimable ami, où nos Lettres étoient faciles & charmantes ; le ſentiment qui les dictoit couloit avec une élégante ſimplicité ; il n'avoit beſoin ni d'art ni de coloris, & ſa pureté faiſoit toute ſa parure. Cet heureux tems n'eſt plus : hélas ! il ne peut revenir ; & pour premier effet d'un changement ſi cruel, nos cœurs ont déja ceſſé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la ſource ; tu veux me conſoler par de vains diſcours, & quand tu penſes m'abuſer, c'eſt toi, mon ami, qui t'abuſes. Crois-moi, crois en le cœur tendre de ta Julie ; mon regret eſt bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de ſon plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'eſt évanoui comme un ſonge : nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaiſir, & le bonheur a fui loin de nous. Reſſouviens-toi de ces momens délicieux où nos

cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage, où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même, où l'innocence nous consoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles allarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur premiere douceur ! Qu'est devenu ce zele de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable ; nous n'avons plus que des transports ; ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amans vulgaires ; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter sans lui.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu sais aimer. Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs ; tout mon espoir

eſt de les rendre éternelles ; le pire de mes maux ſeroit d'en être conſolée, & c'eſt le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon ſort, j'en ſens l'horreur, & cependant il me reſte une conſolation dans mon déſeſpoir, elle eſt unique, mais elle eſt douce. C'eſt de toi que je l'attens, mon aimable ami. Depuis que je n'oſe plus porter mes regards ſur moi, je les porte avec plus de plaiſir ſur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre eſtime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd, te donne un nouveau prix ; tu t'éleves quand je me dégrade ; ton ame ſemble avoir profité de tout l'aviliſſement de la mienne. Sois donc déſormais mon unique eſpoir, c'eſt à toi de juſtifier s'il ſe peut ma faute ; couvre-la de l'honnêteté de tes ſentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excuſable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à préſent que je ne ſuis plus rien. Le ſeul honneur qui me reſte eſt tout en toi, & tant que tu ſeras digne de reſpect, je ne ſerai pas tout-à-fait mépriſable.

Quelque regret que j'aye au retour de ma ſanté, je ne ſaurois le diſſimuler plus long-tems. Mon viſage démentiroit mes diſcours, & ma feinte convaleſcence ne peut plus trom-

per perſonne, Hâte-toi donc, avant que je ſois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des ſoupçons & qu'elle nous obſerve. Mon pere n'en eſt pas là, je l'avoue : ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille; mais enfin, tu ſais ſes réſolutions; il te préviendra ſi tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conſerver le même accès dans notre maiſon, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mere tandis qu'il en eſt encore tems. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inſtruire, & renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour nous voir au moins quelquefois; car ſi l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y préſenter; mais ſi tu te la fermes toi-même, tes viſites ſeront en quelque ſorte à ta diſcrétion, & avec un peu d'adreſſe & de complaiſance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la ſuite, ſans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce ſoir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occaſions de nous voir, & tu conviendras que l'inſéparable Couſine, qui cauſoit autrefois tant de murmures, ne ſera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

## LETTRE XXXIII.

### *De Julie.*

AH, mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une aſſemblée ! Quel tourment de ſe voir & de ſe contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne ſe point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être ſi différent de ſoi-même ? Comment ſonger à tant d'objets quand on n'eſt occupé que d'un ſeul ? Comment contenir le geſte & les yeux quand le cœur vole ? Je ne ſentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adreſſoit ; je m'imaginai que tout le monde m'obſervoit de concert ; je ne ſavois plus ce que je faiſois, & à ton arrivée je rougis ſi prodigieuſement, que ma Couſine, qui veilloit ſur moi, fut contrainte d'avancer ſon viſage & ſon évantail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du miſtere à cette chucheterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux ſujets d'allarmes, & je ne ſentis jamais mieux combien une conſcience coupable arme contre nous de temoins qui n'y ſongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faiſois pas une meilleure figure ; tu lui paroiſſois embarraſſé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'oſant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, diſoit-elle, occaſion de les tourner ſur nous. Un peu remiſe de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, juſqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adreſſé la parole, tu t'aſſis en cauſant avec elle, & devins plus calme à ſes côtés.

Je ſens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & ſi peu de plaiſir, n'eſt pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainſi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, ſans connoître l'amour, ne laiſſent pas d'être bien enſemble, ou qui peuvent ſe paſſer du miſtere : les inquiétudes ſont trop vives de ma part, les indiſcrétions trop dangereuſes de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diverſion au beſoin.

Reprenons, reprenons cette vie ſolitaire & paiſible, dont je t'ai tiré ſi mal à propos. C'eſt elle qui a fait naître & nourri nos feux ; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus diſſipée. Toutes les grandes paſſions ſe forment dans la ſolitude ; on n'en a point de ſemblables dans le monde, où nul objet

n'a le tems de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens. Cet état eſt auſſi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'eſt ta chere image qui ſoutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & ſenſible au fond de mon cœur, que contraint & diſtrait dans une aſſemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je ſerois forcée à une plus grande retraite, fût-il déja venu, ce tems deſiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceſſité. Ah ! ſi de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux eſpoir d'être un jour ..... mais inſenſiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire ſur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce miſtere, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de ſecret qui ne te fût doux à ſavoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à préſent, c'eſt que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raiſonne, commente, ſi tu veux dans ta tête ; mais je te défens de m'interroger là-deſſus.



## LETTRE XXXIV.

*Réponse.*

*Nô, non vedrete mai*
*Cambiar gl' affetti miei,*
*Bei lumi onde imparai*
*A sospirar d'amor.*

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré! Pardonne-le moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussitôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Belon? Ah, ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté remplissoient, ravissoient son ame; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Belon? Sais-je ce que je lui répondis?

le ſavois-je au moment de notre entretien ? A-t-elle pu le ſavoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre choſe aux diſcours d'un homme qui parloit ſans penſer & répondoit ſans entendre ?

*Com' huom, che par ch' aſcolti, e nulla intende.*

Auſſi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le ſens commun, qui pis eſt pas le moindre eſprit, & que je ſuis tout auſſi ſot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en penſe ? Ma Julie ne décide-t-elle pas ſeule de mon être & du rang que je veux avoir ? Que le reſte de la terre penſe de moi comme il voudra, tout mon prix eſt dans ton eſtime.

Ah, crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon ni à toutes les beautés ſupérieures à la ſienne, de faire la diverſion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux ! ſi tu pouvois douter de ma ſincérité, ſi tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu regiſtre de tout ce qui ſe fit autour de toi ? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le ſoleil entre les aſtres qu'il éclipſe ? N'apperçus-je pas les Cavaliers ſe raſſembler autour de ta chaiſe ? Ne vis-je pas au dépit de tes

compagnes l'admiration qu'ils marquoient pour toi ? Ne vis-je pas leurs refpects empreffés, & leurs hommages, & leurs galanteries ? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modeftie & d'indifférence qui en impofe plus que la fierté ? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la colation l'effet que ce bras découvert produifit fur les fpectateurs ? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gand vouloir baifer la main charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas un plus téméraire dont l'œil ardent fuçoit mon fang & ma vie, t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu ? Je n'étois pas fi diftrait que tu penfes ; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'eft pas, je le fais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuferas-tu le mien d'en être ?

Reprenons-la donc, cette vie folitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne fe nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaifirs lui rendent la privation des vrais plus amere ; & il préfere fa fouffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en eft, il en peut être de plus folides à la contrainte où nous vivons, & tu fembles les oublier ! Quoi, paffer quinze jours entiers fi près l'un de l'autre fans fe voir, ou fans fe rien dire ! Ah, que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour faffe durant

tant

tant de ſiecles ? l'abſence même feroit moins cruelle. Que ſert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Qne ſert de prolonger ſa vie avec ſon ſupplice ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois ſe voir un ſeul inſtant & puis mourir ?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable ſecret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéreſſant pour nous ; mais j'y ai fait d'inutiles efforts. Je ſaurai pourtant garder le ſilence que tu m'impoſes, & contenir une indiſcrette curioſité ; mais en reſpectant un ſi doux miſtere, que n'en puis-je au moins aſſurer l'éclairciſſement ? Qui ſait, qui ſait encore ſi tes projets ne portent point ſur des chimeres ? Chere ame de ma vie, ah ! commençons du moins par les bien réaliſer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été ſenſiblement touché de l'eſtime de ce brave officier ; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le ſervice & que ma paſſion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auſſi active. En cela, je n'ai point fait un ſacrifice à l'amour. Je penſe que chacun doit ſa vie & ſon ſang à la patrie, qu'il n'eſt pas permis

de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de ſe vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je ſerois bien heureux d'imiter dans ſon amour pour ſes devoirs & pour ſon pays. Il ne voulut jamais entrer au ſervice d'aucun Prince étranger : Mais dans la guerre de 1712 il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il ſe trouva dans pluſieurs combats à l'un deſquels il fut bleſſé ; & à la bataille de Wilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un Drapeau ennemi ſous les yeux du Général de Sacconex.

---

## LETTRE XXXV.

### *De Julie.*

Je ne trouve pas mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant ſur Madame *Belon* valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire, & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſûrement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne ſont gueres pointilleux, & les tracaſſeries des Amans ſur des riens ont preſque toujours un

fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter entre nous de la jalousie ; sujet malheureusement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour sera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions ; le moindre refroidissement seroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui, succéderoient à l'amour éteint, & nous ne saurions longtems vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente, & qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point, d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours !

Autant que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité, je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté long-tems en dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur Auteur, & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une

offenſe ſans le vouloir, je ſupporterois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalouſie, & j'ai bien peur de ſentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'eſt pas que je ne ſache que ton cœur eſt fait pour le mien & non pour un autre : Mais on peut s'abuſer ſoi-même, prendre un goût paſſager pour une paſſion, & faire autant de choſes par fantaiſie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or ſi tu peux te croire inconſtant ſans l'être, à plus forte raiſon puis-je t'accuſer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoiſonneroit pourtant ma vie; je gémirois ſans me plaindre & mourrois inconſolable ſans avoir ceſſé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la ſeule idée me fait friſſonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ſerment qu'on ne tient que quand il eſt ſuperflu, mais par ce nom ſacré de l'honneur, ſi reſpecté de toi, que je ne ceſſerai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne ſois la premiere inſtruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'eſpere; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi dans tes engagemens pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle ſécurité du préſent. Je ſerois moins à plaindre d'apprendre de toi mes

malheurs réels que d'en ſouffrir ſans ceſſe d'imaginaîres ; je jouïrois au moins de tes remords, ſi tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verſerois dans ton ſein.

C'eſt ici mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'aſſure ; voilà l'uſage de cette regle de ſageſſe dans les choſes de pur ſentiment ; voilà comment la vertu ſévere ſait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant ſans principes, dût-il m'aimer éternellement, où ſeroient pour moi les garans de cette conſtance ? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'aſſurer de n'être point abuſée ou par ſa feinte ou par ma crédulité ? Mais toi, mon digne & reſpectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguiſement ; tu me garderas, je le ſais, la ſincérité que tu m'auras promiſe. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite ſur le devoir de tenir ta parole, & ſi tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois..... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie, je ne.... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot-là.

Que penſes-tu de mon expédient ? C'eſt le ſeul, j'en ſuis ſûre, qui pouvoit déraciner en moi tout ſentiment de jalouſie. Il y a je ne

ſais quelle délicateſſe qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet aſſuré de l'engagement que je t'impoſe; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaiſir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je ſens ſi bien l'impoſſibilité! Quel charme de parler de jalouſie avec un Amant ſi fidelle! Ah, ſi tu pouvois ceſſer de l'être, ne crois pas que je t'en parlaſſe ainſi! Mon pauvre cœur ne ſeroit pas ſi ſage au beſoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matiere à diſcuſſion pour ce ſoir: car je ſais que vos deux humbles Diſciples auront l'honneur de ſouper avec vous chez le pere de l'inſéparable. Vos doctes commentaires ſur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manege pour vous faire inviter. La fille a fait accorder ſon Clavecin; le pere a feuilleté Lamberti; moi je recorderai peut-être la leçon du boſquet de Clarens: ô Docteur en toutes facultés, vous avez par-tout quelque ſcience de miſe. M. d'Orbe, qui n'eſt pas oublié, com-

me vous pouvez penſer, a le mot pour entamer une ſavante diſſertation ſur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous paſſerons tous trois dans la chambre de la Couſine. C'eſt-là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maîtreſſe, vos deux mains dans les ſiennes & en préſence de ſon Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel; engagement qu'on n'eſt maître ni de tenir ni de rompre; mais vérité, ſincérité, franchiſe inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours ſoumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer au moins la guerre avant de ſecouer le joug. Ce faiſant aurez l'accolade, & ſerez reconnu vaſſal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du ſoupé de ce ſoir m'inſpire de la gaîté. Ah! qu'elle me ſera douce quand je te la verrai partager!

---

## LETTRE XXXVI.

### *De Julie.*

BAiſe cette Lettre & ſaute de joye pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais penſe que pour ne point ſauter & n'avoir rien à baiſer, je n'y ſuis pas la moins ſenſible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & de là à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à

ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener aussi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois : mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la tristesse, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une si véritable, que le remord m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maîtresse de maison ; mais on me dépose chez le Pere de la Cousine, ensorte que je serai tout de bon durant ce tems inséparable de l'inséparable. De plus, ma mere a mieux aimé se passer de femme de chambre & me laisser Babi pour gouvernante : sorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres tems. Non seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma Cou-

ſine, y venir plus ſouvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'eſpere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige ſon ſexe, ni des droits ſacrés de l'hoſpitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas beſoin qu'on l'inſtruiſe du reſpect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne azile. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de ſacrifice à ce qui eſt honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attriſté ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impoſe ? Laiſſe à ta Julie le ſoin de les adoucir : t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à ſa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la ſource de la Vevaiſe, il eſt un hameau ſolitaire qui ſert quelquefois de repaire aux chaſſeurs & ne devroit ſervir que d'azile aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe diſpoſe, ſont épars aſſez loin quelque Chalets, (*k*) qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaiſir, amis de la ſimplicité ruſtique. Les fraîches & diſcrettes laitieres ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont beſoin pour elles-mêmes.

(*k*) Sorte de maiſons de bois où ſe font les fromages & diverſes eſpeces de laitages dans la montagne. Je ne puis m'empêcher d'avertir ici les lecteurs françois que la premiere ſyllabe de *chalet* n'eſt point longue, comme celle de *châlit*, mais bréve, comme celle de *chaland*. Je ne ſais pourquoi cette petite faute de quantité fait à mon oreille un effet inſupportable.

Les ruiſſeaux qui traverſent la prairie ſont bordés d'arbriſſeaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au delà des aziles plus deſerts & plus ſombres.

*Al bel ſeggio riposto, ombroſo e foſco,*
*Ne mai paſtori appreſſan, ne biſolci.*

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquiétans; on n'y voit par-tout que les tendres ſoins de la Mere commune. C'eſt là, mon ami, qu'on n'eſt que ſous ſes auſpices & qu'on peut n'écouter que ſes loix. Sur l'invitation de Mr. d'Orbe, Claire a déja perſuadé à ſon papa qu'il avoit envie d'aller faire, avec quelques amis, une chaſſe de deux ou trois jours dans ce Canton, & d'y mener les Inſéparables. Ces inſéparables en ont d'autres, comme tu ne ſais que trop bien. L'un repréſentant le maître de la maiſon en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ſa Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet conſacré par l'amour ſera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureuſement & ſûrement ce charmant projet, il n'eſt queſtion que de quelques arrangemens qui ſe concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaiſirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quite bruſquement, de peur de ſurpriſe.

Auſſi bien, je ſens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le Chalet.

P. S. Tout bien conſidéré, je penſe que nous pourrons ſans indiſcrétion nous voir preſque tous les jours; ſavoir chez ma Couſine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

---

## LETTRE XXXVII.

### *De Julie.*

ILs ſont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres careſſes une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embraſſois avec un léger ſerrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé petilloit d'une odieuſe joye. Hélas! qu'eſt devenu ce tems heureux où je menois inceſſamment ſous leurs yeux une vie innocente & ſage, où je n'étois bien que contre leur ſein, & ne pouvois les quiter d'un ſeul pas ſans déplaiſir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en penſant à eux, je rougis en penſant à moi; tous mes bons ſentimens ſe dépravent, & je me conſume en vains & ſtériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la triſteſſe que leurs adieux ne m'avoient

pas d'abord donnée. Une ſecrette angoiſſe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faiſoit les paquets, je ſuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de ſes hardes encore éparſes, je les ai toutes baiſées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriſſement m'a un peu ſoulagée, & j'ai trouvé quelque ſorte de conſolation à ſentir que les doux mouvemens de la nature ne ſont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah, tiran! tu veux envain l'aſſervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes preſtiges, il lui reſte au moins des ſentimens légitimes, il reſpecte & chérit encore des droits plus ſacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami, ces mouvemens involontaires; & ne crains pas que j'étende ces réflexions auſſi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour eſt le plus en liberté, n'eſt pas, je le ſais bien, celui des regrets: je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler; il faut que tu les connoiſſes, non pour les porter, mais pour les adoucir. Dans le ſein de qui les épancherois-je, ſi je n'oſois les verſer dans le tien? N'es-tu pas mon tendre conſolateur? N'eſt-ce pas toi qui ſoutiens mon courage ébranlé? N'eſt-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après

que je l'ai perdue? Sans toi, ſans cette adorable amie dont la main compatiſſante eſſuya ſi ſouvent mes pleurs, combien de fois n'euſſai-je pas déja ſuccombé ſous le plus mortel abattement? Mais vos tendres ſoins me ſoutiennent; je n'oſe m'avilir tant que vous m'eſtimez encore, & je me dis avec complaiſance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, ſi je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere Couſine, ou plutôt de cette tendre ſœur, dépoſer au fond de ſon cœur une importune triſteſſe. Toi, viens ce ſoir achever de rendre au mien la joye & la ſérénité qu'il a perdues.

---

## LETTRE XXXVIII.

### *A Julie.*

NOn, Julie, il ne m'eſt pas poſſible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille: il faut que mon amour s'augmente & croiſſe inceſſamment avec tes charmes, & tu m'es une ſource inépuiſable de ſentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle ſoirée inconcevable! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O triſteſſe enchantereſſe! O langueur d'une ame attendrie! combien vous ſurpaſſiez les turbulens plaiſirs, & la gaîté folâtre, & la joye emportée, &

tous les tranſports qu'une ardeur ſans meſure offre aux deſirs effrenés des amans! paiſible & pure jouïſſance qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux! quel raviſſant ſpectacle ou plutôt quelle extaſe, de voir deux Beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pencher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, & baigner ce ſein charmant comme la roſée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos! J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre; je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, & je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolations auſſi cheres, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes, & le ſpectacle de deux amans eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable Couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté! Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajuſtement, tes gands, ton éventail, ton ouvrage; tout ce qui frapoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi ſeule faiſois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie! à force d'augmenter

mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi! tu peux te croire avilie! quoi! la passion t'ôte-t-elle aussi le sens? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espece plus pure, si ce feu dévorant qui pénetre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît; tu ne te connois pas toi-même; mon cœur seul te connoît, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie! Ah, quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée! Ah! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix!

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter: Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les tems, il y a quelques jours, sur-tout, que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta derniere lettre. Depuis qu'il est question de ce

rendez-vous champêtre, je ſuis trois fois ſorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perſpective d'un ſéjour ſi deſiré m'a paru plus agréable.

*Non vide il mondo ſi leggiadri rami,*
*Ne moſſe 'l vento mai ſi verdi frondi.*

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus ſerein; le chant des oiſeaux ſemble avoir plus de tendreſſe & de volupté; le murmure des eaux inſpire une langueur plus amoureuſe; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums; un charme ſecret embellit tous les objets ou faſcine mes ſens; on diroit que la terre ſe pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le conſume. O Julie! ô chere & précieuſe moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la préſence de deux amans fideles: Portons le ſentiment du plaiſir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image; allons animer toute la nature, elle eſt morte ſans les feux de l'amour. Quoi! trois jours d'attente? trois jours encore? Ivre d'amour, affamé de tranſports, j'attens ce moment tardif avec une douloureuſe impatience. Ah! qu'on ſeroit heureux ſi le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui ſéparent de pareils inſtans!

LETTRE

## LETTRE XXXIX.

### *De Julie.*

TU n'as pas un ſentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaiſir, tandis que des gens qui valent mieux que nous ſouffrent, gémiſſent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & ſois tranquille ſi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire ſans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confuſion juſqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre ſoin de cette pauvre enfant ; je la protégeois auprès de ma mere ; je la tenois en quelque maniere ſous ma garde, & pour n'avoir ſu me garder moi-même, je l'abandonne ſans me ſouvenir d'elle, & l'expoſe à des dangers pires que ceux où j'ai ſuccombé. Je frémis en ſongeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la ſéduction perdoient une fille modeſte & ſage, qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami, comment y a-t-il dans le monde des hommes aſſez vils pour acheter de la miſere un prix que le cœur

ſeul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baiſers de l'amour !

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon, de ſes ſentimens honnêtes, de ſon innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la rare tendreſſe de cet amant qui ſe vend lui-même pour ſoulager ſa maîtreſſe ? Ne ſeras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud ſi bien aſſorti ? Ah ! ſi nous étions ſans pitié pour les cœurs unis qu'on diviſe, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi, j'ai réſolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce ſoit, & de faire en ſorte que ces deux jeunes gens ſoient unis par le mariage. J'eſpere que le Ciel bénira cette entrepriſe, & qu'elle ſera pour nous d'un bon augure. Je te propoſe & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, ſi tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épargne ni les ſupplications ni l'argent : porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur ſenſible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoi qu'il nous en coûte & de plaiſir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé abſolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joye.

Je ſens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ; doutes-tu que le mien ne les

ait faites avant toi ? Et je perſiſte ; car il faut que ce mot de vertu ne ſoit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des ſacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipſent comme un éclair & ne ſont plus ; mais ſi le bonheur d'un couple honnête eſt dans tes mains, ſonge à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe ; la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver, & l'uſage que nous ferons de celle-ci nous va laiſſer un ſentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces diſcours ſuperflus ; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je ſais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité !

---

## LETTRE XL.

*De Fanchon Regard à Julie.*

MADEMOISELLE,

PArdonnez à une pauvre fille au déſeſpoir, qui ne ſachant plus que devenir oſe encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laſſez

point de consoler les affligés, & je suis si malheureuse, qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet que Monsieur votre pere avoit ramené du Service, est un brave garçon, rangé, qui sait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printems; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé derechef sans m'en rien dire dans la Compagnie de Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue: ainsi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laisse sans aucune ressource. Si

par votre crédit, ou celui de Monſieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou ſix ſemaines, on tâcheroit pendant ce tems-là de prendre quelque arrangement pour nous marier, ou pour rembourſer ce pauvre garçon; mais je le connois bien; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eſt venu ce matin un Monſieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuſer. Il a dit qu'il reviendroit demain matin ſavoir ma derniere réſolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine, & qu'il la ſavoit déja. Que Dieu le conduiſe, il ſera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auſſi recourir à la bourſe des pauvres; mais on eſt ſi mépriſé, qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille aſſiſtée.

Excuſez la liberté que je prends, ma bonne Demoiſelle; je n'ai trouvé que vous ſeule à qui j'oſe avouer ma peine, & j'ai le cœur ſi ſerré, qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée ſervante à vous ſervir.

*Fanchon Regard.*

## LETTRE XLI.

*Réponse.*

J'Ai manqué de mémoire & toi de confiance, ma chere enfant, nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien est impardonnable : Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre, est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient, & l'après-dînée nous irons te voir, ma Cousine & moi ; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en sois point en peine ; mon pere est absent ; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique ; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.



## LETTRE XLII.

*A Julie.*

JE reçois votre Lettre & je pars à l'inſtant : ce ſera toute ma réponſe. Ah cruelle ! que mon cœur en eſt loin, de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſai-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.

## LETTRE XLIII.

*A Julie.*

J'Arrivai hier matin à Neufchâtel ; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher ; il étoit à la chaſſe & je l'attendis juſqu'au ſoir. Quand je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une ſomme aſſez conſidérable, & l'augmentant à meſure qu'il réſiſtoit ; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être aſſuré de le retrouver ce matin, bien réſolu de ne le plus quitter juſqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'euſſe

obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

*Voila, Monſieur, le congé que vous êtes venu ſolliciter. Je l'ai refuſé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.*

Jugez, à la joye que vous donnera cet heureux ſuccès, de celle que j'ai ſentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être. Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier & rembourſer M. de Merveilleux, & ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour, comme il eſt à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'eſt montré généreux à mes dépens! N'importe, j'ai fait ce qui vous eſt agréable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on eſt heureux de pouvoir bien faire en ſervant ce qu'on aime, & réunir ainſi dans le même ſoin les charmes de l'amour & de la vertu! Je l'avoue! ô Julie! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même.

Tous ces murmures ſe ſont évanouis ; je ſens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu ; j'éprouve déja le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant inſtruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eſt le vôtre, de pouvoir rendre les privations auſſi douces que les plaiſirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à ſe contenter ſoi-même ! Ah ! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie ! ſans doute avec tant d'autorité ſur mon ame la tienne eſt plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puiſque ton regne eſt céleſte, & que ſerviroit de ceſſer de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la Maman. Seroit-il impoſſible durant cet intervalle de faire un pélérinage au Chalet ?

---

## LETTRE XLIV.

*De Julie.*

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité : il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par

adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé, ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit fallu partir ſur le champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe ſeroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuſe. De plus, on auroit ſu que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eût-on ſu que nous y étions enſemble ; du moins on l'auroit ſoupçonné, c'en étoit aſſez. L'indiſcrette avidité du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remord d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à préſent cet état à notre ſituation réelle. Premiérement ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma Couſine ; elle ſait ton voyage & le ſujet ; c'eſt une raiſon de plus pour t'eſtimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le ſeul moment de liberté qu'ils ont pour ſe voir ? Quelle ruſe avons-nous employée pour écarter une trop juſte défiance ?

La ſeule, à mon avis, qui ſoit permiſe à d'honnêtes gens, c'eſt de l'être à un point qu'on ne puiſſe croire, enſorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent! Ajoute à cela le plaiſir de réunir des amans déſolés, & de rendre heureux deux jeunes gens ſi dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon; dis, n'eſt-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle? N'eſt-elle pas trop jolie & trop malheureuſe pour reſter fille impunément? Claude Anet de ſon côté, dont le bon naturel a réſiſté par miracle à trois ans de ſervice, en eût-il pu ſupporter encore autant, ſans devenir un vaurien comme tous les autres? Au lieu de cela, ils s'aiment & ſeront unis; ils ſont pauvres & ſeront aidés; ils ſont honnêtes gens & pourront continuer de l'être; car mon pere a promis de prendre ſoin de leur établiſſement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaiſance, ſans parler du compte que je t'en dois tenir! Tel eſt, mon ami, l'effet aſſuré des ſacrifices qu'on fait à la vertu: s'ils coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inſéparable, tu m'appelleras auſſi *la prêcheuſe*, & il eſt vrai que je ne ſais pas mieux ce que je dis que

les gens du métier. Si mes ſermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaiſir qu'ils ne ſont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes, qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'eſtimer moi-même, j'aime à m'eſtimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaiſir tu dois voir augmenter ſans ceſſe les dettes que l'amour s'oblige à payer !

Ma Couſine a ſu les entretiens que tu as eus avec ſon pere au ſujet de M. d'Orbe ; elle y eſt auſſi ſenſible que ſi nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reſte avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je ſuis une heureuſe fille ! que je ſuis aimée, & que je trouve charmant de l'être ! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou ſurpaſſée. Il ſemble que tous les plus doux ſentimens du monde viennent ſans ceſſe chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une viſite pour demain matin. C'eſt Milord Bomſton qui vient de Geneve où il a paſſé ſept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à ſon retour d'Italie. Il te trouva fort triſte, & parle au ſurplus de toi comme

j'en penſe. Il fit hier ton éloge ſi bien & ſi à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait diſpoſée à faire le ſien. En effet, j'ai trouvé du ſens, du ſel, du feu dans ſa converſation. Sa voix s'éleve & ſon œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle auſſi avec intérêt des choſes de goût, entr'autres de la muſique Italienne qu'il porte juſqu'au ſublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au ſurplus il met plus d'énergie que de grace dans ſes diſcours, & je lui trouve même l'eſprit un peu rêche (*l*) Adieu, mon ami.

---

## LETTRE XLV.

### *A Julie.*

JE n'en étois encore qu'à la ſeconde lecture de ta lettre, quand Milord Edouard Bomſton eſt entré. Ayant tant d'autres choſes à te dire, comment aurois-je penſé, ma Julie, à te parler de lui? Quand on ſe ſuffit l'un à l'autre, s'aviſe-t-on de ſonger à un tiers? Je vais te rendre compte

(*l*) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il ſignifie au propre une ſurface rude au toucher & qui cauſe un friſſonnement déſagréable en y paſſant la main, comme celle d'une broſſe fort ſerrée ou du velours d'Utrecht.

de ce que j'en fais, maintenant que tu parois le desirer.

Ayant paffé le Semplon, il étoit venu jufqu'à Sion au-devant d'une chaife qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue, & le défœuvrement rendant les hommes affez lians, il me rechercha. Nous fimes une connoiffance auffi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la folitude. Cependant nous fentimes que nous nous convenions; il y a un certain uniffon d'ames qui s'apperçoit au premier inftant, & nous fumes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le tems qu'ils ne fe feroient pas quittés. Il m'entretint de fes voyages, & le fachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures: Bientôt je vis avec plaifir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de difcernement, mais modérément & fans prétention. J'eftimai qu'il en jugeoit avec plus de fentiment que de fcience & par les effets plus que par les regles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame fenfible. Pour la mufique Italienne, il m'en parut enthoufiafte comme à toi: il m'en fit même entendre; car il mene un virtuofe avec lui, fon valet-de-chambre joue fort bien du violon, &

lui-même passablement du violoncelle. Il me choisit plusieurs morceaux très-pathétiques, à ce qu'il prétendoit; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée; soit que le charme de la musique, si doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde tristesse, ces morceaux me firent peu de plaisir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & sans expression.

Il fut aussi question de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune, impossibles dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Geneve, l'été suivant à Lausanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie; il m'a tenu parole, & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, & le vernis Stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne ſais ce que tu trouves de rêche dans ſes manieres; véritablement elles ne ſont pas prévenantes, mais je n'y ſens rien de repouſſant. Quoique ſon abord ne ſoit pas auſſi ouvert que ſon caractere, & qu'il dédaigne les petites bienſéances, il ne laiſſe pas, ce me ſemble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politeſſe réſervée & circonſpecte qui ſe regle uniquement ſur l'extérieur, & que nos jeunes Officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui ſe pique moins de diſtinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & reſpecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement? La privation des graces eſt un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en ſa vie.

Puiſque je ſuis en train de ſincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuſe, qu'il eſt inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne ſe nourrit point de ſermons. Songe, ſonge aux dédommagemens promis & dus; car toute la morale que tu m'as débitée eſt fort bonne; mais, quoi que tu puiſſes dire, le Chalet valoit encore mieux.



LET-

## LETTRE XLVI.

### *De Julie.*

HÉ bien donc mon ami toujours le chalet ? l'hiſtoire de ce chalet te peſe furieuſement ſur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raiſon du chalet ! Mais des lieux où tu ne fus jamais te ſont-ils ſi chers qu'on ne puiſſe t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un deſert ne ſauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Ecoute ; on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous ſerons tous : cette noce ne manquera pas d'être tumultueuſe. Quelquefois le miſtere a ſu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joye & du fracas des feſtins. Tu m'entends, mon ami, ne ſeroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos ſoins les plaiſirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes, ce me ſemble, d'un zele aſſez ſuperflu ſur l'apologie de Milord Edouard dont je ſuis fort éloignée de mal penſer. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'une après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même ſur une connoiſſance de quelques jours ? Je n'en parle que par conjec-

ture, & tu ne peux guere être plus avancé; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues dont un air de puissance & la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens presque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience est amere, mais son fruit est doux!

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrément dans l'esprit. Tu dis à-peu-près la même chose, & puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être? Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne sont point des conventions, comme le pensent tes philo-

fophes, mais des inftitutions naturelles dont il eft facile de rendre raifon, & dont fe déduifent aifément toutes les autres diftinctions morales. D'ailleurs, la deftination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de fentir doivent être dirigées de chaque côté felon fes vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même conftitution pour labourer la terre & pour alaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués femblent n'avoir aucun raport néceffaire au fexe; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'efprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus fe reffembler d'ame que de vifage; ces vaines imitations de fexe font le comble de la déraifon; elles font rire le fage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de baffe & de la barbe au menton, l'on ne doit point fe mêler d'être homme.

Vois combien les amans font maladroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commife ou que tu commets auffi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que, te rendant fincérité pour fincérité, je te dife naïvement ce que je penfe de la tienne? Je n'y trouve qu'un rafinement de flaterie, pour te juftifier à toi-mê-

me par cette franchiſe apparente les éloges entouſiaſtes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en ſecret de ta prévention, tu n'as pas l'eſprit d'en trouver un ſolide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquiterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils ſont, ſavent-ils voir des défauts? C'eſt à l'integre amitié que ces ſoins appartiennent, & là-deſſus ta diſciple Claire eſt cent fois plus ſavante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaiſent ſans me ſéduire, parce que je vois qu'ils ſont le langage de l'erreur & non de la fauſſeté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illuſions de l'amour ſont aimables! Ses flateries ſont en un ſens des vérités : le jugement ſe tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les repréſente; il ne ment point en diſant des menſonges; il flate ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

J'ai entendu, non ſans quelque battement de cœur, propoſer d'avoir demain deux philoſophes à ſouper. L'un eſt Milord Edouard, l'autre eſt un ſage dont la gravité s'eſt quelque-

fois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere : ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le décorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux, & d'être aux siens la moins jolie qu'il se pourra.

---

## LETTRE XLVII.

### *A Julie.*

AH mauvaise ! Est-ce-là la circonspection que tu m'avois promise ? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagemens ! Premiérement, ta parure ; car tu n'en avois point, & tu sais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement ton maintien si doux, si modeste, si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus spirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faisoit voler l'oreille & le cœur au devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plût à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable.

Enfin, ce je ne ſais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu ſemblois avoir répandu ſur toute ta perſonne pour faire tourner la tête à tout le monde, ſans paroître même y ſonger. Je ne ſais, pour moi, comment tu t'y prends; mais ſi telle eſt ta maniere d'être jolie le moins qu'il eſt poſſible, je t'avertis que c'eſt l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des ſages autour de ſoi.

Je crains fort que le pauvre philoſophe Anglois n'ait un peu reſſenti la même influence. Après avoir reconduit ta Couſine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous propoſa d'aller chez lui faire de la Muſique & boire du punch. Tandis qu'on raſſembloit ſes gens, il ne ceſſa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans ſa bouche avec autant de plaiſir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que perſonne, excepté ta Couſine, me parle de toi; il me ſemble que chaque mot m'ôte une partie de mon ſecret ou de mes plaiſirs, & quoi que l'on puiſſe dire, on y met un intérêt ſi ſuſpect, ou l'on eſt ſi loin de ce que je ſens, que je n'aime à écouter là-deſſus que moi-même.

Ce n'eſt pas que j'aye comme toi du penchant à la jalouſie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garans qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement poſſible. Après tes

aſſurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie!..... des conditions ſortables..... les préjugés de ton pere.... Tu ſais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-deſſus. Un mot de Julie, & je ſuis tranquille à jamais.

J'ai paſſé la nuit à entendre ou exécuter de la muſique Italienne, car il s'eſt trouvé des duo & il a fallu hazarder d'y faire ma partie. Je n'oſe te parler encore de l'effet qu'elle a produit ſur moi, j'ai peur, j'ai peur que l'impreſſion du ſouper d'hier ne ſe ſoit prolongée ſur ce que j'entendois, & que je n'aye pris l'effet de tes ſéductions pour le charme de la muſique. Pourquoi la même cauſe qui me la rendoit ennuyeuſe à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une ſituation contraire? N'es-tu pas la premiere ſource de toutes les affections de mon ame, & ſuis-je à l'épreuve des preſtiges de ta magie? Si la muſique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi ſur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extaſe, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au mileu de mes tranſports, il s'eſt contenté pour tout éloge de demander ſi ta Couſine ſavoit l'Italien.

Tout ceci ſera mieux éclairci demain; car nous avons pour ce ſoir un nouveau rendez-vous de muſique. Milord veut la rendre com-

plette & il a mandé de Laufanne un fecond violon qu'il dit être affez entendu. Je porterai de mon côté des fcenes, des cantates françoifes, & nous verrons !

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui fe perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce Amie, ne me quitte point durant mon fommeil ; mais foit que ton image le trouble ou le favorife, foit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un inftant délicieux qui ne peut m'échaper & qu'il me prépare, c'eft le fentiment de mon bonheur au réveil.

---

## LETTRE XLVIII.

### *A Julie.*

AH ! ma Julie ; qu'ai-je entendu ? Quels fons touchans ? quelle mufique ? quelle fource délicieufe de fentimens & de plaifirs ? Ne perds pas un moment ; raffemble avec foin tes opéra, tes cantates, ta mufique françoife ; fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attife avec foin, afin que tant de glace puiffe y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce facrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'a-

voir profané ta voix à cette lourde pſalmodie, & d'avoir pris ſi longtems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raiſon! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu juſqu'ici ſur les productions de cet art charmant? Je ſentois leur peu d'effet, & l'attribuois à ſa foibleſſe. Je diſois, la muſique n'eſt qu'un vain ſon qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légérement ſur l'ame. L'impreſſion des accords eſt purement mécanique & phyſique; qu'a-t-elle à faire au ſentiment, & pourquoi devrois-je eſpérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puiſſant & ſecret des paſſions avec les ſons: je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les ſentimens animent la voix parlante, donne à ſon tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui ſe fait entendre, eſt ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'eſt ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Muſicien, ne laiſſe pas de parler aſſez bien de ſon art. L'harmonie, me diſoit-il, n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la muſique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'i-

mitation. Elle aſſure, il eſt vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur juſteſſe & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoute de l'énergie à l'expreſſion & de la grace au chant: Mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la muſique ſur l'ame; formez les plus ſavantes ſucceſſions d'accords ſans mélange de mélodie, vous ſerez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants ſans aucune harmonie ſont longtems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du ſentiment anime les chants les plus ſimples, ils ſeront intéreſſans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la ſeule harmonie n'a jamais rien ſu dire au cœur.

C'eſt en ceci, continuoit-il, que conſiſte l'erreur des François ſur les forces de la muſique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, & ſur une poëſie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux mais plus bruyans, & ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiſſent plus les choſes d'effets, ils ne font

plus que du rempliſſage, ils ſe gâtent l'oreille, & ne ſont plus ſenſibles qu'au bruit; enſorte que la plus belle voix pour eux n'eſt que celle qui chante le plus fort. Auſſi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que ſuivre peſamment & de loin nos modeles, & depuis leur célebre Lulli ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie étoit déja pleine de ſon tems, on les a toujours vûs à la piſte de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à-peu-près de notre muſique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils ſe vantent de leurs chanſons, c'eſt leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils ſavoient chanter des ſentimens ils ne chanteroient pas de l'eſprit, mais parce que leur muſique n'exprime rien, elle eſt plus propre aux chanſons qu'aux Opéra, & parce que la nôtre eſt toute paſſionnée, elle eſt plus propre aux Opéra qu'aux chanſons.

Enſuite m'ayant récité ſans chant quelques ſcenes Italiennes, il me fit ſentir le rapport de la muſique à la parole dans le récitatif, de la muſique au ſentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la meſure exacte & le choix des accords ajoute à l'expreſſion. Enfin après avoir joint à la connoiſſance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut poſſible de l'accent oratoire & pathétique, c'eſt-à-dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans une langue

ſans articuler des mots, je me mis à écouter cette muſique enchantereſſe, & je ſentis bientôt aux émotions qu'elle me cauſoit que cet art avoit un pouvoir ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais quelle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque ſentiment dans mon cœur; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit; le chanteur maître de ſa voix en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai ſurtout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent gueres moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du déſeſpoir; je croyois voir

des meres éplorées, des amans trahis, des Tirans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport : c'est que j'avois commencé de la concevoir, & que sitôt qu'elle pouvoit agir elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions ; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres ; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure ; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, & à laquelle il est impossible de résister.

Je n'avois qu'un regret ; mais il ne me quittoit point ; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie ? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato ?* Ah que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses ! Je te conjure premiérement d'entendre un es-

ſai de cette muſique, ſoit chez toi, ſoit chez l'Inſéparable. Milord y conduira quand tu voudras tout ſon monde, & je ſuis ſûr qu'avec un organe auſſi ſenſible que le tien, & plus de connoiſſance que je n'en avois de la déclamation Italienne, une ſeule ſéance ſuffira pour t'amener au point où je ſuis, & te faire partager mon enthouſiaſme. Je te propoſe & te prie encore de profiter du ſéjour du virtuoſe pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait, & en ceci comme en bien d'autres choſes l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déja qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoiſe, pour la rendre juſte, expreſſive, & flexible; la tienne naturellement ſi légere & ſi douce prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la muſique italienne,

*E 'l cantar che nell' anima ſi ſente.*

Laiſſe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois qui reſſemble aux cris

de la colique mieux qu'aux tranſports des paſſions. Apprens à former ces ſons divins que le ſentiment inſpire, ſeuls dignes de ta voix, ſeuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres ſenſibles.

---

## LETTRE XLIX.

### *De Julie.*

TU ſais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être ſurpriſe. Ainſi, dans l'impoſſibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les tiennes, ou à ſuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converſations non moins furtives de bouche que par écrit. C'eſt ce que je ferai ſur-tout aujourd'hui que deux mots au ſujet de Milord Edouard me font oublier le reſte de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles de chanſons! belle matiere à tracaſſerie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien, mais pour le coup je ne ferai pas jalouſe moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame & ne ſens que ta confiance où d'autres croiroient ſentir ta froideur. O la douce & charmante

sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite ! C'est par elle, je le sais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'est par elle aussi que le mien te justifie, & je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus allarmé.

Je ne sais ni ne veux savoir si Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais du consentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Edouard ; je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi qu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon pere sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne, & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voila assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & tu sais que

j'ai

j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve, & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ! Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien. On liroit tous nos secrets dans ton ame, & tu détruirois à force de zele tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, & n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible, & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle ?

Hélas, que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est-il tems d'affermir ses pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah ! misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où régnent la honte & le remord ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être affligé

par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de vertu qu'il est question, mais de fortune & de prudence, & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considere cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zele ?

---

## LETTRE L.

### *De Julie.*

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant, la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissemens, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tintes hier au soir, & des manieres dont vous les accompagnâtes ; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille

en paſſant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles puſſent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme ; je ſuis très-ſûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penſer qu'elles puſſent être d'uſage entre vous & moi. Eh Dieux ! quel amour eſt le vôtre, s'il aſſaiſonne ainſi les plaiſirs ! Vous ſortiez, il eſt vrai, d'un long repas, & je vois qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire ; c'eſt auſſi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainſi de ſang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme ſur votre compte, c'eſt que ſouvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien vous vous montrâtes tel que vous êtes ? Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir ? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris, j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui chériſſez les ſentimens honnêtes, feriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de

respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter, & je ne serois pas si malheureuse ! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & si peu savent aimer, que la plupart prennent pour ses pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt assouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination, & se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse ; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : son amant est plus ; tous les autres sont moins ; elle & lui sont les seuls de leur espece. Ils ne desirent pas, ils aiment : Le cœur ne suit point les sens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non, il

il n'y a rien d'obſcene que la débauche & ſon groſſier langage. Le véritable amour toujours modeſte n'arrache point ſes faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le myſtere, le ſilence, la honte craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports ; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul fait tout accorder aux deſirs, ſans rien ôter à la pudeur. Ah ! dites, vous qui connutes les vrais plaiſirs, comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne ſouilleroit-elle pas cette image de perfection ſous laquelle on ſe plaît à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne ſauroient loger enſemble, & ne peuvent pas même ſe compenſer. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut ſuppléer ſi-tôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous ſeriez aſſez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer ſi mal-à-propos, & à prendre avec celle qui vous eſt chere un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand eſt-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle eſt cette volupté barbare qui ſe plaît à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié

que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller ? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas, que j'en suis loin, moi qui n'ai pas su même être sage! Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur sait rien refuser à l'amour ? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris son langage, pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déja dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet ; mais il faut finir cette lettre, & je les renvoye à un autre tems. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans sa-

voir ce que vous faisiez, vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

---

## LETTRE LI.

### *Réponse.*

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi, moi? j'aurois offensé Julie? J'aurois profané ses attraits? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah, que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie, si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les discours déshonnêtes, & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais,

que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation ; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh ! di-moi, Julie, Ange du Ciel, di-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment ? Ah ! non, il n'est pas possible ! Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eût vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis, si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet ? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte ? si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes, dis si jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien ? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union si touchante & si tendre ne

ſuffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas ſeule tout le bonheur de nos jours ? Connoiſſons-nous au monde quelques plaiſirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu ſe détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible reſpect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne le crois pas ; ce n'eſt point moi qui pus t'offenſer. Je n'en ai nul ſouvenir ; & ſi j'euſſe été coupable un inſtant, le remord me quitteroit-il jamais ? Non, Julie, un demon jaloux d'un ſort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laiſſé mon cœur pour me rendre plus miſérable.

J'abjure, je déteſte un forfait que j'ai commis, puiſque tu m'en accuſes, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroiſſoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir ſi cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable ferment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poiſon ; jamais cette liqueur funeſte ne troublera mes ſens ; jamais elle ne ſouillera mes levres, & ſon délire inſenſé ne me rendra plus coupable à mon inſçu. Si j'enfreins ce vœu ſolemnel ; Amour, accable-moi

du châtiment dont je ſerai digne ; puiſſe à l'inſtant l'image de ma Julie ſortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au déſeſpoir !

Ne penſe pas que que je veuille expier mon crime par une peine ſi légere. C'eſt une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour ſoulager mes regrets. Que l'amour offenſé ſe venge & s'appaiſe ; punis-moi ſans me haïr, je ſouffrirai ſans murmure. Sois juſte & ſévere ; il le faut, j'y conſens ; mais ſi tu veux me laiſſer la vie, ôte-moi tout hormis ton cœur.

---

## LETTRE LII.

### *De Julie.*

COmment, mon ami, renoncer au vin pour ſa maîtreſſe ? Voilà ce qu'on appelle un ſacrifice ! Oh je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi ! Ce n'eſt pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Meſſieurs franciſés qui boivent de l'eau par air, mais tu ſeras le premier à qui l'amour en aura fait boire ; c'eſt un exemple à citer dans les faſtes galans de la Suiſſe. Je me ſuis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que ſoupant hier cher M.

de Vueillerans, tu laiſſas faire la ronde à ſix bouteilles après le repas, ſans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre eſt écrite, & trois jours font au moins ſix repas. Or à ſix repas obſervés par fidélité, l'on en peut ajouter ſix autres par crainte, & ſix par honte, & ſix par habitude, & ſix par obſtination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour ſeul auroit la gloire? Daigneroit-il ſe faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voilà plus de mauvaiſes plaiſanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos, il eſt tems d'en rayer. Tu es grave naturellement; je me ſuis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet; mais je tire à-peu-près de toi la vengeance qu'Henri-Quatre tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Auſſi-bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuſes tu ne te fiſſes à la fin un mérite d'une faute ſi bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que ſi j'attendois trop long-tems ce ne fut plus généroſité, mais ingratitude.

A l'égard de ta réſolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les paſſions

vives ne songent guere à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repaît point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? L'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de maniere de vivre : si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé, & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le cristal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en

calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'eſt-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déja chanter un air Italien & même un duo avec lui ? Il vouloit que je le chantaſſe avec toi pour mettre enſemble ſes deux écoliers ; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire ſous les yeux d'une mere quand le cœur eſt de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet eſſai au premier concert qui ſe fera chez l'Inſéparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette muſique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poéſie Italienne, & que j'ai ſi bien entretenu avec toi, que je ſens aiſément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends aſſez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Taſſe, ou quelque ſcene de Métaſtaſe : enſuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui ſûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela il faut ſoutenir en meſure des ſons égaux & juſtes ; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent aſſez difficile. Enfin nous paſſons aux airs, & il ſe trouve que la juſteſſe & la flexibilité de la voix, l'expreſſion pathétique, les ſons renforcés & tous les paſſages, ſont un effet naturel de la douceur du chant & de la préciſion de la meſure, de ſorte que ce qui me pa-

roiffoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même befoin d'être enfeigné. Le caractere de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une fi grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la baffe & favoir parler, pour déchiffrer aifément le chant. Toutes les paffions y ont des expreffions aiguës & fortes ; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le fien, toujours doux & facile, mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je fens que cette mufique agite l'ame & repofe la poitrine ; c'eft précifément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas ! que ne m'es-tu point ! Pourquoi faut-il qu'un feul titre manque à tant de droits ?

P. S. Sais-tu qu'il eft queftion d'une jolie promenade fur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon rufé maître étoit timide alors ! Qu'il trembloit en me donnant la main ponr fortir du bateau ! Ah l'hipocrite ! . . . . . il a beaucoup changé.



## LETTRE LIII.

### *De Julie.*

AInſi tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le ciel eût dû couronner! Vils jouets d'une aveugle fortune, triſtes victimes d'un moqueur eſpoir; toucherons-nous ſans ceſſe au plaiſir qui fuit, ſans jamais l'atteindre? cette noce trop vainement deſirée devoit ſe faire à Clarens; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions nous y ménager une entrevue; tous deux obſédés d'importuns, nous ne pouvons leur échaper en même tems, & le moment où l'un des deux ſe dérobe eſt celui où il eſt impoſſible à l'autre de le joindre! Enfin, un favorable inſtant ſe préſente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet inſtant ne ſoit celui de la perte des deux infortunés qu'il devoit rendre heureux! Loin de rebuter mon courage, tant d'obſtacles l'ont irrité. Je ne ſais quelle nouvelle force m'anime, mais je me ſens une hardieſſe que je n'eus jamais; & ſi tu l'oſes partager, ce ſoir, ce ſoir même peut acquitter mes promeſſes, & payer d'une ſeule fois toutes les dettes de l'amour.

Conſulte-toi bien, mon ami, & vois juſ-

qu'à quel point il t'eſt doux de vivre ; car l'expédient que je te propoſe peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre, mais ſi la pointe d'une épée n'effraye pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même riſque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, eſt malade depuis trois jours, & quoique je vouluſſe abſolument la ſoigner, on l'a tranſportée ailleurs malgré moi ; mais comme elle eſt mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange eſt loin de l'eſcalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du ſoupé toute la maiſon eſt déſerte hors la cuiſine & la ſale à manger. Enfin la nuit dans cette ſaiſon eſt déja obſcure à la même heure ; ſon voile peut dérober aiſément dans la rue les paſſans aux ſpectateurs, & tu ſais parfaitement les êtres de la maiſon.

Ceci ſuffit pour me faire entendre. Viens cet après-midi chez ma Fanchon ; je t'expliquerai le reſte, & te donnerai les inſtructions néceſſaires : Que ſi je ne le puis, je les laiſſerai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déja celle-ci : Car le ſujet en eſt trop important pour l'oſer confier à perſonne.

O comme je vois à préſent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes tranſports, & comme je les partage ! Non, mon doux Ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie ſans avoir un inſtant goûté le bonheur. Mais ſonge, pourtant, que cet inſtant eſt environné des horreurs de la mort ; que l'abord eſt ſujet à mille hazards, le ſéjour dangereux, la retraite d'un péril extrême ; que nous ſommes perdus ſi nous ſommes découverts, & qu'il faut que tout nous favoriſe pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abuſons point ; je connois trop mon pere pour douter que je ne te viſſe à l'inſtant percer le cœur de ſa main, ſi même il ne commençoit par moi ; car ſûrement je ne ſerois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'expoſerois à ce riſque, ſi je n'étois ſûre de le partager ?

Penſe encore qu'il n'eſt point queſtion de te fier à ton courage ; il n'y faut pas ſonger, & je te défends même très-expreſſément d'apporter aucune arme pour ta défenſe, pas même ton épée : auſſi-bien te ſeroit-elle parfaitement inutile ; car ſi nous ſommes ſurpris, mon deſſein eſt de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainſi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi ; plus heureuſe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'eſpere qu'un ſort plus doux nous eſt réſervé ; je ſens au moins qu'il nous eſt dû, & la fortune ſe laſſera d'être injuſte. Viens donc, ame de mon

cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens, ſous les auſpices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéiſſance & de tes ſacrifices. Viens avouer, même au ſein des plaiſirs, que c'eſt de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

---

## LETTRE LIV.

### *A Julie.*

J'Arrive plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet aſyle. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le ſanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai paſſé ſans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de ſoupirs brûlans; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la ſeconde fois tu les verras couronner; témoin de ma conſtance immortelle, ſois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaiſirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce myſtérieux ſéjour eſt charmant! Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il eſt plein de toi, & la flamme de mes deſirs s'y répand ſur tous tes veſtiges. Oui, tous mes ſens y ſont enivrés à la fois. Je ne ſais quel

parfum presque insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coëffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir ; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer ; ce déshabillé élégant & simple qui marque si bien le goût de celle qui le porte ; ces mules si mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine ; ce corps si délié qui touche & embrasse ..... quelle taille enchanteresse .... au-devant deux légers contours .... ô spectacle de volupté.... la baleine a cédé à la force de l'impression .... empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois ! .... Dieux ! Dieux ! que sera-ce quand .... Ah ! je crois déja sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse main ! Julie ! je te vois, je te sens par-tout, je te respire avec l'air que tu as respiré ; tu pénétres toute ma substance ; que ton séjour est brûlant & douloureux pour moi ! Il est terrible à mon impatience. O viens, vole, ou je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton

N 2

barbare pere ? Je ne crois pas être lâche . . . . . mais qu'en ce moment la mort me feroit horrible ? Mon défefpoir feroit égal à l'ardeur qui me confume. Ciel ! je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le refte de mon être à ta rigueur. O defirs ! ô crainte ! ô palpitations cruelles ! . . . . on ouvre ! . . . . on entre . . . . c'eft elle ! c'eft elle ! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu fuccombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour fupporter la félicité qui t'accable !

---

## LETTRE LV.

### *A Julie.*

O Mourons, ma douce Amie ! mourons, la bien-aimée de mon cœur ! Que faire déformais d'une jeuneffe infipide dont nous avons épuifé toutes les délices ? Explique-moi, fi tu le peux, ce que j'ai fenti dans cette nuit inconcevable ; donne-moi l'idée d'une vie ainfi paffée, ou laiffe-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaifir, & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois fenti qu'un vain fonge, & n'imaginois que le bonheur d'un enfant : Mes fens abufoient mon ame groffiere ; je ne cherchois qu'en eux

le bien ſuprême, & j'ai trouvé que leurs plaiſirs épuiſés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature! Divine Julie! poſſeſſion délicieuſe à laquelle tous les tranſports du plus ardent amour ſuffiſent à peine! Non, ce ne ſont point ces tranſports que je regrette le plus; ah! non; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour leſquelles je donnerois mille vies; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée, & que tu m'as ſi bien fait goûter. Rends-moi cet abattement ſi doux rempli par les effuſions de nos cœurs; rends-moi ce ſommeil enchanteur trouvé ſur ton ſein; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces ſoupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baiſers qu'une voluptueuſe langueur nous faiſoit lentement ſavourer, & ces gémiſſemens ſi tendres, durant leſquels tu preſſois ſur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre ſenſibilité ſais ſi bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je ſentois auparavant fût véritablement de l'amour? Mes ſentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne ſais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. Te ſouvient-il de cette heure entiere que nous paſsâmes à parler paiſiblement de notre amour

& de cet avenir obſcur & redoutable, par qui le préſent nous étoit encore plus ſenſible ; de cette heure, hélas ! trop courte dont une légere empreinte de triſteſſe rendit les entretiens ſi touchans ? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne deſirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de ſentir ainſi ton viſage auprès du mien, ta reſpiration ſur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes ſens ! Quelle volupté pure, continue, univerſelle ! Le charme de la jouiſſance étoit dans l'ame ; il n'en ſortoit plus ; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une ſituation ſi paiſible ! C'eſt la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve ; c'eſt de toutes les heures de ma vie, celle qui m'eſt la plus chere, & la ſeule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (*m*) Julie, dis-moi donc ſi je ne t'aimois point auparavant, ou ſi maintenant je ne t'aime plus ?

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! ai-je donc ceſſé d'exiſter, & ma vie n'eſt-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je ſens, je ſens

(*m*) Femme trop facile, voulez-vous ſavoir ſi vous êtes aimée ? examinez votre amant ſortant de vos bras. O amour ! Si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'eſt pas pour l'heure de la jouiſſance ; c'eſt pour l'heure qui la ſuit.

que tu m'es mille fois plus chere que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des ſentimens plus paiſibles, il eſt vrai, mais plus affectueux, & de plus différentes eſpeces; ſans s'affoiblir ils ſe ſont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque ſorte d'attachement qui ne m'uniſſe pas à toi. O ma charmante maîtreſſe, ô mon épouſe, ma ſœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je ſens, après avoir épuiſé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un ſoupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'eſt que tu ſais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'eſt bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne eſt plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée; on le voit, on le ſent; c'eſt lui qui anime tes graces, qui regne dans tes diſcours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens ſi touchans; c'eſt lui qui par ta ſeule préſence communique aux autres cœurs ſans qu'ils s'en apperçoivent la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des tranſports & toi de la paſſion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuſe langueur,

& le ſentiment dont ton cœur ſe nourrit eſt la ſeule félicité ſuprême. Ce n'eſt que d'hier ſeulement que j'ai goûté cette volupté ſi pure. Tu m'as laiſſé quelque choſe de ce charme inconcevable qui eſt en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inſpirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reſte, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleſte; il n'y a que des ſentimens comme les tiens qui puiſſent honorer tes attraits. Toi ſeule es digne d'inſpirer un parfait amour, toi ſeule propre à le ſentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites!

---

## LETTRE LVI.

### *De Claire à Julie.*

J'Ai, ma chere Couſine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au ſoir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir ſérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit préſent, & qui, inquiet des ſuites de cette affaire eſt venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux ſoupé chez Milord, & après une heure ou deux de muſique ils ſe mirent à cauſer & boire du punch. Ton ami n'en

but qu'un ſeul verre mêlé d'eau ; les deux autres ne furent pas ſi ſobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réſerve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La converſation tomba naturellement ſur ton compte : car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaiſent, les reçut avec ſi peu d'aménité, qu'enfin Edouard échauffé de punch, & piqué de cette ſéchereſſe, oſa dire en ſe plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas ſi générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en diſoit mot n'étoit pas ſi mal traité que lui. A l'inſtant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce diſcours avec un emportement inſultant qui lui attira un démenti, & ils ſauterent à leurs épées. Bomſton à demi ivre ſe donna en courant une entorſe qui le força de s'aſſeoir. Sa jambe enfla ſur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les ſoins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui ſe paſſoit, il vit ton ami s'approcher, en ſortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui diſoit à demi-voix ; *ſi-tôt que vous ſerez en état de ſortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai ſoin de m'en informer. N'en prenez pas la peine*, lui dit Edouard avec un ſouris moqueur, *vous en ſaurez aſſez-tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il ſortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expli-

quera le tout plus en détail. C'eſt à ta prudence à te ſuggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuſe affaire, ou à me preſcrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur eſt à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter ſur le ſecret.

Tu te perds, ma chere, il faut que mon amitié te le diſe. L'engagement où tu vis ne peut reſter long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'eſt un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne ſois pas encore le ſujet des diſcours publics. Tu le vas devenir ſi tu n'y prends garde ; tu le ſerois déja, ſi tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance ſi générale à mal parler de toi, que c'eſt un mauvais moyen de ſe faire fête, & un très-ſûr de ſe faire haïr. Cependant tout a ſon terme ; je tremble que celui du myſtere ne ſoit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les ſoupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chere enfant. Le Guet dit il y a quelque tems avoir vu ſortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureuſement celui-ci ſut des premiers ce diſcours, il courut chez cet homme, & trouva le ſecret de le faire taire ; mais qu'eſt-ce qu'un pareil ſilence, ſinon le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus ? La défiance de ta

mere augmente auſſi de jour en jour ; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere aſſez dure, & ſi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déja parlé à lui-même ; mais elle l'oſe d'autant moins, qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiſſance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; ſonge à toi tandis qu'il en eſt tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des ſoupçons naiſſans que ſon abſence fera ſûrement tomber : car enfin que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans ſix ſemaines, dans un mois ſera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui réſulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de ſa maiſon, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne ſait rien endurer : Mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juſte refus, ſi tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.



## LETTRE LVII.

*De Julie.*

MOn ami, je me ſuis inſtruite avec ſoin de ce qui s'eſt paſſé entre vous & Milord Edouard. C'eſt ſur l'exacte connoiſſance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occaſion d'après les ſentimens que vous profeſſez, & dont je ſuppoſe que vous ne faites pas une vaine & fauſſe parade.

Je ne m'informe point ſi vous êtes verſé dans l'art de l'eſcrime, ni ſi vous vous ſentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier ſupérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou ſix fois en ſa vie a toujours tué, bleſſé, ou déſarmé ſon homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne conſulte pas ſon habileté, mais ſon courage, & que la bonne maniere de ſe venger d'un brave qui vous inſulte eſt de faire qu'il vous tue. Paſſons ſur une maxime ſi judicieuſe; vous me direz que votre honneur & le mien vous ſont plus chers que la vie. Voilà donc le principe ſur lequel il faut raiſonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes perſonnellement offenſé dans un diſcours où c'eſt

de moi ſeule qu'il s'agiſſoit ? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout-à-l'heure : en attendant, vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue ; mais après avoir commencé vous-même par une inſulte atroce, & moi dont la famille eſt pleine de militaires, & qui ai tant ouï debattre ces horribles queſtions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponſe à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on inſulte demeure le ſeul offenſé : c'eſt le même cas d'un combat imprévu, où l'aggreſſeur eſt le ſeul criminel, & où celui qui tue ou bleſſe en ſe défendant n'eſt point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le diſcours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fît que me rendre juſtice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiſcrétion ? vous aggravez ſon outrage ; vous prouvez qu'il avoit raiſon ; vous ſacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur ; vous diffamez votre maîtreſſe pour gagner tout-au-plus la réputation d'un bon ſpadaſſin. Montrez-moi, de grace, quel rapport il y a entre votre maniere de me juſtifier & ma juſtification réelle ? Penſez-vous que prendre ma

cause avec tant d'ardeur soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien qui le puisse être à y répliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais: & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fites autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle prise peut avoir la vaine

opinion d'autrui ſur l'honneur véritable, dont toutes les racines ſont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périſſent-elles ſous les menſonges d'un calomniateur? les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du ſage ſeroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela ſuffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille déciſion, & quelle raiſon peut la juſtifier? A ce compte un fripon n'a qu'à ſe battre pour ceſſer d'être un fripon; les diſcours d'un menteur deviennent des vérités, ſi-tôt qu'ils ſont ſoutenus à la pointe de l'épée, & ſi l'on vous accuſoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un ſecond pour prouver que cela n'eſt pas vrai? Ainſi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, menſonge, tout peut tirer ſon être de l'événement d'un combat; une ſalle d'armes eſt le ſiege de toute juſtice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raiſon que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage eſt de les tuer, & toute offenſe eſt également bien lavée dans le ſang de l'offenſeur ou de l'offenſé? Dites, ſi les loups ſavoient raiſonner, auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes ſi j'exagere leur abſurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un

démenti reçu dans une occaſion où vous mentiez en effet. Penſez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous ſoumettant au ſort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fauſſeté, & que vous oſez dire à l'arbitre des combats : viens ſoutenir la cauſe injuſte, & faire triompher le menſonge?Ce blaſphême n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette abſurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel eſt ce miſérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur ?

Vous qui voulez qu'on profite pour ſoi de ſes lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez ſi l'on vit un ſeul appel ſur la terre quand elle étoit couverte de Héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers ? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laiſſé menacer du bâton ? D'autres tems, d'autres mœurs, je le ſais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un tems ſont celles qu'exige le ſolide honneur ? Non, cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des pré-

préjugés, il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la regle inaltérable de ſes devoirs. Si les Peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt pas une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre? Que feroit à votre avis, celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où regne un uſage contraire? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats. Que cette méthode puiſſe fournir ſi l'on veut un ſupplément à la probité, par-tout où la probité regne ſon ſupplément n'eſt-il pas inutile, & que penſer de celui qui s'expoſe à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, ſont couverts &

multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blâme ? C'eſt elle qui rend l'homme hipocrite & menteur ; c'eſt elle qui lui fait verſer le ſang d'un ami pour un mot indiſcret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut ſouffrir. C'eſt elle qui transforme en furie infernale une fille abuſée & craintive. C'eſt elle, ô Dieu puiſſant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit..... je ſens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui ſonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inſpire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même & conſidérez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'expoſer la vôtre, pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie qui n'a nul fondement raiſonnable, & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire, & ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable ? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le ſervice étranger : avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en

diſpoſer ſans le congé des loix, à plus forte raiſon contre leur défenſe ? O mon ami ! ſi vous aimez ſincérement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient : Ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels ſont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger ! Si le philoſophe & le ſage ſe reglent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort ? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force paſſer pour brave ;

*Ma verace valor, ben che negletto,*
*E' di ſe ſteſſo a ſe freggio aſſai chiaro.*

Celui qui feint d'enviſager la mort ſans ef-

froi, ment. Tout homme craint de mourir; c'eſt la grande loi des êtres ſenſibles, ſans laquelle toute eſpece mortelle feroit bientôt détruite. Cette crainte eſt un ſimple mouvement de la nature, non ſeulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuſe & blâmable, c'eſt qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la valeur n'étoit utile à d'autres vertus, la lâcheté ceſſeroit d'être un vice. Quiconque eſt plus attaché à ſa vie qu'à ſon devoir ne ſauroit être ſolidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raiſon, quelle eſpece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

Quand il feroit vrai qu'on ſe fait mépriſer en refuſant de ſe battre, quel mépris eſt le plus à craindre, celui des autres en faiſant bien, ou le ſien propre en faiſant mal? Croyez-moi, celui qui s'eſtime véritablement lui-même eſt peu ſenſible à l'injuſte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne: car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choſes, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en feroit pas moins honteuſe. Mais il eſt faux qu'à s'en abſtenir par vertu l'on ſe faſſe mépriſer. L'homme droit dont toute la vie eſt ſans tache & qui ne don-

n'a jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête, ce qui lui eſt cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les recuſent, & dans une conduite ſi bien liée on juge d'une action ſur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire? C'eſt la difficulté de la ſoutenir dignement. C'eſt la néceſſité de ne commettre enſuite aucune action blâmable : Car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut ſuppoſer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu mais de lâcheté, & l'on ſe moque avec raiſon d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi

ombrageux & si pompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere ? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense comme toutes les femmes que le feu du courage anime

celui de l'amour. Mais je veux que la valeur ſe montre dans les occaſions légitimes, qu'on ne ſe hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme ſi l'on avoit peur de ne la pas retrouver au beſoin. Tel fait un effort & ſe préſente une fois pour avoir droit de ſe cacher le reſte de ſa vie. Le vrai courage a plus de conſtance & moins d'empreſſement; il eſt toujours ce qu'il doit être; il ne faut l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des abſens & de la vérité; dans ſon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les tems; elle met toujours la vertu au deſſus des événemens, & ne conſiſte pas à ſe battre, mais à ne rien craindre. Telle eſt, mon ami, la ſorte de courage que j'ai ſouvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reſte n'eſt qu'étourderie, extravagance, férocité; c'eſt une lâcheté de s'y ſoumettre, & je ne mépriſe pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, ſi je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard votre honneur n'eſt point intéreſſé; que vous compromettez le mien en recourant à la voye des armes; que cette voye n'eſt ni juſte, ni raiſonnable, ni permiſe; qu'elle ne peut s'ac-

corder avec les ſentimens dont vous faites profeſſion ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui ſont ſervir la bravoure de ſupplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne ſe battent point par honneur mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvéniens auxquels on s'expoſe en la rejettant ſont inſéparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir ſont toujours ceux dont la probité eſt la plus ſuſpecte. D'où je conclus que vous ne ſauriez en cette occaſion ni faire ni accepter un appel, ſans renoncer en même tems à la raiſon, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raiſonnemens comme il vous plaira, entaſſez de votre part ſophiſme ſur ſophiſme ; il ſe trouvera toujours qu'un homme de courage n'eſt point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme ſans honneur. Or je vous ai démontré, ce me ſemble, que l'homme de courage dédaigne le duel & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere auſſi grave, devoir faire parler la raiſon ſeule, & vous préſenter les choſes exactement telles qu'elles ſont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le ſentiment & l'humanité ; j'aurois pris un langage fort différent.

Vous ſavez que mon pere dans ſa jeuneſſe eut le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit ſon ami ; ils ſe battirent à regret, l'inſenſé point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triſte remord n'a pu depuis ce tems ſortir de ſon cœur ; ſouvent dans la ſolitude on l'entend pleurer & gémir ; il croit ſentir encore le fer pouſſé par ſa main cruelle entrer dans le cœur de ſon ami ; il voit dans l'ombre de la nuit ſon corps pâle & ſanglant ; il contemple en frémiſſant la playe mortelle ; il voudroit étancher le ſang qui coule, l'effroi le ſaiſit, il s'écrie, ce cadavre affreux ne ceſſe de le pourſuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher ſoutien de ſon nom & l'eſpoir de ſa famille, il s'en reproche la mort comme un juſte châtiment du Ciel, qui vengea ſur ſon fils unique le pere infortuné qu'il priva du ſien.

Je vous l'avoue ; tout cela joint à mon averſion naturelle pour la cruauté m'inſpire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parvenir. Celui qui va ſe battre de gaieté de cœur n'eſt à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, & s'il reſte le moindre ſentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins

à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au ſang : ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrés cruels, inſenſibles ; ils ſe jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité eſt de la perdre enfin tout-à-fait. Que ſont-ils dans cet état ? répond, veux-tu leur devenir ſemblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abbrutiſſement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame eſt encore innocente & ſaine ; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort ſans vertu, un crime ſans plaiſir, un point-d'honneur ſans raiſon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, ſans doute, à laiſſer parler ton cœur. Un mot, un ſeul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouſe : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laiſſer veuve avant qu'un nœud ſacré nous uniſſe ?

P. S. J'employe dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme ſage n'a réſiſté. Si vous refuſez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais penſez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer ſur cet important ſujet. Ce n'eſt pas au nom de la raiſon que je vous

demande ce délai, c'eſt au mien. Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins juſques-là.

---

## LETTRE LVIII.

### *De Julie à Milord Edouard.*

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aye avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer ſans ſujet une famille eſtimable ? Contentez donc votre vengeance, ſi vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre indiſcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé; il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui-même que vous honoriez de votre amitié; il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant il va périr de votre main; je ſais qu'il faut du ſang à l'honneur outragé; je ſais que ſa valeur même le perdra; je ſais que dans un combat ſi peu redoutable pour

vous, ſon intrépide cœur ira ſans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconſidéré, j'ai fait parler la raiſon. Hélas! en écrivant ma lettre j'en ſentois l'inutilité, & quelque reſpect que je porte à ſes vertus, je n'en attens point de lui d'aſſez ſublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouiſſez d'avance du plaiſir que vous aurez de percer le ſein de votre ami : mais ſachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon déſeſpoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur; ſoyez témoin d'un ſerment qui ne ſera point vain; je ne ſurvivrai pas d'un jour à celui pour qui je reſpire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un ſeul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui ſe plaiſoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur ſenſible. S'ils vous laiſſent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puiſſent-ils quand je ne ſerai plus, vous inſpirer quelques ſoins pour un pere & une mere inconſolables, que la perte du ſeul enfant qui leur reſte va livrer à d'éternelles douleurs.

## LETTRE LIX.

### *De M. d'Orbe à Julie.*

Je me hâte, Mademoiselle, selon vos ordres, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement; il m'a paru ému en la lisant : il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant. *Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir : vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci; il faut qu'elle soit vuidée régulièrement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous saurez alors ma résolution.* Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je sais ce qui convient*, m'a-t-il dit brusquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein; quoi qu'il en soit, j'aurai l'honneur de vous voir ce

ſoir, & j'exécuterai demain ce que vous me preſcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortege, je le compoſerai de gens dont je ſois ſûr à tout événement.

---

## LETTRE LX.

### *A Julie.*

CALME tes allarmes, tendre & chere Julie, & ſur le récit de ce qui vient de ſe paſſer connois & partage les ſentimens que j'éprouve.

J'étois ſi rempli d'indignation quand je reçus ta Lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter : l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raiſon, diſois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laiſſer avilir. Duſſai-je te perdre & mourir coupable, je ne ſouffrirai point qu'on manque au reſpect qui t'eſt dû, & tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie, tu ſeras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant ſur les huit jours que tu me demandois; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéïſſance coucouroient à rendre ce délai néceſſaire. Réſolu, ſelon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer ſur le ſujet de ta lettre, je m'occupois ſans ceſſe à la re-



*Martinet*

L'Heroïsme de la Valeur.

ſire & à y réfléchir, non pour changer de ſentiment, mais pour juſtifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop ſage & trop judicieuſe à mon gré, & je la relisois avec inquiétude, quand on a frapé à la porte de ma chambre. Un moment après, j'ai vu entrer Milord Edouard ſans épée, appuyé ſur une canne; trois perſonnes le ſuivoient, parmi leſquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette viſite imprévue, j'attendois en ſilence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laiſſer agir & parler ſans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la préſence de ces Meſſieurs, qui ſont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiſcrettement. Je l'ai promis ſans balancer; à peine avois-je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une ſi étrange attitude, j'ai voulu ſur le champ le relever; mais après m'avoir rappellé ma promeſſe, il m'a parlé dans ces termes. » Je » viens, Monſieur, rétracter hautement les diſ» cours injurieux que l'ivreſſe m'a fait tenir » en votre préſence : leur injuſtice les rend » plus offenſans pour moi que pour vous, & » je m'en dois l'authentique déſaveu. Je me » ſoumets à toute la punition que vous vou» drez m'impoſer, & je ne croirai mon hon-

» neur rétabli que quand ma faute sera répa-
» rée. A quelque prix que ce soit, accordez-
» moi le pardon que je vous demande, & me
» rendez votre amitié. » Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse; & je sais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit; *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts, n'en fait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre & plus amicale; puis me prenant la main & s'asséyant à côté de moi; heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous; puissiez-vous tous deux...... que dites-vous, Milord? ai-je interrompu; perdez-vous le sens? Non, m'a-t-il dit en souriant, mais peu s'en est fallu que je ne le perdisse, & c'en étoit fait de moi, peut-être, si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût

l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme qu'à moi. Quels mouvemens j'ai sentis à sa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends-moi le courage dont tu me prives ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions ameres, Edouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention : cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos ; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant sans la compromettre m'adresser à sa personne, ni même la nommer. Il

avoue avoir conçu pour toi les ſentimens dont on ne peut ſe défendre en te voyant avec trop de ſoin ; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inſpiré ni prétention ni eſpoir ; il les a tous ſacrifiés aux nôtres à l'inſtant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui eſt échapé étoit l'effet du punch, & non de la jalouſie. Il traite l'amour en philoſophe qui croit ſon ame au-deſſus des paſſions : pour moi, je ſuis trompé s'il n'en a déja reſſenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuiſement du cœur pour l'effort de la raiſon, & je ſais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'eſt pas une vertu d'homme.

Il a deſiré de ſavoir en détail l'hiſtoire de nos amours, & les cauſes qui s'oppoſent au bonheur de ton ami ; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuſe & hors de propos ; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'atteſtoit ſa ſincérité. J'ai vu plus d'une fois ſes yeux humides & ſon ame attendrie ; je remarquois ſur-tout l'impreſſion puiſſante que tous les triomphes de la vertu faiſoient ſur ſon ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne ſera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les cataſ-

trophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les ſentimens ſuppléent aux ſituations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames ſont ſi extraordinaires, qu'on n'en peut juger ſur les régles communes; le bonheur n'eſt pour vous ni ſur la même route, ni de la même eſpece que celui des autres hommes; ils ne cherchent que la puiſſance & les regards d'autrui, il ne vous faut que la tendreſſe & la paix. Il s'eſt joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre, ſi vous ne vous étiez point aimés. L'amour paſſera, oſe-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blaſphême prononcé dans l'ignorance de ſon cœur.) L'amour paſſera, dit-il, & les vertus reſteront. Ah! puiſſent-elles durer autant que lui, ma Julie, le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philoſophique & nationale n'altere point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéreſſe véritablement à nos peines. Si le crédit & la richeſſe nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter ſur lui. Mais hélas! de quoi ſervent la puiſſance & l'argent pour rendre les cœurs heureux?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés juſqu'à celle du dîné; j'ai fait apporter un poulet, & après

le dîné nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré: Mais, outre la raison qu'il m'en avoit déja donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage; qu'il la falloit complette ou nulle; de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, & qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite; je puis être juste sans soupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme, c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon, qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déja eu plusieurs: Mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'enren-

dre compte, afin que tu me prefcrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillifée, chaffe, je t'en conjure, les idées funeftes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh ! fi bientôt tu pouvois tripler mon être ! Si bientôt un gage adoré..... efpoir déja trop deçu viendrois-tu m'abufer encore ? .... ô defirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur, vivons pour nous aimer, & que le Ciel difpofe du refte.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta Lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive refter entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue ; car quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle eft trop bien écrite au fond de mon cœur, pour que jamais j'aye befoin de la relire.

---

## LETTRE LXI.

*De Julie.*

AMene demain Milord Edouard, que je me jette à fes pieds comme il s'eft mis aux tiens.

Quelle grandeur ! quelle générosité ! O que nous sommes petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins, s'il étoit plus tempérant ; jamais homme sans défauts eut-il de grandes vertus ?

Mille angoisses de toute espece m'avoient jettée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis ; tu m'aimes, ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus, & ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir, ni si peu d'espoir de te voir long-tems. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me semble ; vivons pour nous aimer. Ah ! il falloit dire ; aimons-nous pour vivre.

---

## LETTRE LXII.

### *De Claire à Julie.*

FAudra-t-il toujours, aimable Cousine, ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié ? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels

avis ? Hélas ! tous nos ſentimens nous ſont communs, tu le ſais bien, & je ne ſaurois t'annoncer de nouvelles peines, que je ne les aye déja ſenties. Que ne puis-je te cacher ton infortune ſans l'augmenter ! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour ! Ah ! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne !

Hier après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres reſterent avec Milord à parler de politique ; ſujet dont je ſuis ſi excédée, que l'ennui me chaſſa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami pluſieurs fois avec aſſez de véhémence : je connus que la converſation avoit changé d'objet, & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la ſuite du diſcours qu'Edouard avoit oſé propoſer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le ſien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établiſſement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette propoſition, & c'étoit là-deſſus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui diſoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il eſt de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuſe. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont

dépendu de lui. Il eſt jeune, grand, bienfait, robuſte, adroit; il a de l'éducation, du ſens, des mœurs, du courage, il a l'eſprit orné, l'ame ſaine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien ſuffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut juſqu'à la moitié. La nobleſſe? Vaine prérogative dans un pays où elle eſt plus nuiſible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de ſon cœur en caracteres ineffaçables.. En un mot, ſi vous préférez la raiſon au préjugé, & ſi vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'eſt à lui que vous la donnerez.

Là-deſſus ton pere s'emporta vivement. Il traita la propoſition d'abſurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il ſeulement penſer que le dernier rejetton d'une famille illuſtre aille éteindre ou dégrader ſon nom dans celui d'un Quidam ſans aſyle, & réduit à vivre d'aumônes? ..... Arrêtez, interrompit Edouard, vous parlez de mon ami, ſongez que je prends pour moi tous les outrages qui lui ſont faits en ma préſence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le ſont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams ſont plus reſpectables que tous les Houbereaux de l'Europe,

& je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le Gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'ayeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison, comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne rejailliroit-il pas sur vous-même ? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ? Jugeons du passé par le présent ; sur deux ou trois Citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins annoblissent tous les jours leur famille ; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, si-non les vols & l'infamie de leur ancêtre ? (*n*) On voit, je l'avoue, beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme descend d'un fripon. Laissons, si vous voulez, l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, son pere les a

(*n*) Les lettres de noblesse sont rares en ce siecle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achette avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable est le privilege de n'être pas pendu.

portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien ſervi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette nobleſſe dont vous êtes ſi fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain? Mortelle ennemie des loix & de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, ſi ce n'eſt la force de la tyrannie & l'oppreſſion des peuples? Oſez-vous dans une République vous honorer d'un état deſtructeur des vertus & de l'humanité? d'un état où l'on ſe vante de l'eſclavage, & où l'on rougit d'être homme? Liſez les annales de votre patrie; (*o*) en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle? Quels nobles comptez-vous parmi ſes libérateurs? Les *Furſt*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils gentilshommes? Quelle eſt donc cette gloire inſenſée dont vous faites tant de bruit? Celle de ſervir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chere, ce que je ſouffrois de voir cet honnête homme nuire ainſi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vou-

(*o*) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de Vaud n'a jamais fait partie de la Suiſſe. C'eſt une conquête des Bernois, & ſes habitans ne ſont ni citoyens ni libres, mais ſujets.

ſoit ſervir. En effet, ton pere, irrité par tant d'invectives piquantes quoique générales, ſe mit à les repouſſer par des perſonnalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de ſa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échaper. Ne plaidez point inutilement la cauſe d'autrui, ajouta-t-il d'un ton bruſque; tout grand ſeigneur que vous êtes, je doute que vous puiſſiez bien défendre la vôtre ſur le ſujet en queſtion. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu, ſans ſavoir ſi vous-même ſeriez bon pour elle, & je connois aſſez la nobleſſe d'Angleterre pour avoir ſur vos diſcours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu! dit Milord, quoi que vous penſiez de moi, je ſerois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoiſſez la nobleſſe d'Angleterre, vous ſavez qu'elle eſt la plus éclairée, la mieux inſtruite, la plus ſage & la plus brave de l'Europe: avec cela, je n'ai pas beſoin de chercher ſi elle eſt la plus antique; car quand on parle de ce qu'elle eſt, il n'eſt pas queſtion de ce qu'elle fut. Nous ne ſommes point, il eſt vrai, les eſclaves du Prince, mais ſes amis, ni les tyrans du peuple, mais ſes chefs. Garans de la liberté, ſoutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir eſt envers la Nation; le ſe-

cond, envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté, mais ſon droit que nous conſultons. Miniſtres ſuprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même légiſlateurs, nous rendons également juſtice au peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe, *Dieu & mon épée*, mais ſeulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans la connoître. Je ne ſuis point le dernier en rang dans cet ordre illuſtre, & crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une ſœur à marier : elle eſt noble, jeune, aimable, riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a ſenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ſes yeux & ſon cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon Beau-frere celui que je vous propoſe pour Gendre avec la moitié de mon bien !

Je connus à la réplique de ton pere que cette converſation ne faiſoit que l'aigrir, &, quoique pénétrée d'admiration pour la généroſité de Milord Edouard, je ſentis qu'un homme auſſi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entrepriſe. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choſes

allaſſent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on ſe ſépara le moment d'après aſſez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il ſe comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la propoſition; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la diſpute commençoit à s'animer, il ſe retourna comme de raiſon du parti de ſon Beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des diſcours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils ſeroient vraiſemblablement ſortis s'ils fuſſent reſtés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de ſe paſſer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choſes étant en cet état, il ne convenoit plus que la perſonne en queſtion te vît ſi ſouvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, ſi ce n'étoit faire une eſpece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainſi que Milord Edouard. C'eſt, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout. La criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le ſecret ſur le

fond de la querelle, trop d'indices le décelent pour qu'il puiſſe reſter caché. On ſoupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du guet n'eſt pas ſi bien étouffé, qu'on ne s'en ſouvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité ſoupçonnée eſt bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta conſolation, c'eſt qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaiſir l'union d'un ſi charmant couple ; ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien comporté dans ce pays, & n'y eſt gueres moins aimé que toi : Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui ſont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, ſi tu ne te hâtes de prévenir ſa colere. Tu dois t'attendre de ſa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je penſe qu'il veuille à ſon âge ſe meſurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de ſon épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il eſt à craindre que ſa fureur ne lui en inſpire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, ſonge aux dangers qui t'environnent, & dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inoui t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en eſt tems en-

core, mets le ſceau de la prudence au myſtere de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Crois-moi, mon ange, l'avenir eſt incertain; mille événemens peuvent, avec le tems, offrir des reſſources ineſpérées; mais quant à préſent, je te l'ai dit & le répete plus fortement; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

---

## LETTRE LXIII.

### *De Julie à Claire.*

TOut ce que tu avois prévu, ma chere, eſt arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincellans, le viſage enflammé; dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conſcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoſtropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiſcrettement chez elles de jeunes gens ſans état & ſans nom, dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Enſuite voyant que cela ne ſuffiſoit pas pour arracher quelque réponſe d'une femme intimidée, il cita

ſans ménagement en exemple ce qui s'étoit paſſé dans notre maiſon, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-eſprit, un diſeur de rien, plus propre à corrompre une fille ſage qu'à lui donner aucune bonne inſtruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de choſe à ſe taire, l'arrêta ſur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriſer de pareils ſoupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'eſprit & le mérite fuſſent des titres d'excluſion dans la ſociété. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maiſon, ſi les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens ſortables, Madame, reprit-il en colere, qui puiſſent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offenſé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offenſent point. Apprenez, dit-il, que c'eſt offenſer l'honneur d'une maiſon que d'oſer en ſolliciter l'alliance ſans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offenſe, je n'y vois au contraire qu'un témoignage d'eſtime. D'ailleurs, je ne ſache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de ſemblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore, ſi je n'y mets ordre: mais je veillerai, n'en doutez pas, aux ſoins que vous rempliſſez ſi mal.

Alors commença une dangereuſe altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu par-

les

les étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne Coufine eût voulu être à cent pieds fous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abufée des meres faifant l'éloge de fa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expreffions offenfantes, & qui dans tout fon emportement n'en laiffe pas échaper une qui marque le moindre doute fur la fageffe de celle que le remord déchire & que la honte écrafe en fa préfence. O quel incroyable tourment d'une confcience avilie de fe reprocher des crimes que la colere & l'indignation ne pourroient foupçonner! Quel poids accablant & infupportable que celui d'une fauffe louange, & d'une eftime que le cœur rejette en fecret! Je m'en fentois tellement oppreffée que pour me délivrer d'un fi cruel fupplice j'étois prête à tout avouer, fi mon pere m'en eût laiffé le tems; mais l'impétuofité de fon emportement lui faifoit redire cent fois les mêmes chofes; & changer à chaque inftant de fujet. Il remarqua ma contenance baffe, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conféquence de ma faute, il en tira celle de mon amour, & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes fi odieux & fi méprifans que je ne

pus malgré tous mes efforts le laiſſer pourſuivre ſans l'interrompre.

Je ne ſais, ma chere, où je trouvai tant de hardieſſe & quel moment d'égarement me fit oublier ainſi le devoir & la modeſtie; mais ſi j'oſai ſortir un inſtant d'un ſilence reſpectueux, j'en portai, comme tu vas voir, aſſez rudement la peine. Au nom du ciel, lui dis-je, daignez vous appaiſer; jamais un homme digne de tant d'injures ne ſera dangereux pour moi. A l'inſtant, mon pere, qui crut ſentir un reproche à travers ces mots & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança ſur ta pauvre amie: pour la premiere fois de ma vie, je reçus un ſoufflet qui ne fut pas le ſeul, & ſe livrant à ſon tranſport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita ſans ménagement, quoique ma mere ſe fût jettée entre-deux, m'eût couverte de ſon corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon viſage alla donner contre le pied d'une table qui me fit ſaigner.

Ici finit le triomphe de la colere & commença celui de la nature. Ma chute, mon ſang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empreſſement, & m'ayant aſſiſe ſur une chaiſe, ils rechercherent tous deux avec ſoin, ſi je n'étois point bleſſée. Je n'avois qu'une légere contuſion au front & ne ſaignois que du nés. Cependant, je vis au chan-

gement d'air & de voix de mon Pere qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des careſſes, la dignité paternelle ne ſouffroit pas un changement ſi bruſque ; mais il revint à ma mere avec de tendres excuſes, & je voyois ſi bien, aux regards qu'il jettoit furtivement ſur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement addreſſée. Non, ma chere, il n'y a point de confuſion ſi touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans ſon tort. Le cœur d'un pere ſent qu'il eſt fait pour pardonner, & non pour avoir beſoin de pardon.

Il étoit l'heure du ſouper; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre, & mon pere ne voulant pas que les domeſtiques fuſſent témoins de mon déſordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baſſinoit le viſage. Hélas, cette pauvre maman! Déja languiſſante & valétudinaire, elle ſe feroit bien paſſée d'une pareille ſcene, & n'avoit gueres moins beſoin de ſecours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce ſilence étoit de honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en ſervir, & ce qui me toucha le plus ſenſiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occaſions de nommer ſa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le ſoupé, l'air ſe trouva ſi froid que ma mere fit faire du feu dans ſa chambre. Elle

s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, &, ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette génante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentois de tems en tems ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quelle mauvaise honte empêchoit ces bras paternels de se livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre mettoient entre un pere & sa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus longtems à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere; je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine; ma mere vint

partager nos tranſports. Douce & paiſible innocence, tu manquas ſeule à mon cœur pour faire de cette ſcene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin, la laſſitude & le reſſentiment de ma chûte m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere eſt entré dans ma chambre avant que je fuſſe levée ; il s'eſt aſſis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma ſanté ; il a pris une de mes mains dans les ſiennes, il s'eſt abaiſſé juſqu'à la baiſer pluſieurs fois en m'appellant ſa chere fille, & me témoignant du regret de ſon emportement. Pour moi, je lui ai dit, & je le penſe, que je ſerois trop heureuſe d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement ſi rude qu'une ſeule de ſes careſſes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remiſe ſur le ſujet d'hier & m'a ſignifié ſa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous ſavez, m'a-t-il dit, à qui je vous deſtine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention ſur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui diſpute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne ſais s'il a conçu de lui-même le ridicule eſpoir de s'allier à moi, ou ſi quelqu'un a pu le lui inſpirer ; mais quand je n'aurois perſonne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez

fûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la fûreté de la fienne que pour votre honneur. Quoique je me fois toujours fenti peu d'inclination pour lui, je le hais fur-tout à préfent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il eft forti fans attendre ma réponfe, &, prefque avec le même air de févérité qu'il venoit de fe reprocher. Ah! ma Coufine, quels monftres d'enfer font ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque inftant la nature?

Voilà, ma Claire, comment s'eft paffée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la caufe jufqu'à ce que ta lettre me l'ait apprife. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eft faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me femble que je tourne les yeux avec plus de regret fur l'heureux tems où je vivois tranquille & contente au fein de ma famille, & que je fens augmenter le fentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle! dis-le moi fi tu l'ofes, le tems de l'amour feroit-il paffé & faut-il ne fe plus revoir? Ah! fens-tu bien tout ce qu'il y a de fombre & d'horrible dans cette funefte idée? Cependant l'ordre de mon pere eft précis, le

danger de mon amant eſt certain ! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entre-détruiſent ? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit & je le ſens ; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je ſuis prête à m'évanouïr à chaque ligne & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi ; je remets mon ſort en tes mains ; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel horrible emploi je te laiſſe ! Auras-tu le courage de l'exercer ? ſauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'eſt pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire, tu le ſais, tu le ſais, comment je ſuis aimée ! Je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commiſération de l'amour ; conſole un infortuné ! Dis-lui cent fois.......

Ah! dis-lui.... Ne crois-tu pas, chere amie que malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre? Oui, oui, j'en ſuis ſûre; il nous deſtine à être unis. Il m'eſt impoſſible de perdre cette idée; il m'eſt impoſſible de renoncer à l'eſpoir qui la ſuit. Dis-lui qu'il ſe garde lui-même du découragement & du déſeſpoir. Ne t'amuſe point à lui demander en mon nom amour & fidélité; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'aſſurance n'en eſt-elle pas au fond de nos ames? Ne ſentons-nous pas qu'elles ſont indiviſibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux? Dis-lui donc ſeulement qu'il eſpere; & que ſi le ſort nous pourſuit, il ſe fie au moins à l'amour: car, je le ſens, ma Couſine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cauſe, & quoi que le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-tems ſéparés.

P. S. Après ma Lettre écrite, j'ai paſſé dans la chambre de ma mere, & je m'y ſuis trouvée ſi mal que je ſuis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même.... je crains.... ah! ma chere! je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque ſuite plus funeſte que je n'avois penſé. Ainſi tout eſt fini pour moi; toutes mes eſpérances m'abandonnent en même tems.

## LETTRE LXIV.

### *De Claire à Mr. d'Orbe.*

MOn pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas; je suis en femme une espece de monstre, & je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à-peu-près dans mon cœur en même dégré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en ſont loin, de cette douce tranquillité dont nous oſons jouïr ; & que notre contentement a mauvaiſe grace tandis que nos amis ſont au déſeſpoir ! C'en eſt fait il faut qu'ils ſe quitent ; voici l'inſtant peut-être, de leur éternelle ſéparation, & la triſteſſe que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un preſſentiment qu'ils ſe voyoient pour la derniere fois. Cependant, votre ami ne ſait rien de ſon infortune : Dans la ſécurité de ſon cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du déſeſpoir il goûte en idée une ombre de félicité ; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux ſonge à vivre & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas ! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! ſeule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

Je compte ſur vous en cette occaſion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins ; car je connois votre ame ; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir ſeul avec lui m'at-

tendre à huit heures, afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ cet infortuné, & prévenir son désespoir.

J'espere beaucoup de son courage & de nos soins. J'espere encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie & son honneur sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoi qu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de noce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.

---

## LETTRE LXV.

### *De Claire à Julie.*

TOut est fait; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensévelis dans l'ombre du mistere; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considere en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprens à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles, & bénis le Ciel, trop

aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réſervé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triſte cœur le détail de ce départ ſi cruel & ſi néceſſaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchiſe qui nous eſt commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chere & déplorable amie; lis, puiſqu'il le faut; mais prend courage & tiens-toi ferme.

Toutes les meſures que j'avois priſes & dont je te rendis compte hier ont été ſuivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous ſavions de ſon héroïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Enſuite, je leur expoſai les puiſſantes raiſons que nous avions d'éloigner promptement ſon ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y réſoudre. Milord ſentit parfaitement tout cela & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit ſon zele inconſidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de ſaiſir un moment de conſentement pour prévenir de nouvelles irréſolutions & l'arracher au continuel danger du ſéjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à ſon inſçu les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la ſienne, vouloit en prendre le ſoin. Il me promit

que ſa chaiſe ſeroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit auſſi loin qu'il ſeroit néceſſaire, & propoſa de l'emmener d'abord ſous un autre prétexte pour le déterminer plus à loiſir. Cet expédient ne me parut pas aſſez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'expoſer loin de nous au premier effet d'un déſeſpoir qui pouvoit plus aiſément échaper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raiſon, la propoſition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir ſon conſentement. Je prévoyois que cette négociation ſeroit délicate, & je n'en voulus charger que moi ſeule; car je connois plus ſûrement les endroits ſenſibles de ſon cœur. & je ſais qu'il regne toujours entre homme une ſéchereſſe qu'une femme ſait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les ſoins de Milord ne nous ſeroient pas inutiles pour préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux les diſcours d'un homme ſenſible qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raiſonnemens d'un ſage.

J'engageai donc Milord Edouard à paſſer avec lui la ſoirée, & ſans rien dire qui eût un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictete, lui dis-je; voici le cas ou jamais de l'employer utilement. Diſtinguez avec

ſoin les biens apparens des biens réels; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage ſe portant par-tout avec lui, porte auſſi par-tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponſe que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffiſoit pour exciter ſon zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car quoiqu'au fond je ne faſſe pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philoſophie particuliere ; je ſuis perſuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du ſoir au matin, & de ſe dédire en ſon cœur dès le lendemain de tout ce que ſa raiſon lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être auſſi de la partie, & paſſer la ſoirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prens à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'eſt point du vol des deux autres. Ce penſer mâle des ames fortes, qui leur donne un idiome ſi particulier eſt une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je ſongeai au punch, & craignant les confidences anticipées j'en gliſſai un mot en riant à Milord. Raſſurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en ſuis jamais fait

l'esclave ; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du destin, peut-être de la vie, d'un homme & de mon ami. Je boirai du punch selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation, mais ce punch sera de la limonade, & comme il s'abstient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre premiere jeunesse ; la douceur d'une ancienne familiarité ; la société plus resserrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette séparation. Je sentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours & à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure est venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta scene avec ton pere, il avoit sû que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier

que tu n'étois pas ſortie de ton lit. Pour éviter là-deſſus les détails, je lui ai dit auſſitôt que je t'avois laiſſée mieux hier au ſoir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a ſervi de rien, il m'a fait cent queſtions ſur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponſes ſuccinctes, & me ſuis miſe à le queſtionner à mon tour.

J'ai commencé par ſonder la ſituation de ſon eſprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peſer le ſentiment au poids de la raiſon. Grace au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon ſage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'annoncer par dégrés les triſtes nouvelles, la connoiſſance que j'ai de ſon imagination fougueuſe, qui ſur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à ſuivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adouciſſemens, que de multiplier inutilement ſes douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus ſérieux & le regardant fixement : mon ami, lui ai-je dit, connoiſſez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime ſoit un effort au-deſſus de l'humanité ? A l'inſtant il s'eſt levé comme un furieux, puis frapant des mains & les portant à ſon front ainſi jointes, je vous entens, s'eſt-il écrié, Julie eſt

morte.

eſt morte. Julie eſt morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : Je le ſens à vos ſoins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement ſi ſubit, j'en ai bientôt deviné la cauſe, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ſes queſtions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fauſſes allarmes. Je voyois bien auſſi quel parti je pouvois: tirer de ſon erreur en l'y laiſſant quelques inſtans mais je n'ai pu me réſoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime eſt ſi affreuſe, qu'il n'y en a point qui ne ſoit douce à lui ſubſtituer, & je me ſuis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit & vous aime. Ah! ſi Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque choſe à vous dire? Rendez grace au Ciel qui ſauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit ſi étonné, ſi ſaiſi, ſi égaré, qu'après l'avoir fait raſſeoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il ſût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans ſon cœur honnête quelque diverſion à la douleur, par le charme de la reconnoiſſance.

Voilà, mon cher, ai-je pourſuivi, l'état actuel des choſes. Julie eſt au bord de l'abîme,

prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté, & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son pere ou de la sienne, le poignard à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines? Vous êtes inquiet de sa vie : sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre; mais sitôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage : son œil morne & sa contenance effacée annonçoient l'abattement de son cœur : A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien, je partirai. N'ai-je pas assez vécu? Non, sans doute, ai-je repris aussitôt; il faut vivre pour celle qui vous aime :

avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres? Il ne falloit donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hanz est rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joye qu'il en a ressenti, il s'est écrié; Ah! qu'elle vive! qu'elle soit heureuse.... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux.... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir? Hélas! vos adieux sont faits, & vous êtes déja séparés! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi! m'a-t-il dit avec une espece de fureur, je partirois sans la revoir? Quoi! je ne la verrois plus? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi: Mais je la verrai, quoi qu'il arrive; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus!* qui revenoit sans cesse d'un ton plus douloureux, sembloit chercher au

moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fût pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfere son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espere, puisqu'elle consent à vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vû ses regards s'adoucir & ses yeux s'humecter; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir; mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivrons pas longtems séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non Julie, non ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baisant la lettre, nous ne vivrons pas longtems séparés; le Ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit-là l'état où je l'avois souhaité. Sa séche

& fombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laiffé partir dans cette fituation d'efprit ; mais fi-tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri fortir de fa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour fa vie ; car rien n'eft moins tendre que le défefpoir. Dans cet inftant il a tiré de l'émotion de fon cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu foupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit fimplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à efpérer. Ainfi, m'a-t-il dit en foupirant, il ne reftera fur la terre aucun monument de mon bonheur ; il a difparu comme un fonge qui n'eut jamais de réalité.

Il me reftoit à exécuter la derniere partie de ta commiffion, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif ni miftere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation fur ce léger fujet pour éluder celle qui pouvoit renaître fur celui de notre entretien. Je lui ai reproché fa négligence dans le foin de fes affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de longtems il ne fût plus foigneux, & qu'en attendant qu'il le devint, tu lui ordonnois de fe conferver pour toi, de pourvoir mieux à fes befoins, & de fe charger à cet effet du léger fupplément que j'avois à lui remettre de ta part

Il n'a ni paru humilié de cette propofition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit fimplement que tu favois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec tranfport ; mais que ta précaution étoit fuperflue, & qu'une petite maifon qu'il venoit de vendre à Grandfon, refte de fon chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit poffédé de fa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des reffources. Je ferai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diverfion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'ufage que Julie fait de fon fuperflu, je le regarde comme le tréfor facré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé fon voyage du Valais, ta lettre & la précifion de tes ordres. Les mêmes raifons fubfiftent... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laiffe donc refter, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle? Si je refufe, que me fera-t-elle de pis ?..... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle eft prête à finir ; peut-être vais-je pour jamais me féparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel ferrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant

de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant; vous avez encore besoin d'un tuteur & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci, & pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familiere continuée entre nous, & cette ame simple qui ne cherche pour ainsi dire qu'à s'accrocher à ce qui l'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les addresses de Lettres, & comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit; il a instamment demandé à t'écrire, mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere station d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe; je me suis avancée, & le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien; je n'ai plus sû ce qu'il devenoit; les larmes m'offusquoient la vue, ma

tête commençoit à ſe perdre, & il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendu deſcendre précipitamment. Je ſuis ſortie ſur le pailler pour les ſuivre des yeux : Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'inſenſé ſe jetter à genoux au milieu de l'eſcalier, en baiſer mille fois les marches, & d'Orbe pouvoit à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il preſſoit de ſon corps, de la tête & des bras en pouſſant de longs gémiſſemens. J'ai ſenti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je ſuis bruſquement rentrée, de peur de donner une ſcene à toute la maiſon.

A quelques inſtans de-là, M. d'Orbe eſt revenu tenant ſon mouchoir ſur ſes yeux. C'en eſt fait, m'a-t-il dit, ils ſont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaiſe à ſa porte ; Milord Edouard l'y attendoit auſſi ; il a couru au devant de lui & le ſerrant contre ſa poitrine ; *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verſer tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu ſentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu ſur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'inſtant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaiſe, & ils ſont partis en ſe tenant étroitement embraſſés.

*Fin de la premiere partie.*

# SECONDE PARTIE.

## LETTRE I.

### *A Julie.*

J'AI pris & quitté cent fois la plume, j'hésite dès le premier mot; je ne sais quel ton je dois prendre; je ne sais par où commencer; & c'est à Julie que je veux écrire! Ah malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus ce tems où mille sentimens délicieux couloient de ma plume comme un intarissable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchement sont passés: Nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, & je ne sais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes Lettres? vos yeux daigneront-ils les parcourir? les trouverez-vous assez réservées, assez circonspectes? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô Ciel, de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misere! Hélas! je commençois d'exister & je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant

moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah ! que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même ! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger ! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans, ou les ôter de sa durée ; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame ; je jouïrois de ma raison ; je remplirois les devoirs d'un homme, & sémerois peut-être de quelques vertus mon insipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par dégrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare ! Desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés ! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts ? Ah ! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers

ſeux ? Non, non, que le Ciel garde ſes bienfaits & me laiſſe, avec ma miſere, le ſouvenir de mon bonheur paſſé. J'aime mieux les plaiſirs qui ſont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux ſans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi : ſuis-moi dans mon exil, conſole-moi dans mes peines, ranime & ſoutien mon eſpérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné ſera ton ſanctuaire inviolable, d'où le ſort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je ſuis mort au bonheur, je ne le ſuis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour eſt invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il eſt fondé ſur la baſe inébranlable du mérite & des vertus ; il ne peut périr dans une ame immortelle ; il n'a plus beſoin de l'appui de l'eſpérance, & le paſſé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui ſus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu ſacré s'eſt-il éteint dans ton ame pure ? Comment as-tu perdu le goût de ces plaiſirs céleſtes que toi ſeule étois capable de ſentir & de rendre ? Tu me chaſſes ſans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon déſeſpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miſérable tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah ! Julie, crois-moi ; tu chercheras vai-

nement un autre cœur ami du tien ! Mille t'adoreront, ſans doute ; le mien ſeul te ſavoit aimer.

Répond-moi maintenant, Amante abuſée ou trompeuſe : que ſont devenus ces projets formés avec tant de miſtere ? Où ſont ces vaines eſpérances dont tu leurras ſi ſouvent ma crédule ſimplicité ? Où eſt cette union ſainte & deſirée, doux objet de tant d'ardens ſoupirs, & dont ta plume & ta bouche flatoient mes vœux ? Hélas ! ſur la foi de tes promeſſes j'oſois aſpirer à ce nom ſacré d'époux, & me croyois déja le plus heureux des hommes. Dis, cruelle ! ne m'abuſois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde ? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je manqué d'obéiſſance, de docilité, de diſcrétion ? M'as-tu vu deſirer aſſez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux deſirs à tes volontés ſuprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'abandonnes ! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu ! Ingrate, rend-moi compte du dépôt que je t'ai confié : rend-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette ſuprême félicité que tu m'as montré & que tu m'enleves. Anges du Ciel ! j'euſſe mépriſé votre ſort. J'euſſe été le plus heureux des êtres..... Hélas ! je ne ſuis plus rien, un inſtant m'a tout ôté. J'ai paſſé ſans intervalle du comble des

plaisirs aux regrets éternels : je touche encore au bonheur qui m'échappe.... j'y touche encore & le perds pour jamais !..... Ah si je le pouvois croire ! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient..... O rochers de Meillerie que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servites-vous mon désespoir ! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.

---

## LETTRE II.

### *De Milord Edouard à Claire.*

NOUS arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait sinon paisiblement, du moins sans accident, & votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi ; mais tout décele ses secrettes agitations, & si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la premiere journée ; je la fis courte voyant que la vitesse de notre marche irritoit sa douleur. Il ne me parla point,

ni moi à lui ; les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va succéder infailliblement à cette létargie : à la dînée, à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer, pourquoi restons-nous un moment si près d'elle ? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déja sur terres de France, & puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers simptômes est facile à prévoir ; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet & le terme ; car cela dépend d'une combinaison du caractere de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que

nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ſes fureurs, mais non pas de ſon déſeſpoir, & quoi qu'on faſſe, tout homme eſt toujours maître de ſa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il reſpectera ſa perſonne & mes ſoins ; & je compte moins pour cela ſur le zele de l'amitié qui n'y ſera pas épargné, que ſur le caractere de ſa paſſion & ſur celui de ſa maîtreſſe. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & longtems d'un objet, ſans contracter des diſpoſitions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inſpire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme auſſi vif ne lui donne à elle même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement ſans lui.

J'oſe compter auſſi ſur ſon cœur ; il eſt fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au ſien n'eſt pas tant une foibleſſe qu'une force mal employée. Une flame ardente & malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ſes facultés, mais elle eſt elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la ſageſſe : car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſſions, & l'on ne ſert dignement la philoſophie qu'avec le même feu qu'on ſent pour une maîtreſſe.

Soyez-en ſûre, aimable Claire; je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de ce couple infortuné; non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe; mais par la conſidération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que chacun ſoit placé de la maniere la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverſer l'harmonie des êtres penſans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainſi la lumiere ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bien-faiſans nés pour eſſuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'eſt-il pas le plus libre ainſi que le plus ſacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes; tous les peres qui l'oſent former ou rompre ſont des tyrans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt ſoumis ni au pouvoir ſouverain ni à l'autorité paternelle, mais à la ſeule autorité du pere commun qui ſait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer. (*a*)

Que

(*a*) Il y a des pays où cette convenance des condi-

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ; mais celle de caractere & d'humeur demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choisit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire ; ma fille, c'est un honnête homme, ou, c'est un fripon ; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître, le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se regle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social ; ceux qui le reglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de

tions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la premiere ne s'y trouve pas, pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. On ne sauroit dire à quel point en France, dans ce pays si galant, les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs ?

cet ordre ; ce ſont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eſt donc de la juſtice univerſelle que ces abus ſoient redreſſés ; il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe en cela l'ouvrage du ciel, ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire ; vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt, peut-être, ni par de grandes vues de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maîtreſſe de votre ſort ; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi, dans la liberté qu'il vous laiſſe, l'indolence lui tient lieu de raiſon ? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur, abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe, & cette union qu'a formé la ſageſſe doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle eſt plus invincible ;

c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacle à vaincre & de préjugés à combattre! Tels ſeroient nos deux amans ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'eſt aux Epoux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raiſon choiſira ſeule; c'eſt le cas où vous êtes; ſi l'amour regne, le cœur a déja choiſi; c'eſt celui de Julie. Telle eſt la loi ſacrée de la nature qu'il n'eſt pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger, qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aye à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voye ſon ame dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tâcherai de faire au moins qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec lui, durant leſquels j'eſpere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'ai-

derez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie : ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.

---

## FRAGMENS

### *Joints à la Lettre précédente.*

I.

Pourquoi n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expirasse en vous quittant? cœur pitoyable! rassurez-vous. Je me porte bien .... je ne souffre pas .... je vis encore .... je pense à vous .... je pense au tems où je vous fus cher .... j'ai le cœur un peu serré .... la voiture m'étourdit ..... je me trouve abattu .... je ne pourrai longtems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être aurai-je plus de force .... ou n'en aurai-je plus besoin....

2.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vîtesse? Où me conduit avec tant de zele cet

homme qui ſe dit mon ami ? Eſt-ce loin de toi, Julie ? Eſt-ce par ton ordre ? Eſt-ce en des lieux où tu n'es pas ? . . . . Ah fille inſenſée ! . . . . je meſure des yeux le chemin que je parcours ſi rapidement. D'où viens-je ? où vais-je ? & pourquoi tant de diligence ? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas aſſez tôt à ma perte ? O amitié ! ô amour ! eſt-ce là votre accord ? ſont-ce là vos bienfaits ? . . . .

3.

As-tu bien conſulté ton cœur, en me chaſſant avec tant de violence ? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais. . . . Non non, ce tendre cœur m'aime ; je le ſais bien. Malgré le ſort, malgré lui-même, il m'aimera juſqu'au tombeau. . . . . Je le vois, tu t'es laiſſé ſuggérer (*b*) . . . . quel repentir éternel tu te prépares ! . . . . hélas ! il ſera trop tard . . . . quoi, tu pourrois oublier . . . . quoi, je t'aurois mal connue ! . . . . Ah ! ſonge à toi, ſonge à moi, ſonge à . . . . écoute, il en eſt tems encore . . . . . tu m'as chaſſé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent. . . . . Dis un mot, un ſeul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous ſommes unis. Nous devons l'être ; . . . . nous

(*b*) La ſuite montre que ces ſoupçons tomboient ſur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

le ferons .... Ah! l'air emporte mes plaintes! ..... & cependant je fuis; je vais vivre & mourir loin d'elle .... vivre loin d'elle! ....

---

## LETTRE III.

### *De Milord Edouard à Julie.*

VOtre Coufine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par fatisfaire là-deffus votre empreffement, pour lire enfuite pofément cette lettre; car je vous préviens que fon fujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes: j'ai vécu beaucoup en peu d'années; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'eft le chemin des paffions qui m'a conduit à la philofophie. Mais de tout ce que j'ai obfervé jufqu'ici, je n'ai rien vu de fi extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'eft pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué dont on puiffe au premier coup d'œil, affigner les différences, & il fe pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames communes par un obfervateur fuperficiel. Mais c'eft cela même qui vous diftingue, qu'il eft impoffible de vous diftinguer, & que les traits du modele commun,

dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractere, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer long-tems pour la reconnoître. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif, que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous seriez sans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il seroit sans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux, ni par conséquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne seroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès

de votre pere une démarche indiſcrette, dont le mauvais ſuccès n'eſt qu'une raiſon de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie, & voyez s'il vous eſt poſſible d'éteindre le feu dont il eſt dévoré? Il fut un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès; mais ſi Julie pure & chaſte a pourtant ſuccombé, comment ſe relevera-t-elle après ſa chute? Comment réſiſtera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuſe image de tous les plaiſirs paſſés? Jeune amante ne vous en impoſez plus, & renoncez à la confiance qui vous a ſéduite: vous êtes perdue, s'il faut combattre encore: vous ſerez avilie & vaincue, & le ſentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de votre ame, pour que vous puiſſiez jamais l'en chaſſer; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corroſive; vous n'en effacerez jamais la profonde impreſſion, ſans effacer à la fois tous les ſentimens exquis que vous reçutes de la nature, & quand il ne vous reſtera plus d'amour, il ne vous reſtera plus rien d'eſtimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur? Une ſeule choſe, Julie, c'eſt de le rendre légitime. Je vais vous propoſer pour cela l'unique moyen qui vous reſte; profitez-en, tandis qu'il eſt tems

encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette ſublime raiſon dont le Ciel vous fit dépoſitaire, & craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ſes dons.

J'ai dans le Duché d'Yorc une terre aſſez conſidérable, qui fut long-tems le ſéjour de mes ancêtres. Le château eſt ancien, mais bon & commonde ; les environs ſont ſolitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouſe qui paſſe au bout du parc offre à la fois une perſpective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre ſuffit pour l'honnête entretien du maître, & peut doubler ſous ſes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuſe contrée. L'habitant paiſible y conſerve encore les mœurs ſimples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits ſi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eſt à vous, Julie, ſi vous daignez l'habiter avec lui, & c'eſt là que vous pourrez accomplir enſemble tous les tendres ſouhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amans ; venez, couple aimable & fidele, prendre poſſeſſion d'un lieu fait pour ſervir d'aſyle à l'amour & à l'innocence. Venez-y ſerrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles ſeront adorées, & des gens ſimples portés à les imiter. Puiſſiez-vous en ce

lieu tranquille goûter à jamais dans les ſentimens qui vous uniſſent le bonheur des ames pures ; puiſſe le Ciel y bénir vos chaſtes feux d'une famille qui vous reſſemble ; puiſſiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieilleſſe, & les terminer enfin paiſiblement dans les bras de vos enfans ! puiſſent nos neveux en parcourant avec un charme ſecret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendriſſement de leur cœur ! *Ce fut ici l'aſyle de l'innocence ; ce fut ici la demeure des deux amans.*

Votre ſort eſt en vos mains, Julie ; peſez attentivement la propoſition que je vous fais, & n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs, je me charge d'aſſurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends ; je me charge auſſi de la ſûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perſonne juſqu'à votre arrivée. Là vous pourrez auſſi-tôt vous marier publiquement ſans obſtacle ; car parmi nous une fille nubile n'a nul beſoin du conſentement d'autrui pour diſpoſer d'elle-même. Nos ſages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il réſulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils ſont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiſſé à Vevai mon Valet de chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aiſément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, ſans que

ce dernier ſache de quoi il s'agit. Quand il ſera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maiſon paternelle que ſous la conduite de votre Epoux.

Je vous laiſſe à vos réflexions ; mais je le répete, craignez l'erreur des préjugés & la ſéduction des ſcrupules qui menent ſouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera, ſi vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abîme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité ; vous ſerez ſacrifiée à la chimere des conditions. Il faudra contracter un engagement déſavoué par le cœur. L'approbation publique ſera démentie inceſſamment par le cri de la conſcience ; vous ſerez honorée & mépriſable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuſe.

P. S. Dans le doute de votre réſolution, je vous écris à l'inſçu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un inſtant tout l'effet de mes ſoins.



## LETTRE IV.

### *De Julie à Claire.*

OH, ma chere ! dans quel trouble tu m'as laiſſée hier au ſoir, & quelle nuit j'ai paſſée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuſe ne vint aſſaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiſer. Autrefois une certaine lumiere de ſageſſe & de raiſon dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occaſions embarraſſantes, je diſcernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'inſtant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que floter entre des paſſions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ſes fautes, & tel eſt mon déplorable aveuglement, que ſi je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu ſais quel Epoux mon pere me deſtine ; tu ſais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuſe ? l'obéiſſance & la foi m'impoſent des devoirs oppoſés. Veux-je ſuivre le penchant de mon cœur ? qui préférer d'un amant ou d'un pere ? Hélas, en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de met-

tre l'un ou l'autre au désespoir ; en me sacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse & coupable.

Ah ! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource, & qui m'as tant de fois sauvée de la mort & du désespoir, considere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires ! Tu sais si tes avis sont écoutés, tu sais si tes conseils sont suivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie si je sais déférer aux leçons de l'amitié ! Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; acheve, puisque tu as commencé ; supplée à mon courage abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux, & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la Lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois, mon Ange. Ah ! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore ! Douce & ravissante union des ames ! délices inexprimables, même au sein des remords ! Dieux ! que seriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir ? Quoi ! je pour-

rois expirer d'amour & de joye entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse ! . . . . & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre ? & je ne suis pas déja femme vertueuse, & chaste mere de famille ? . . . . Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement ! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi ! . . . . . . . & les tiens ? fille ingrate & dénaturée ; qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies ? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere que tu te prépares à le devenir ? Celle qui deshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer ? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pere & d'une mere idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre . . . . . & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu ! que d'horreurs m'environnent ! quitter furtivement son pays ; déshonorer sa famille, abandonner à la fois pere, mere, amis, parens, & toi-même ! & toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine, dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour ; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir ! . . . . . ah non ! que jamais . . . . . que de tourmens dé-

chirent ta malheureuſe amie ! elle ſent à la fois tous les maux dont elle a le choix, ſans qu'aucun des biens qui lui reſteront la conſole. Hélas, je m'égare. Tant de combats paſſent ma force & troublent ma raiſon ; je perds à la fois le courage & le ſens. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en toi ſeule. Ou choiſis, ou laiſſe-moi mourir.

---

## LETTRE V.

### *Réponſe.*

TEs perplexités ne ſont que trop bien fondées, ma chere Julie ; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir ; je les ſens & ne les puis appaiſer ; & ce que je vois de pire dans ton état, c'eſt que perſonne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au ſecours d'une ame agitée ; s'il faut choiſir le bien ou le mal, la paſſion qui les méconnoît peut ſe taire devant un conſeil déſintéreſſé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autoriſe & le condamne, la raiſon le blâme & l'approuve, le devoir ſe taît ou s'oppoſe à lui-même ; les ſuites ſont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni reſter indéciſe ni bien choiſir ; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur ſeul en eſt le juge. Pour moi, l'importance de la dé-

libération m'épouvante, & son effet m'attriste. Quelque sort que tu préferes, il sera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je sens bien par ce qu'il me coûte que ce sera le dernier ; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence, & où la seule regle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je sais qu'il est des amitiés circonspectes qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah ! tu vas connoître si ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions ! souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un pere & une mere chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le sais, de quoi s'en fort étonner ; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mûr un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant, pour la premiere fois de sa vie ; que toute

toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu sois chere à mon pere, cet homme si peu sensible, autant & plus, peut-être, que ses propres enfans : que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins & toute une ville entiere, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt : Voilà, ma chere, un concours moins vraisemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta personne quelque cause particuliere. Sais-tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'est cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut résister à tout, hors à la bienveillance, & il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi ; plusieurs ont autant de graces ; toi seule as avec les graces, je ne sais quoi de plus séduisant qui ne plait pas seulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, & le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami ; tu vois son zele pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses:

tu les attribues à la ſeule vertu ; & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante Couſine ! A Dieu ne plaiſe que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je dépriſe ſa grande ame. Mais crois-moi, ce zele tout pur qu'il eſt, ſeroit moins ardent ſi dans la même circonſtance il s'adreſſoit à d'autres perſonnes. C'eſt ton aſcendant invincible & celui de ton ami, qui, ſans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment pour ainſi dire les autres en elles-mêmes ; elles ont une ſphere d'activité dans laquelle rien ne leur réſiſte : on ne peut les connoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'eſt pour cela, ma chere, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comment ils ſeront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous ; ils vous fuiront ou vous deviendront ſemblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reſte du monde.

Venons maintenant à moi, Couſine, à moi qu'un même ſang, un même âge, & ſur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs

avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance.

*Congiunti eran gl' alberghi,*
*Ma piu congiunti i cori:*
*Conforme era l'etate,*
*Ma 'l penſier più conforme.*

Que penſes-tu qu'ait produit ſur celle qui a paſſé ſa vie avec toi, cette charmante influence qui ſe fait ſentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puiſſe ne régner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joye que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaiſir de partager tes peines & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que dans les premiers tranſports d'un amour naiſſant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le ſpectacle de ta foibleſſe? Ce moment fut critique, ma Julie; je ſais ce que vaut dans ton cœur modeſte le ſacrifice d'une honte qui n'eſt pas réciproque. Jamais je n'euſſe été ta confidente ſi j'euſſe été ton amie à demi, & nos ames ſe ſont trop bien ſenties en s'uniſſant, pour que rien les puiſſe déſormais ſéparer.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tiedes & ſi peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui ſauroient aimer? Ce ſont les intérêts de

l'amour ; c'eſt l'empire de la beauté ; c'eſt la jalouſie des conquêtes. Or ſi rien de tout cela nous eût pu diviſer, cette diviſion ſeroit déja faite ; mais quand mon cœur ſeroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que nos feux ſont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant eſt mon ami, c'eſt-à-dire, mon frere ; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié ? Pour M. d'Orbe, aſſurément il aura long-tems à ſe louer de tes ſentimens, avant que je ſonge à m'en plaindre, & je ne ſuis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh, mon enfant ! plût-au-Ciel qu'au prix de ſon attachement je te puſſe guérir du tien ; je le garde avec plaiſir, je le céderois avec joye.

A l'égard des prétentions ſur la figure j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les diſputer, & je ſuis bien ſûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'eſprit de ſavoir qui de nous deux eſt la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait ſi indifférente ; je ſais là-deſſus à quoi m'en tenir, ſans en avoir le moindre chagrin. Il me ſemble même que j'en ſuis plus fiere que jalouſe ; car enfin les charmes de ton viſage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens ; je me pare de toutes tes perfections, & c'eſt en toi que je place

mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guere à faire peur pour mon compte, mais je ſuis aſſez jolie pour le beſoin que j'ai de l'être. Tout le reſte m'eſt inutile, & je n'ai pas beſoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de ſavoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conſeil que tu me demandes, je t'en ai dit la raiſon : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie, & quel que ſoit ton deſtin je ſuis déterminée à le partager. Si tu pars, je te ſuis ; ſi tu reſtes, je reſte ; j'en ai formé l'inébranlable réſolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a cauſé ta perte ; ton ſort doit être le mien, & puiſque nous fumes inſéparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être juſqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il eſt plus ſenſé qu'il ne ſemble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irréſolution que toi. Premiérement, quant à ma famille, ſi je quitte un pere facile, je quitte un pere aſſez indifférent, qui laiſſe faire à ſes enfans tout ce qui leur plait, plus par négligence que par tendreſſe : car tu ſais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les ſiennes, & que ſa fille lui eſt bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs, je ne ſuis pas comme toi fille unique, & avec les

enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclurre? *Manco-male*, ma chere ; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour-moi, quoique j'estime son caractere, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un sexe? En vérité, je ne le sens guere à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne sera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & passable comme je suis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prens bien garde, Cousine, que quoique je n'hésite point, ce n'est pas à dire que tu ne doives point hésiter, ni que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai si tu pars. La différence est grande entre nous & tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu sais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur, & absorbe si bien tous les autres sentimens qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance ; je n'aime parfaitement que toi seule, & si j'ai quelques liens à rompre en te suivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai justifiée.

## BILLET.

*De Julie à Claire.*

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ferai pas en tout indigne de toi.

## LETTRE VI.

*De Julie à Milord Edouard.*

VOTRE Lettre, Milord, me pénetre d'attendriffement & d'admiration. L'ami que vous daignerez protéger n'y fera pas moins fenfible quand il faura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui fentent le prix des ames bienfaifantes. Nous ne favons déja qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous furprendront plus.

Qu'il me feroit doux d'être heureufe fous les aufpices d'un ami fi généreux, & de tenir de fes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refufé! Mais, Milord, je le vois avec défefpoir, elle trompe vos bons deffeins; mon fort cruel l'emporte fur votre zele, & la douce image des biens que vous m'offrez ne fert qu'à m'en ren-

dre la privation plus ſenſible. Vous donnez une retraite agréable & ſûre à deux amans perſécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union ſolemnelle, & je ſais que ſous votre garde j'échapperois aiſément aux pourſuites d'une famille irritée. C'eſt beaucoup pour l'amour, eſt-ce aſſez pour la félicité ? Non, ſi vous voulez que je ſois paiſible & contente, donnez-moi quelque azile plus ſûr encore, où l'on puiſſe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au devant de nos beſoins, & par une générosité ſans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens deſtinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah Milord ! ſerai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature ?

Voilà la ſource des reproches d'une conſcience épouvantée, & des murmures ſecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi j'ai droit de diſpoſer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais ſi j'en puis diſpoſer ſans les affliger mortellement, ſi je puis les fuir ſans les mettre au déſeſpoir ? Hélas ! il vaudroit autant conſulter ſi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu peſe-t-elle ainſi les droits du ſang & de la nature ? Depuis quand un cœur ſenſible marque-t-il avec tant de ſoin les bor-

nes de la reconnoiſſance ? N'eſt-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on ſi ſcrupuleuſement le terme de ſes devoirs, quand on n'eſt point tenté de le paſſer ? Qui, moi ? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je reſpire, ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chere ; ceux qui n'ont d'autre eſpoir, d'autre plaiſir qu'en moi ſeule ? Un pere preſque ſexagénaire ! une mere toujours languiſſante ! Moi leur unique enfant, je les laiſſerois ſans aſſiſtance dans la ſolitude & les ennuis de la vieilleſſe, quand il eſt tems de leur rendre les tendres ſoins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ? la terreur, le cri de ma conſcience agitée me peindroient ſans ceſſe mon pere & ma mere expirans ſans conſolation, & maudiſſant la fille ingrate qui les délaiſſe & les déshonore ? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à ſon tour & ne dit plus rien à mon cœur ; mais cette idée horrible me parle à ſa place, elle me ſuivroit pour mon tourment à chaque inſtant de mes jours, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur. Enfin, ſi tel eſt mon deſtin qu'il faille livrer le reſte de ma vie aux remords, celui-là ſeul eſt trop affreux pour le ſupporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raiſons, je l'a-

voue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, Milord, vous n'êtes pas marié. Ne sentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant-à-moi, mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse, je le sais bien ; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune que d'avoir causé la leur, & je ne déserterai jamais la maison paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame sensible, félicité si charmante & si desirée, va te perdre dans la nuit des songes, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, il vous reste de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos soins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentimens qui caractérise

les ames nobles, & c'eſt ce qui fait aujoud'hui ma honte & mon déſeſpoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non; cette affection ſecrette qui prévint en vous une eſtime éclairée ne vous a point trompé. Il eſt digne de tout ce que vous avez fait pour lui ſans le bien connoître; vous ferez plus encore s'il eſt poſſible, après l'avoir connu. Oui, ſoyez ſon conſolateur, ſon protecteur, ſon ami, ſon pere, c'eſt à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure; il juſtifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la ſageſſe. Ah, Milord! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ferez fier un jour de votre ouvrage!

---

## LETTRE VII.

### *De Julie.*

ET toi auſſi, mon doux ami! & toi l'unique eſpoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il ſe meurt de triſteſſe! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs preſſentimens me les avoient annoncés; je les aurois ſupportés avec patience: mais toi pour qui je les ſouffre! ah ceux qui me viennent de toi me ſont

ſeuls inſupportables, & il m'eſt affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre cheres! Que de douces conſolations je m'étois promiſes qui s'évanouïſſent avec ton courage! Combien de fois je me flatai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abatue! Combien de fois j'eſſuyai mes larmes ameres en me diſant, je ſouffre pour lui, mais il en eſt digne; je ſuis coupable, mais il eſt vertueux; mille ennuis m'aſſiegent, mais ſa conſtance me ſoutient, & je trouve au fond de ſon cœur le dédommagement de toutes mes pertes? Vain eſpoir que la premiere épreuve a détruit! Où eſt maintenant cet amour ſublime qui ſait élever tous les ſentimens & faire éclater la vertu? Où ſont ces fieres maximes? qu'eſt devenue cette imitation des grands hommes? Où eſt ce philoſophe que le malheur ne peut ébranler, & qui ſuccombe au premier accident qui le ſépare de ſa maîtreſſe? Quel prétexte excuſera déſormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a ſéduite qu'un homme ſans courage, amoli par les plaiſirs, qu'un cœur lâche abatu par le premier revers, qu'un inſenſé qui renonce à la raiſon ſitôt qu'il a beſoin d'elle? ô Dieu! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foibleſſe?

Regarde à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abbaiſſe juſqu'à la cruauté ? tu m'oſes faire des reproches ? tu t'oſes plaindre de moi ? .... de ta Julie ? .... barbare ! .... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laiſſé le courage de m'outrager ? Ah ! ſi tu pouvois douter de mon cœur, que le tien ſeroit mépriſable ! .... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet inſtant même où je hais ton injuſtice, tu vois trop bien la ſource du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, ſi je me ſuis perdue par une aveugle confiance, & ſi mes deſſeins n'ont point réuſſi ? Que tu rougirois de tes duretés ſi tu connoiſſois quel eſpoir m'avoit ſéduite, quels projets j'oſai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances ! Quelque jour, j'oſe m'en flatter encore, tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la défenſe de mon pere, tu n'ignores pas les diſcours publics ; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous, & pour nous conſerver l'un à l'autre il fallut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

Je t'ai donc chaſſé, comme tu l'oſois dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant ſans délicateſſe? Ingrat! c'eſt pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je ſerai livrée à l'opprobre? Eſperes-tu pouvoir ſupporter le ſpectacle de mon déshonneur? Viens cruel, ſi tu le crois, viens recevoir le ſacrifice de ma réputation avec autant de courage qne je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être déſavoué de celle à qui tu fus cher. Je ſuis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons ſenti l'un pour l'autre; je ſuis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier connoiſſe ma tendreſſe que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me ſont plus amers que l'ignominie.

Finiſſons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me ſont inſupportables. O Dieu! comment peut-on ſe quereller quand on s'aime, & perdre à ſe tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a ſi grand beſoin de conſolation? Non, mon ami, que ſert de feindre un mécontentement qui n'eſt pas. Plaignons-nous du ſort & non de l'amour. Jamais, il ne forma d'union ſi parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne ſauroient plus ſe ſéparer, &

nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne ſentir que tes peines ? Comment ne ſens-tu point celles de ton amie ? Comment n'entens-tu point dans ton ſein ſes tendres gémiſſemens ? Combien ils ſont plus douloureux que tes cris emportés ! Combien ſi tu partageois mes maux ils te ſeroient plus cruels que les tiens mêmes !

Tu trouves ton ſort déplorable ! Conſidere celui de ta Julie, & ne pleure que ſur elle. Conſidere dans nos communes infortunes l'état de mon ſexe & du tien, & juge qui de nous eſt le plus à plaindre ? Dans la force des paſſions affecter d'être inſenſible ; en proye à mille peines paroître joyeuſe & contente ; avoir l'air ſérein & l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne penſe ; déguiſer tout ce qu'on ſent ; être fauſſe par devoir, & mentir par modeſtie : voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On paſſe ainſi ſes beaux jours ſous la tyrannie des bienſéances, qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal aſſorti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; il échape à l'eſclavage ; il ſe donne à ſon gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impoſe pas on n'aſſervit qu'un corps ſans ame : la perſonne & la foi reſtent ſéparément engagés, & l'on force au crime une malheureuſe victime, en la forçant de manquer de

part ou d'autre au devoir ſacré de la fidélité. Il en eſt de plus ſages ? ah, je le ſais ! Elles n'ont point aimé ? Qu'elles ſont heureuſes ! Elles réſiſtent ? J'ai voulu réſiſter. Elles ſont plus vertueuſes ? Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, ſans toi ſeul je l'aurois toujours aimée. Il eſt donc vrai que je ne l'aime plus ?.... tu m'as perdue, & c'eſt moi qui te conſole !.... mais moi que vais-je devenir ?.... que les conſolations de l'amitié ſont foibles où manquent celles de l'amour ! qui me conſolera donc dans mes peines ? Quel ſort affreux j'enviſage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables ! Où trouverai-je aſſez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, ſi je cede ? où trouverai-je aſſez de force pour réſiſter, dans l'abattement où je ſuis ? Je crois déja voir les fureurs d'un pere irrité ! Je crois déja ſentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémiſſant déchirer mon cœur ! Privée de toi, je reſte ſans reſſource, ſans appui, ſans eſpoir ; le paſſé m'avilit, le préſent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai fait que nous rendre plus miſérables en nous préparant une ſéparation plus cruelle. Les vains plaiſirs ne ſont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie eſt ſans dédommagement.

C'eſt à moi, c'eſt à moi d'être foible & malheureuſe.

heureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer, & le tems même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes : Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser bassement tes sentimens ; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur & jouïs au moins de tes premieres vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux ? N'est-ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi, sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même, & sans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté, sache supporter l'infortune & sois homme. Sois encore, si j'ose le dire, l'amant que Julie a choisi. Ah ! si je ne suis plus digne d'animer ton courage, souviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour ; mérite que pour toi j'aye cessé de l'être ; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon respectable ami, ce n'est point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déja désavouée par toi-même. J'espere, toute avilie, toute confuse que je suis, j'ose espérer que mon souvenir n'inspire point des sentimens si bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je puis enflammer, &

que je n'aurai point à me reprocher avec ma foibleffe la lâcheté de celui qui l'a caufée.

Heureux dans ta difgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui foit connu des ames fenfibles. Le Ciel, dans ton malheur te donne un ami, & te laiffe à douter fi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéri cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de fon repos prendre foin de tes jours & de ta raifon. Que tu ferois ému fi tu favois tout ce qu'il a voulu faire pour toi ! Mais que fert d'animer ta reconnoiffance en aigriffant tes douleurs ? Tu n'as pas befoin de favoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eftimer comme il le mérite, fans l'aimer comme tu le dois.

---

## LETTRE VIII.

### *De Claire.*

VOus avez plus d'amour que de délicateffe, & favez mieux faire des facrifices que les faire valoir. Y penfez-vous d'écrire à Julie fur un ton de reproches dans l'état où elle eft, & parce que vous fouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui fouffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant fi grondeur que vous ; toujours prêt à difputer fur tout, l'amour n'eft pour vous qu'un état de guerre,

ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. Oh! que de pareils amans sont à craindre & que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne!

Croyez-moi, changez de langage avec Julie si vous voulez qu'elle vive; c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible; vous lui devez les plus tendres consolations; craignez d'augmenter vos maux à force de vous plaindre ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juste; je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre; je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au désespoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous-même quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoi qu'il en soit, voilà ma conduite & mes torts, & puisque vous vous plaisez à quereller

ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi ſeule; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque maniere que vous en uſiez, je ſerai toujours la même envers vous; vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repens d'avoir ni favoriſé ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & ſi quelquefois je m'intéreſſai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne ſembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos: je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois ce me ſemble vous en rappeller à propos quelques maximes; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du vôtre un auſſi mauvais précepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.



## LETTRE IX.

*De Milord Edouard à Julie.*

NOus l'emportons, charmante Julie ; une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit, pour prendre avec lui quelques arrangemens néceſſaires, avant de nous ſéparer ; car je ne puis différer mon départ plus longtems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous ſommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'enſuite nous irions enſemble en Angleterre. Londres eſt le ſeul théâtre digne des grands talens, & où leur carriere eſt la plus étendue (*c*). Les ſiens ſont

(*c*) C'eſt avoir une étrange prévention pour ſon pays ;

ſupérieurs à bien des égards, & je ne déſeſpere pas de lui voir faire en peu de tems à l'aide de quelques amis, un chemin digne de ſon mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon paſſage auprès de vous. En attendant vous ſentez qu'à force de ſuccès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de conſidération qui peuvent compenſer la naiſſance, même dans l'eſprit de votre pere. C'eſt, ce me ſemble, le ſeul expédient qui reſte à tenter pour votre bonheur & le ſien, puiſque le ſort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Régianino de venir me joindre, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je paſſe encore avec notre ami. Sa triſteſſe eſt trop profonde pour laiſſer place à beaucoup d'entretien. La muſique remplira les vuides du ſilence, le laiſſera rêver, & changera par degrés ſa douleur en mélancolie. J'attens cet état pour le livrer à lui-même : Je

car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où généralement parlant les étrangers ſoient moins bien reçus, & trouvent plus d'obſtacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation ils n'y ſont favoriſés en rien ; par la forme du gouvernement ils n'y ſauroient parvenir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va gueres demander aux autres l'hoſpitalité qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires ? dans quel pays hors le leur vont-ils chercher à faire fortune ? Ils ſont durs, il eſt vrai ; cette dureté ne me déplait pas quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

n'oserois m'y fier auparavant. Pour Régianino, je vous le rendrai en repassant, & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, sur les progrès que vous avez déja faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

---

## LETTRE X.

### *A Claire.*

Pourquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel! comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je ne suis plus digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner son

image dans un cœur ſi rampant & ſi bas ! Qu'elle doit de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoiſſez toutes mes erreurs, charmante Couſine (*d*) ; connoiſſez mon crime & mon repentir ; ſoyez mon Juge & que je meure ; ou ſoyez mon intercesseur, & que l'objet qui fait mon ſort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produiſit ſur moi cette ſéparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur ſtupide & de mon inſenſé déſeſpoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût poſſible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce ſentiment jointe à l'étonnante généroſité de Milord Edouard me fit naître des ſoupçons que je ne me rappellerai jamais ſans horreur, & que je ne puis oublier ſans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonſtances de mon départ, j'y crus reconnoître un deſſein prémédité, & j'oſai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'eſprit, que tout me ſembla le confirmer. La converſa-

(*d*) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma Couſine ; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

tion de Milord avec le Baron d'Etange ; le ton peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté ; la querelle qui en dériva ; la défense de me voir ; la résolution prise de me faire partir ; la diligence & le secret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit selon moi de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons, & le zele de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Besançon je sus qu'il avoit écrit à Julie, sans me communiquer sa lettre, sans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu, & je n'attendois que la réponse, dont j'espérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrâmes assez tard, & je sus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le tems de l'ouvrir ; je l'entendis de ma chambre murmurer, en lisant, quelques

mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie! difoit-il en phrafes interrompues, j'ai voulu vous rendre heureufe.... je refpecte votre vertu.... mais je plains votre erreur..... A ces mots & d'autres femblables que je diftinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée fous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne fouillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à fe battre avec moi fur le champ.

O ma Coufine! c'eft là fur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable fageffe, même fur les hommes les plus fenfibles, quand ils veulent écouter fa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes difcours, & il les prit pour un vrai délire: Mais la trahifon dont je l'accufois, les deffeins fecrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore & dont je lui parlois fans ceffe, lui firent connoître enfin le fujet de ma fureur. Il fourit; puis il me dit froidement, vous avez perdu la raifon, & je ne me bats point contre un infenfé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, eft-ce bien moi que vous accufez de vous trahir? Je fentis dans l'accent de ce difcours je ne fais quoi qui n'étoit pas d'un perfide; le fon de fa voix me remua le cœur; je n'eus pas jetté les yeux fur les fiens que tous mes foupçons fe diffiperent,




Ah; jeune homme, à ton bienfaiteur.

& je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'inſtant de ce changement; il me tendit la main. Venez, me dit-il, ſi votre retour n'eût précédé ma juſtification, je ne vous aurois vu de ma vie. A préſent que vous êtes raiſonnable, liſez cette lettre, & connoiſſez une fois vos amis. Je voulus refuſer de la lire; mais l'aſcendant que tant d'avantages lui donnoient ſur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que malgré mes ombrages diſſipés, mon deſir ſecret n'apuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouïs de celui que j'oſois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ſes pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je ſerrois ſes genoux de toute ma force, ſans pouvoir proférer un ſeul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'oppoſer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah! qu'il faſſe déſormais ce qu'il lui plaira! ſon ame ſublime eſt au deſſus de celles des hommes, & il n'eſt pas plus permis de réſiſter à ſes bienfaits qu'à ceux de la divinité.

Enſuite il me remit les deux lettres qui s'addreſſoient à moi, leſquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lû la ſienne, & d'ê-

tre inſtruit de la réſolution de votre Couſine. Je vis en les liſant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données; je vis combien il a raſſemblé de ſentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma baſſeſſe plus mépriſable. Dites quelle eſt donc cette mortelle unique dont le moindre empire eſt dans ſa beauté, & qui, ſemblable aux puiſſances éternelles, ſe fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage: Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il ſemble que tous les tourmens qu'elle me cauſe ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentimens de la nature me déſole & m'enchante; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante Couſine; vous unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au vôtre oſeront traiter de chimere: ah ne me parlez plus de philoſophie! je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours; ce fantôme qui n'eſt qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les paſſions & nous laiſſe comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'aban-

donner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les desire plus ardemment & en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne suis point tombé dans un abaissement éternel. Je sens ranimer en moi ce feu pur & saint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chere amante dont je dois honorer le choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter : les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, si je puis m'en relever un instant. Je ne sais, ni ne veux savoir quel sort le Ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai jouï. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus

afin qu'on pût dire un jour en les admirant; pouvoit-il moins faire ? Il fut aimé de Julie!

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables!* Que fignifient ces mots? Ils font dans fa lettre. Claire, je m'attends à tout; je fuis réfigné, prêt à fupporter mon fort. Mais ces mots.... jamais quoi qu'il arrive je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.

---

## LETTRE XI.

### *De Julie.*

IL eft donc vrai que mon ame n'eft pas fermée au plaifir, & qu'un fentiment de joye y peut pénétrer encore? Hélas, je croyois depuis ton départ n'être plus fenfible qu'à la douleur; je croyois ne favoir que fouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des confolations à ton abfence. Ta charmante Lettre à ma Coufine eft venue me défabufer; je l'ai lue & baifée avec des larmes d'attendriffement; elle a répandu la fraîcheur d'une douce rofée fur mon cœur féché d'ennuis & flétri de trifteffe, & j'ai fenti par la férénité qui m'en eft reftée, que tu n'as pas moins d'afcendant de loin que de près fur les affections de ta Julie.

Mon ami ! quel charme pour moi, de te voir reprendre cette vigueur de ſentiment qui convient au courage d'un homme ! je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravoit mon déſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource qui pouvoit nous reſter, dans l'uſage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné : ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits ; ce ne ſera jamais aſſez pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras plus beſoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuſe. C'eſt ſous les auſpices de cet homme reſpectable que tu vas entrer dans le monde ; c'eſt à l'appui de ſon crédit, c'eſt guidé par ſon expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié, des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ſes bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perſpective s'offre encore à toi ; vois quels ſuccès tu dois eſpérer dans une carriere où tout concourt à favoriſer ton zele. Le Ciel t'a prodigué ſes dons ; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens ; à moins de vingt-quatre ans tu joins les

graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans ;

*Frutto senile in su 'l giovenil fiore.*

L'étude n'a point émoussé ta vivacité, ni appésanti ta personne : la fade galanterie n'a point retréci ton esprit, ni hébêté ta raison. L'ardent amour en t'inspirant tous les sentimens sublimes dont il est le pere t'a donné cette élévation d'idées & ce goût exquis qui en sont inséparables. A sa douce chaleur, j'ai vû ton ame déployer ses brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune & tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, & j'espere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne sont pas dignes.

O mon doux ami, tu vas t'éloigner de moi ?..... O mon bien-aimé, tu vas fuir ta Julie ?..... Il le faut ; il faut nous séparer si nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chere idée t'animer, te consoler durant cette amere & longue séparation ! puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde & les affaires seront pour toi des distractions continuelles, & feront une

utile

utile diverſion aux peines de l'abſence. Mais je vais reſter abandonnée à moi ſeule, ou livrée aux perſécutions, & tout me forcera de te regretter ſans ceſſe. Heureuſe au moins ſi de vaines alarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & ſi avec mes propres maux je ne ſentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'expoſer.

Je frémis en ſongeant aux dangers de mille eſpeces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inſpirer; mais puiſque le ſort nous ſépare, ah! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conſeils te ſeroient néceſſaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'eſt pas à moi jeune, ſans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-deſſus des avis; c'eſt un ſoin que je laiſſe à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choſes, parce qu'elles tiennent plus au ſentiment qu'à l'expérience, & que ſi je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur: N'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens ſubtils que tu m'as toi-même appris à mépriſer, qui rempliſſent tant de livres, & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces triſtes raiſonneurs! quels doux raviſſemens leurs cœurs

n'ont jamais ſentis ni donnés ! Laiſſe, mon ami, ces vains moraliſtes, & rentre au fond de ton ame ; c'eſt là que tu retrouveras toujours la ſource de ce feu ſacré qui nous embraſa tant de fois de l'amour des ſublimes vertus ; c'eſt là que tu verras ce ſimulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un ſaint enthouſiaſme, & que nos paſſions ſouillent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais l'effacer (*e*). Souviens-toi des larmes délicieuſes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable, & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment deſirable, de la fortune ou de la vertu ? Songe à celle que le cœur préfere quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'hiſtoire. T'aviſas-tu jamais de deſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſirs d'Eliogabale ? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes deſirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? C'eſt qu'ils ne l'étoient point, & tu le ſentois bien ; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un mé-

(*e*) La véritable philoſophie des Amans eſt celle de Platon ; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philoſophe ; un lecteur froid ne peut le ſouffrir.

chant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes contemplois - tu donc avec le plus de plaiſir ? Deſquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé reſſembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour ſon pays, c'étoit Regulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ſes entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faiſoient envie, & tu ſentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce ſentiment fut particulier à toi ſeul ; il eſt celui de tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons ; ſi-tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui voulons reſſembler, & ſi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne - moi ces tranſports, mon aimable ami ; tu ſais qu'ils me viennent de toi, & c'eſt à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enſeigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton uſage : car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu ſais dire. S'il n'eſt pas queſtion d'être un Caton ni

un Regulus, chacun pourtant doit aimer ſon pays, être integre & courageux, tenir ſa foi, même aux dépens de ſa vie. Les vertus privées ſont ſouvent d'autant plus ſublimes, qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui, mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même, & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu ſentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de ſa propre eſtime; car ſi la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, ſans être forcé de ſe haïr lui-même?

Je ne crains pas que les ſens & les plaiſirs groſſiers te corrompent. Ils ſont des pieges peu dangereux pour un cœur ſenſible, & il lui en faut de plus délicats: Mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple univerſel & continuel du vice; je crains les ſophiſmes adroits dont il ſe colore: Je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impoſe, & ne te rende moins difficile ſur les moyens d'acquérir une conſidération que tu ſaurois dédaigner, ſi notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta ſageſſe fera le reſte; car c'eſt beaucoup pour s'en garantir que d'avoir ſu les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon

avis ſur la fauſſe raiſon du vice, ſur les fieres erreurs des inſenſés, & qui doit ſuffire pour diriger au bien la vie de l'homme ſage. C'eſt que la ſource du bonheur n'eſt toute entiere ni dans l'objet deſiré, ni dans le cœur qui le poſſede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos deſirs ne ſont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne ſont pas propres à la ſentir. Si l'ame la plus pure ne ſuffit pas ſeule à ſon propre bonheur, il eſt plus ſûr encore que toutes les délices de la terre ne ſauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation néceſſaire, un certain concours dont réſulte ce précieux ſentiment recherché de tout être ſenſible, & toujours ignoré du faux ſage qui s'arrête au plaiſir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que ſerviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au dedans, & de ſe procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, ſi l'on ne peut avoir qu'un des deux, ſacrifier celui que le ſort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux ſavoir que moi, qui n'ai fait qu'empoiſonner les douceurs de ma vie en penſant y mettre le comble? Laiſſe donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & ſois ſûr que s'i

eſt un ſeul exemple du bonheur ſur la terre, il ſe trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heûreux penchant à tout ce qui eſt bon & honnête ; n'écoute que tes propres deſirs, ne ſuis que tes inclinations naturelles ; ſonge ſur-tout à nos premieres amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'eſt pas poſſible que tu ceſſes d'aimer ce qui te les rendit ſi doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût ? Non, pour pouvoir poſſéder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon ſecond point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut ſans amour avoir les ſentimens ſublimes d'une ame forte ; mais un amour tel que le nôtre l'anime & la ſoutient tant qu'il brûle ; ſitôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur uſé n'eſt plus propre à rien. Dis-moi, que ſerions-nous ſi nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux ceſſer d'être que d'exiſter ſans rien ſentir, & pourrois-tu te réſoudre à traîner ſur la terre l'inſipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les tranſports qui peuvent ravir une ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite tendront mille em-

buches à ta fidélité. L'infinuante coquetterie affectera le langage de la tendreffe, & te plaira fans t'abufer; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaifirs; tu les goûteras féparés de lui, & ne les pourras reconnoître. Je ne fais fi tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu fentis auprès d'elle. L'épuifement de ton ame t'annoncera le fort que je t'ai prédit; la trifteffe & l'ennui t'accableront au fein des amufemens frivoles. Le fouvenir de nos premieres amours te pourfuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout-à-coup te furprendre. A l'inftant le voile du dégoût couvrira tous tes plaifirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien aimé, mon doux ami! ah! fi jamais tu m'oublies.... Hélas! je ne ferai qu'en mourir; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublies donc jamais, cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne fera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée. Mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eft jufte de te laiffer de la mienne le feul gage qui foit en mon pouvoir. J'ai confulté, non mes devoirs, mon efprit égaré ne les connoît plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en fauroit plus fuivre; & voici le réfultat de fes infpirations. Je ne

t'épouſerai jamais ſans le conſentement de mon pere ; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſentement. Je t'en donne ma parole, elle me ſera ſacrée, quoi qu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquiétude ſur ce que je puis devenir en ton abſence. Va, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

---

## LETTRE XII.

### *A Julie.*

*O Qual fiamma di gloria, d'onore,*
*Scorrer ſento per tutte le vene,*
*Alma grande parlando con te !*

Julie, laiſſe-moi reſpirer. Tu fais bouillonner mon ſang ; tu me fais treſſaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du ſaint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien ſon ardeur céleſte. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres ? Crois que ſi je m'oublie au point d'avoir beſoin de raiſons pour bien faire, au moins ce n'eſt pas

de ta part, ta ſeule volonté me ſuffit. Ignores-tu que je ſerai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te déſobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole ſi tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choſes; mais ſais-tu bien pourquoi je t'aime ainſi? Ah! fille incomparable! c'eſt parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre, & dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à perſonne ſans mon conſentement, n'eſt-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne ſera point violée: J'ignore dans la carriere où je vais m'eſſayer pour te complaire à quel ſort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'himen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange; je ne vis, je n'exiſte que pour elle, & mourrai libre ou ſon époux. Adieu, l'heure preſſe & je pars à l'inſtant.



## LETTRE XIII.

### *A Julie.*

J'Arrivai hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi! Mais cette carriere de douleurs est couverte des ténebres de l'avenir: Le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute! ô supplice! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le soleil se leve & ne me rend plus l'espoir de te voir; il se couche & je ne t'ai point vue: mes jours vuides de plaisir & de joye s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte, elle ne m'offre qu'une ressource incertaine & des consolations suspectes. Chere & tendre amie de mon cœur, hélas! à quels

maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé ?

Que cette tristesse ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle est l'effet passager de la solitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foiblesses ; mon cœur est dans ta main, ma Julie, & puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui sont le fruit de ta derniere lettre est que je me trouve à présent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne, je ne laisserois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est-là ton triomphe ! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés ? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fievre des sens, pour un desir de la nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur ; qu'ils voyent un amant

malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, ſans eſpoir de recouvrer ſa félicité perdue; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes ſentimens ſublimes, prêt à braver la fortune, à ſouffrir ſes revers, à ſe voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inſpirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de ſon ame. Julie, eh! qu'aurois-je été ſans toi! La froide raiſon m'eût éclairé, peut-être; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je ſaurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes ſages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus: ô quels hommes nous ſerions tous, ſi le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les ſuſſent aimer!

En méditant en route ſur ta derniere lettre, j'ai réſolu de raſſembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne ſache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire, j'aime pourtant à les relire ſans ceſſe, ne fût-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui ſeule peut faire mon bonheur. Mais inſenſiblement le papier s'uſe, & avant qu'elles ſoient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choiſir exprès pour

cela. Il eſt aſſez gros, mais je ſonge à l'avenir, & j'eſpere ne pas mourir aſſez jeune pour me borner à ce volume. Je deſtine les ſoirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours; il ſera mon manuel dans le monde où je vais entrer; il ſera pour moi le contre-poiſon des maximes qu'on y reſpire; il me conſolera dans mes maux; il préviendra ou corrigera mes fautes; il m'inſtruira durant ma jeuneſſe, il m'édifiera dans tous les tems, & ce ſeront à mon avis les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet uſage.

Quant à la derniere que j'ai préſentement ſous les yeux; toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déja fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'eſt que cet article eſt préciſément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même ſongé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de conſtance? Autrefois tu connoiſſois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah Julie! inſpires-tu des ſentimens périſſables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je ceſſer jamais d'être à toi? Non, non, c'eſt du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier tranſport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'euſſai-je vue que ce premier inſtant, c'en étoit déja fait,

il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? Maintenant qu'enivré de mon bonheur paſſé, ſon ſeul ſouvenir ſuffit pour me le rendre encore? Maintenant qu'oppreſſé du poids de tes charmes, je ne reſpire qu'en eux? Maintenant que ma premiere ame eſt diſparue, & que je ſuis animé de celle que tu m'as donnée? Maintenant, ô Julie, que je me dépite contre moi, de t'exprimer ſi mal tout ce que je ſens? Ah! que toutes les beautés de l'univers tentent de me ſéduire! en eſt-il d'autres que la tienne à mes yeux? Que tout conſpire à l'arracher de mon cœur; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on briſe ce fidele miroir de Julie, ſa pure image ne ceſſera de briller juſques dans le dernier fragment; rien n'eſt capable de l'y détruire. Non, la ſuprême puiſſance elle-même ne ſauroit aller juſques-là; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle exiſte & ceſſe de t'adorer.

Milord Edouard s'eſt chargé de te rendre compte à ſon paſſage de ce qui me regarde & de ſes projets en ma faveur: mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promeſſe par rapport à ſes arrangemens préſens. Apprends qu'il oſe abuſer du droit que lui donnent ſur moi ſes bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienſéance. Je me vois, par une penſion qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-deſſus de ma naiſſan-

ce, & c'eſt peut-être ce que je ſerai forcé de faire à Londres pour ſuivre ſes vues. Pour ici où nul affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & ne ſerai point tenté d'employer en vaines dépenſes l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers beſoins ou du moins les plus ſenſibles ſont ceux d'un cœur bienfaiſant, & tant que quelqu'un manque du néceſſaire, quel honnête homme a du ſuperflu ?

---

## LETTRE XIV.

### *A Julie.*

J'Entre avec une ſecrette horreur dans ce vaſte déſert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une ſolitude affreuſe, où regne un morne ſilence. Mon ame à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par-tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis ſeul, diſoit un ancien; moi, je ne ſuis ſeul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il ſent qu'il n'eſt point écouté: Il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puiſſe aller juſqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & perſonne ici n'entend la mienne.

Ce n'eſt pas qu'on ne me faſſe beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille

ſoins officieux n'y ſemblent voler au-devant de moi. Mais c'eſt préciſément de quoi je me plains. Le moyen d'être auſſi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. J'ai grand peur que celui qui dès la premiere vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, ſi j'avois quelque important ſervice à lui demander ; & quand je vois des hommes ſi diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, je préſumerois volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François eſt naturellement bon, ouvert, hoſpitalier, bienfaiſant ; mais il y a auſſi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne ſont faites que pour être réfuſées, mille eſpeces de pieges que la politeſſe tend à la bonne foi ruſtique. Je n'entendis jamais tant dire, comptez ſur moi dans l'occaſion ; diſpoſez de mon crédit, de ma bourſe, de ma maiſon, de mon équipage. Si tout cela étoit ſincere & pris au mot, il n'y auroit pas de Peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens ſeroit ici preſque établie, le plus riche offrant ſans ceſſe, &

le

le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont le plus inégales, & où regnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifient cette apparente commisération qui semble toujours aller au devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumieres & de l'instruction? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non seulement des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes; le ton de la conversation y est coulant & naturel; il n'est ni pesant ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, la satire aigue, l'adroite flaterie & la morale austere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à

dire ; on n'approfondit point les queſtions, de peur d'ennuyer, on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité, la préciſion mene à l'élégance ; chacun dit ſon avis & l'appuye en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le ſien ; on diſcute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute ; chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contens, & le ſage même peut rapporter de ces entretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

Mais au fond que penſes-tu qu'on apprenne dans ces converſations ſi charmantes ? A juger ſainement des choſes du monde ? à bien uſer de la ſociété, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cauſe du menſonge, à ébranler à force de philoſophie tous les principes de la vertu, à colorer de ſophiſmes ſubtils ſes paſſions & ſes préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode ſelon les maximes du jour. Il n'eſt point néceſſaire de connoître le caractere des gens, mais ſeulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque choſe. Quand un homme parle, c'eſt, pour ainſi dire, ſon habit & non pas lui qui a un ſentiment, & il en changera ſans façon tout auſſi ſouvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale ; vous l'entendrez

ſucceſſivement prêcher avec le même zele les loix, le deſpotiſme, & l'inquiſition. Il y a une raiſon commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres ſont mauvaiſes, conſéquence facile à tirer pour les trois. Ainſi nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui, & le zele apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens iſolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un eſprit à eux ; point du tout ; autres machines qui ne penſent point, & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs cotteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des auteurs qu'ils connoiſſent : là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lû, ſur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, ſur tel ou tel auteur qu'ils ne connoiſſent point, ſur tel ou tel ſyſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront le lendemain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres & pour leſquels tous les autres parlent & agiſſent, &

comme chacun ſonge à ſon intérêt, perſonne au bien commun, & que les intérêts particuliers ſont toujours oppoſés entre eux, c'eſt un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés animés par les autres ne ſavent preſque jamais de quoi il eſt queſtion. Chaque cotterie a ſes regles, ſes jugemens, ſes principes qui ne ſont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maiſon eſt un fripon dans la maiſon voiſine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une exiſtence locale & circonſcrite. Quiconque aime à ſe répandre & fréquente pluſieurs ſociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'aſſemblées, modifier ſon eſprit, pour ainſi dire, à chaque pas, & meſurer ſes maximes à la toiſe. Il faut qu'à chaque viſite il quitte en entrant ſon ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maiſon, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la poſe de même en ſortant & reprenne s'il veut la ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entre eux. On n'exige pas même

d'un Auteur, ſur-tout d'un moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses Ecrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air Cavalier ; le financier fait le Seigneur ; l'Evêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle de philoſophie, l'homme d'Etat de bel-eſprit ; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui ne pouvant prendre un autre ton que le ſien ſe met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires ſeuls, dédaignant tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur & ſont inſupportables de bonne foi. Ce n'eſt pas que M. de Muralt n'eût raiſon quand il donnoit la préférence à leur ſociété ; mais ce qui étoit vrai de ſon tems ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature à changé en mieux le ton général ; les militaires ſeuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, eſt enfin devenu le pire (*f*).

(*f*) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des Subalternes, & de ceux qui ne vivent pas à

Ainsi les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne sont point dans leur esprit, leurs discours ne représentent point leurs pensées, on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on est dans une assemblée à-peu-près comme devant un tableau mouvant, où le Spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus relative à ma situation particuliere qu'au véritable état des choses & se réformera sans doute sur de nouvelles lumieres. D'ailleurs, je ne fréquente que les sociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches sont presque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant, juge si j'ai raison d'appeller cette foule un désert, & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérité qui change à chaque instant & se détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fan-

Paris : Car tout ce qu'il y a d'illustre dans le Royaume est au service, & la Cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & passer sa vie dans des garnisons.

tômes qui frappent l'œil un moment, & difparoiffent auffi-tôt qu'on les veut faifir. Jufqu'ici j'ai vû beaucoup de mafques; quand verrai-je des vifages d'hommes ?

---

## LETTRE XV.

*De Julie.*

Oui, mon ami, nous férons unis malgré notre éloignement; nous ferons heureux en dépit du fort. C'eft l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité; leur attraction ne connoit point la loi des diftances, & les nôtres fe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le fentiment de l'abfence, & de fe rapprocher en un moment. Quelquefois même on fe voit plus fouvent encore que quand on fe voyoit tous les jours; car fitôt qu'un des deux eft feul, à l'inftant tous deux font enfemble. Si tu goûtes ce plaifir tous les foirs, je le goûte cent fois le jour; je vis plus folitaire; je fuis environnée de tes veftiges, & je ne faurois fixer les yeux fur les objets qui m'entourent, fans te voir tout autour de moi.

*Quì cantò dolcemente, e quì s'affife:*
*Quì fi rivolfe, e quì ritenne il paffo;*
*Quì co' begli occhi mi trafife il core:*
*Quì diffe una parola, e quì forrife.*

Mais toi, ſais-tu t'arrêter à ces ſituations paiſibles ? ſais-tu goûter un amour tranquille & pur qui parle au cœur ſans émouvoir les ſens, & tes regrets ſont-ils aujourd'hui plus ſages que tes deſirs ne l'étoient autrefois ? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah ! tu ne ſens pas, non, ton cœur peu délicat ne ſent pas combien l'amour s'offenſe d'un vain hommage ; tu ne ſonges ni que ta vie eſt à moi ni qu'on court ſouvent à la mort en croyant ſervir la nature. Homme ſenſuel, ne ſauras-tu jamais aimer ? Rappelle-toi, rappelle-toi ce ſentiment ſi calme & ſi doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton ſi touchant & ſi tendre. S'il eſt le plus délicieux qu'ait jamais ſavouré l'amour heureux, il eſt le ſeul permis aux amans ſéparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me ſouviens des réflexions que nous faiſions en liſant ton Plutarque, ſur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ſes triſtes plaiſirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en ſeroit aſſez, diſions-nous, pour les rendre inſipides & mépriſables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux !

de quoi jouïs-tu quand tu es ſeul à jouïr ? Ces voluptés ſolitaires ſont des voluptés mortes. O amour ! les tiennes ſont vives, c'eſt l'union des ames qui les anime, & le plaiſir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon eſt la relation de ta derniere Lettre ? Ne ſeroit-ce point là par hazard du bel-eſprit ? Si tu as deſſein de t'en ſervir ſouvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'eſt-ce, je te prie, que le ſentiment de l'habit d'un homme ? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée ? Que des maximes qu'il faut meſurer à la toiſe, que veux-tu qu'une pauvre Suiſſeſſe entende à ces ſublimes figures ? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maiſons, ne voudrois-tu point déja donner à ton eſprit la teinte de celui du pays ? Prend garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien ſur ce fond-là. A ton avis les *traſlati* du Cavalier Marin dont tu t'es ſi ſouvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & ſi l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas ſuer le feu (*g*) dans un ſonnet ?

(*g*) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.* Vers d'un ſonnet du Cavalier Marin.

Obſerver en trois ſemaines toutes les ſociétés d'une grande ville ; aſſigner le caractere des propos qu'on y tient, y diſtinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y penſe ; voilà ce qu'on accuſe les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés poſément. Je n'approuve pas non plus qu'on diſe du mal du pays où l'on vit & où l'on eſt bien traité : j'aimerois mieux qu'on ſe laiſſât tromper par les apparences, que de moraliſer aux dépens de ſes hôtes. Enfin, je tiens pour ſuſpect tout obſervateur qui ſe pique d'eſprit : je crains toujours que ſans y ſonger il ne ſacrifie la vérité des choſes à l'éclat des penſées & ne faſſe jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.

Tu ne l'ignores, pas, mon ami, l'eſprit, dit notre Muralt, eſt la manie des François ; je te trouve auſſi du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'eſt à nous qu'elle ſied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans pluſieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreſſions animées qu'inſpire la force du ſentiment ; je parle de cette gentilleſſe de ſtyle qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui

s'en ſert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime ! n'eſt-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eſt-on pas glorieux ſoi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, ſi l'on anime les converſations indifférentes de quelques ſaillies qui paſſent comme des traits, ce n'eſt point entre deux amans que ce langage eſt de ſaiſon, & le jargon fleüri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton plus ſimple qu'on puiſſe prendre. J'en appelle à toi-même. L'eſprit eut-il jamais le tems de ſe montrer dans nos tête-à-têtes, & ſi le charme d'un entretien paſſionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des Lettres que l'abſence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendriſſement le pourroient-elles ſupporter ? Quoique toute grande paſſion ſoit ſérieuſe & que l'exceſſive joye elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour ſoit toujours triſte ; mais je veux que ſa gaîté ſoit ſimple, ſans ornement, ſans art, nue comme lui ; en un mot, qu'elle brille de ſes propres graces & non de la parure du bel-eſprit.

L'Inſéparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette Lettre, prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inſpire ou tolere ; mais je ne ſais ce qu'il eſt devenu. A meſure que j'avançois, une cer-

taine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'adreſſer : car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne ; elle m'en a dicté ſur-tout le premier article en riant comme une folle, & ſans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eſt pour t'apprendre à manquer de reſpect au Marini qu'elle protege & que tu plaiſantes.

Mais ſais-tu bien ce qui nous met toutes deux de ſi bonne humeur ? C'eſt ſon prochain mariage. Le contract fut paſſé hier au ſoir, & le jour eſt pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'eſt aſſurément le ſien ; on ne vit de la vie une fille ſi bouffonnement amoureuſe. Ce bon M. d'Orbe, à qui de ſon côté la tête en tourne, eſt enchanté d'un accueil ſi folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il ſe prête avec plaiſir à la plaiſanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer ſa maîtreſſe. Pour elle, on a beau la prêcher, lui repréſenter la bienſéance, lui dire que ſi près du terme elle doit prendre un maintien plus ſérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle eſt prête à quitter. Elle traite tout cela de ſotes ſimagrées, elle ſoutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle ſera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne ſauroit aller trop gaî-

ment à la noce. Mais la petite diſſimulée ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges ; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chere ; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expoſe, & quoi qu'elle en diſe, comme une eau pure & calme commence à ſe troubler aux approches de l'orage, ſon cœur timide & chaſte ne voit point ſans quelque allarme le prochain changement de ſon ſort.

O mon ami, qu'ils ſont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouſer ; ils jouiront de leur amour ſans obſtacles, ſans craintes, ſans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit preſſé de continuer ſa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes ſentimens & les tiens ; mais j'en ai eu une eſpece de honte. En vérité, c'eſt faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.



## LETTRE XVI.

*A Julie.*

QUe les passions impétueuses rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimeres, & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causé ta présence, & dans l'emportement de ma joye un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai ; mais qui me répondra d'aujourd'hui ? O absence, ô tourment ! ô bizarre & funeste état, où l'on ne peut jouïr que du moment passé, & où le présent n'est point encore !

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, & sa rancune dans l'apologie

du Marini ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premiérement, ma Cousine ; (car c'est à elle qu'il faut répondre.) quant au style, j'ai pris celui de la chose ; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, & suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à-peu-près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un géometre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent dégrés de force ? Et comment déterminer celui de ces dégrés qu'il doit avoir sinon par le tour qu'on lui donne ? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, grace au soin que vous avez pris de les isoler ; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre, & de votre visage ; Cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi, rien du tout ; pas même à M. d'Orbe.

La premiere chose qui se présente à obser-

ver dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la Société? Hé bien, c'eſt auſſi la premiere obſervation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraſte entre les diſcours, les ſentimens, & les actions des honnêtes gens, c'eſt que ce contraſte ſaute aux yeux au premier inſtant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes ſelon les Cotteries, Moliniſtes dans l'une, Janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entens une femme de la Cour parler de modeſtie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de ſimplicité, un Abbé de Réligion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne, ne dois-je pas conclurre à l'inſtant qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir perſuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penſer qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'eſt aſſez plaiſanter avec la Couſine. Je laiſſe un ton qui nous eſt étranger à tous trois, & j'eſpere que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la ſatire que celui du bel-eſprit. C'eſt à toi, Julie, qu'il faut à préſent

repréſenter;

répondre ; car je ſais diſtinguer la critique badine, des reproches ſérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon objet. Ce ne ſont point les François que je me ſuis propoſé d'obſerver : car ſi le caractere des nations ne peut ſe déterminer que par leurs différences, comment moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci ? Je ne ſerois pas, non plus, ſi mal-adroit que de choiſir la Capitale pour le lieu de mes obſervations. Je n'ignore pas que les Capitales different moins entre elles que les Peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cauſe de l'influence commune des Cours qui ſe reſſemblent toutes, que par l'effet commun d'une ſociété nombreuſe & reſſerrée, qui eſt le même à-peu-près ſur tous les hommes, & l'emporte à la fin ſur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'eſt dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les obſerver. Je parcourrois lentement & avec ſoin pluſieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'obſerverois entre elles me donneroient le génie particulier de chacune ; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroient le génie national,

& ce qui ſe trouveroit par-tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaſte projet ni l'expérience néceſſaire pour le ſuivre. Mon objet eſt de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ſes diverſes relations. Je ne l'ai vu juſqu'ici qu'en petites ſociétés, épars & preſque iſolé ſur la terre. Je vais maintenant le conſidérer entaſſé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la Société; car s'il eſt conſtant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle eſt nombreuſe & rapprochée, mieux ils doivent valoir; & les mœurs, par exemple, ſeront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais; que ſi l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conſéquence oppoſée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoiſſance des Peuples, mais par une voye ſi longue & ſi détournée, que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve; que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé, que j'aye obſervé tous les autres.

Veuilles donc, ma charmante prêcheuſe, diſ-

tinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatyre nationale. Ce ne ſont point les Pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi-bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des uſages des Peuples ; ainſi malgré les préjugés dominans je ſens fort bien ce qui eſt mal en ſoi ; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il eſt l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offenſe en tous lieux un œil impartial, & l'on n'eſt pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y ſoit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne ſuis-je pas à préſent moi-même un habitant de Paris ? Peut-être ſans le ſavoir ai-je déja contribué pour ma part au déſordre que j'y remarque ; peut-être un trop long ſéjour y corromproit-il ma volonté même ; peut-être au bout d'un an ne ſerois-je plus qu'un bourgeois, ſi pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laiſſe-moi donc te peindre ſans contrainte des objets auxquels je rougiſſe de reſſembler, & m'animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flaterie & du menſonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon ſort, je ſaurois, n'en doute pas, choiſir

d'autres ſujets de Lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais : mais, chere amie, pour avoir la force de ſupporter le fracas du monde où je ſuis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me conſole à te le décrire, & que l'idée de préparer des relations m'excite à en chercher les ſujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout ſi tu ne veux rien voir avec moi. Penſe que pour vivre d'une maniere ſi peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'eſt pas indigne de ſa cauſe, & pour juger quels ſoins me peuvent mener à toi, ſouffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître, & des obſtacles qu'il faut ſurmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes diſtractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre eſt arrivée heureuſement pour le prolonger, & j'admire en le voyant ſi court combien de choſes ton cœur m'a ſu dire en ſi peu d'eſpace. Non, je ſoutiens qu'il n'y a point de lecture auſſi délicieuſe, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame ſemblable aux nôtres : Mais comment ne te pas connoître en liſant tes lettres ? Comment prêter un ton ſi touchant & des ſentimens ſi tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phraſe ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle

autre que Julie a jamais aimé, penſé, parlé, agi, écrit, comme elle ? Ne ſois donc pas ſurpriſe ſi tes lettres qui te peignent ſi bien ſont quelquefois ſur ton idolâtre amant le même effet que ta préſence. En les reliſant je perds la raiſon, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me conſume, mon ſang s'allume & pétille, une fureur me fait treſſaillir. Je crois te voir, te toucher, te preſſer contre mon ſein . . . . objet adoré, fille enchantereſſe, ſource de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ? . . . . ah viens ! . . . . je la ſens . . . . elle m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre . . . . il eſt vrai, chere Amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes careſſes ; tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent partout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma miſere de n'oſer m'occuper toujours de toi.

Ils ſeront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont au moment que j'écris. Aimables & dignes Epoux ! Puiſſent le Ciel les combler des biens que méritent leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puiſſe-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous

ôte ! Mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux ? Ne ſens-tu pas que l'excès de notre miſere n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les alarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrette ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir ; & nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie ! mais n'envions celui de perſonne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre, d'exiſtence préférable à la nôtre, & comme la divinité tire tout ſon bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleſte, trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe, indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.

---

## LETTRE XVII.

### *A Julie.*

ENfin me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter

les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te reſſemble je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attraits, & que la prodigieuſe diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les ſentir il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter: comme tout n'eſt que vaine apparence, & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainſi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philoſophe, il le conſidere à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place, & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent mu-

tuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon tems par intervalles entre le monde & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite, & toujours étranger dans le monde, ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie entiere en deux grands eſpaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir. Mais cela même eſt preſque impoſſible; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on poſe & qu'on reprenne à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

Je trouve auſſi que c'eſt une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit ſeule d'y pouvoir aſpirer à rien? Je ſuis réduit à

m'abaiſſer pour m'inſtruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amuſant. Je m'exerce autant qu'il eſt poſſible à devenir poli ſans fauſſeté, complaiſant ſans baſſeſſe, & à prendre ſi bien ce qu'il y a de bon dans la ſociété, que j'y puiſſe être ſouffert ſans en adopter les vices. Tout homme oiſif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manieres juſqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'eſt bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire? Mais auſſi quand il a trouvé cet art on ne lui en demande pas davantage, ſur-tout s'il eſt étranger. Il peut ſe diſpenſer de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il ſe comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni excluſion ni préférence, s'il garde le ſecret de chaque ſociété où il eſt reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maiſon dans une autre, s'il évite les confidences, s'il ſe refuſe aux tracaſſeries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paiſiblement le monde, conſerver ſes mœurs, ſa probité, ſa franchiſe même, pourvu qu'elle vienne d'un eſprit de liberté, & non d'un eſprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choiſis pour guides parmi les connoiſſances que m'a donné Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des ſociétés moins nombreuſes &

plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dînés réglés où l'on ne voit de femme que la maîtresse de la maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse, où chacun paye comme il peut son dîné en esprit ou en flaterie, & dont le ton bruyant & confus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je suis maintenant initié à des mysteres plus secrets. J'assiste à des soupés priés où la porte est fermée à tout survenant, & où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, sinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'est là que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'est là que regnent plus paisiblement des propos plus fins & plus satyriques; c'est là qu'au lieu des nouvelles publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on passe discrettement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien & le mal également plaisans & ridicules, & que peignant avec art & selon l'intérêt particulier les caracteres des personnages, chaque interlocuteur sans y penser peint encore beaucoup mieux le sien; c'est là qu'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, sous lequel feignant de rendre la satyre plus obscure, on la rend seu-

lement plus amere ; c'eſt là, en un mot, qu'on prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant à conſidérer ces propos ſelon nos idées, on auroit tort de les appeller ſatyriques ; car ils ſont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général, la ſatyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée, & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris ſur-tout où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation eſt toujours mal reçu, s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher ; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire, & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, ſa cauſtique empreinte eſt ineffaçable, il ne déchire pas ſeulement les mœurs, la vertu, il marque juſqu'au vice même, il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos ſoupés.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces ſociétés d'élite, c'eſt de voir ſix perſonnes choiſies exprès pour s'entretenir agréablement enſemble, & parmi leſquelles régnent même le plus ſou-

vent des liaiſons ſecrettes, ne pouvoir reſter une heure entre elles ſix, ſans y faire intervenir la moitié de Paris, comme ſi leurs cœurs n'avoient rien à ſe dire, & qu'il n'y eût là perſonne qui méritât de les intéreſſer. Te ſouvient-il, ma Julie, comment en ſoupant chez ta Couſine, ou chez toi, nous ſavions, en dépit de la contrainte & du myſtere, faire tomber l'entretien ſur des ſujets qui euſſent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque alluſion ſubtile, un regard plus vif qu'un éclair, un ſoupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux ſentiment d'un cœur à l'autre.

Si la converſation ſe tourne par hazard ſur les convives, c'eſt communément dans un certain jargon de ſociété dont il faut avoir la clé pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on ſe fait réciproquement, & ſelon le goût du tems, mille mauvaiſes plaiſanteries, durant leſquelles le plus ſot n'eſt pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal inſtruit eſt réduit à l'ennui & au ſilence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà hors le tête-à-tête qui m'eſt & me ſera toujours inçonnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaiſons de ce pays.

Au milieu de tout cela qu'un homme de poids avance un propos grave, ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſi-tôt l'attention commune ſe fixe

à ce nouvel objet ; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout ſe prête à le conſidérer par toutes ſes faces, & l'on eſt étonné du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres. (*h*) Un point de morale ne ſeroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de philoſophes que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les concluſions y ſeroient même ſouvent moins ſeveres ; car le philoſophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale eſt un pur verbiage, on peut être auſtere ſans conſéquence, & l'on ne ſeroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philoſophique, de mettre la vertu ſi haut, que le ſage même n'y pût atteindre. Au reſte, hommes & femmes, tous inſtruits par l'expérience du monde, & ſur-tout par leur conſcience, ſe réuniſſent pour penſer de leur eſpece auſſi mal qu'il eſt poſſible, toujours philoſophant triſtement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cauſe de tout ce qui ſe fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médiſant du cœur de l'homme.

(*h*) Pourvu, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité ; car alors chacun renchérit ; tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux. Je me rappelle un certain pacquet de gimblettes qui troubla ſi plaiſamment une repréſentation de la foire Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux ; mais que de choſes ſont gimblettes pour beaucoup d'hommes ! On ſait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'hiſtoire des Tyrintiens.

Malgré cette aviliſſante doctrine, un des ſujets favoris de ces paiſibles entretiens, c'eſt le ſentiment; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le ſein de l'amour ou de l'amitié; cela ſeroit d'une fadeur à mourir. C'eſt le ſentiment mis en grandes maximes générales & quinteſſencié par tout ce que la métaphyſique a de plus ſubtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du ſentiment, ni ſi peu compris ce qu'on en diſoit. Ce ſont des rafinemens inconcevables. O Julie, nos cœurs groſſiers n'ont jamais rien ſu de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en ſoit du ſentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépenſent ainſi tout leur ſentiment en eſprit, & il s'en exhale tant dans le diſcours, qu'il n'en reſte plus pour la pratique. Heureuſement, la bienſéance y ſupplée, & l'on fait par uſage à-peu-près les mêmes choſes qu'on feroit par ſenſibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes paſſageres, qu'on s'impoſe pour faire bien parler de ſoi; car quand les ſacrifices vont juſqu'à gêner trop long-tems ou à coûter trop cher, adieu le ſentiment; la bienſéance n'en exige pas juſques-là. A cela près, on ne ſauroit croire à quel point tout eſt compaſſé, meſuré, peſé, dans ce qu'ils appellent

des procédés ; tout ce qui n'eſt plus dans les ſentimens, ils l'ont mis en regle, & tout eſt reglé parmi eux. Ce peuple imitateur ſeroit plein d'originaux qu'il ſeroit impoſſible d'en rien ſavoir ; car nul homme n'oſe être lui-même. *Il faut faire comme les autres ;* c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe du pays. *Cela ſe fait, cela ne ſe fait pas.* Voilà la déciſion ſuprême.

Cette apparente régularité donne aux uſages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choſes les plus ſérieuſes. On ſait à point nommé quand il faut envoyer ſavoir des nouvelles, quand il faut ſe faire écrire, c'eſt-à-dire, faire une viſite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire ſoi-même, quand il eſt permis d'être chez ſoi, quand on doit n'y pas être, quoiqu'on y ſoit ; quelles offres l'un doit faire ; quelles offres l'autre doit rejetter ; quel degré de triſteſſe on doit prendre à telle ou telle mort (*i*), combien de tems on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir ſe conſoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au ſpectacle. Tout le monde y fait à la

(*i*) S'affliger à la mort de quelqu'un eſt un ſentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fût-il même notre Pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur n'en doit point montrer au dehors ; car il eſt beaucoup plus eſſentiel de fuir la fauſſeté, que de s'aſſervir aux bienſéances.

fois la même chofe dans la même circonftance : Tout va par tems comme les mouvemens d'un régiment en bataille : Vous diriez que ce font autant de marionettes clouées fur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or comme il n'eft pas poffible que tous ces gens qui font exactement la même chofe foient exactement affectés de même, il eft clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il eft clair que tout ce jargon n'eft qu'un vain formulaire, & fert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainfi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut fervir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux ; j'en dis autant de la Scene même qui depuis Moliere eft bien plus un lieu où fe débitent de jolies converfations, que la repréfentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, fur deux defquels on repréfente des Etres chimériques, favoir fur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches ; fur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troifieme on repréfente ces pieces immortelles dont la lecture nous faifoit tant de plaifir, & d'autres plus nouvelles qui paroiffent de tems en tems fur la fcene. Plufieurs de ces pieces font tragiques, mais peu touchantes, & fi l'on y trouve quelques fentimens naturels, & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune forte d'in-

d'inſtruction ſur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amuſent.

L'inſtitution de la tragédie avoit chez ſes inventeurs un fondement de religion qui ſuffiſoit pour l'autoriſer. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un ſpectacle inſtructif & agréable dans les malheurs des Perſes leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on repréſente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tirannie de la maiſon d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéreſſantes; mais qu'on me diſe de quel uſage ſont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies Grecques rouloient ſur des événemens réels ou réputés tels par les ſpectateurs, & fondés ſur des traditions hiſtoriques. Mais que fait une flame héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent ſouvent de mauvaiſes nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraiſemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes ſur ce chimérique ſujet!

Quant à la comédie, il eſt certain qu'elle doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage.

Térence & Plaute se tromperent dans leur objet ; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du siecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé, mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cent mille ames dont il n'est jamais question sur la Scene. Moliere osa peindre des bourgeois & des artisans aussi bien que des Marquis ; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui sont des gens d'un autre air, se croiroient déshonorés s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un Marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, & ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindroient de se compromettre à la Comédie comme en visite, & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre ; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un Carosse, un Suisse, un maître

d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des Bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre & comme représentans aux deux côtés, ils sont personnages sur la Scene & Comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphere du monde & des auteurs se retrécit ; c'est ainsi que la scene moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y est misérable & gueux plus le tableau du peuple y est brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours singe & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi

fut cause Moliere lui-même ; il corrigea la Cour en infectant la ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur succéderent.

En général il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la Scene Françoise ; peut-être est-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une piece de Denis le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pieces Françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur Successeur est le premier qui à l'imitation des Anglois ait osé mettre quelquefois la scene en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes ; une sentence leur coute moins qu'un sentiment ; les pieces de Racine & de Moliere (*k*) exceptées, le *je* est pres-

(*k*) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine ; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, sur-tout dans ses pieces en vers : Mais chez Racine tout est sentiment, il a su faire parler

que auſſi ſcrupuleuſement banni de la ſcene Françoiſe que des écrits de Port-Royal, & les paſſions humaines auſſi modeſtes que l'humilité Chrétienne n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geſte & dans le propos, qui ne permet jamais à la paſſion de parler exactement ſon langage ni à l'auteur de revêtir ſon perſonnage & de ſe tranſporter au lieu de la ſcene, mais le tient toujours enchaîné ſur le théâtre & ſous les yeux des Spectateurs. Auſſi les ſituations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phraſes ni des attitudes élégantes; & ſi le déſeſpoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'obſerver la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après ſa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inſtant d'après ſur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point ſur la ſcene le naturel & l'illuſion & n'y veut que de l'eſprit & des penſées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit pourvû qu'on l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpectacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vu, pour ramaſſer de quoi fournir au caquet après la piece, & l'on ne ſonge à ce

chacun pour ſoi, & c'eſt en cela qu'il eſt vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de ſa nation.

qu'on voit que pour ſavoir ce qu'on en dira. L'Acteur pour eux eſt toujours l'Acteur, jamais le perſonnage qu'il repréſente. Cet homme qui parle en maître du monde n'eſt point Auguſte, c'eſt Baron, la veuve de Pompée eſt Adrienne, Alzire eſt Mlle. Gauſſin, & ce fier Sauvage eſt Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entiérement l'illuſion dont ils voyent que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre ſix rangs de jeunes Pariſiens; ils calquent les modes françoiſes ſur l'habit romain; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré au blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des pieces; comme on ne voit que l'Acteur dans le perſonnage, on ne voit, non plus, que l'Auteur dans le drame, & ſi le coſtume eſt négligé cela ſe pardonne aiſément; car on ſait bien que Corneille n'étoit pas tailleur ni Crébillon perruquier.

Ainſi, de quelque ſens qu'on enviſage les choſes, tout n'eſt ici que babil, jargon, propos ſans conſéquence. Sur la ſcene comme dans le monde on a beau écouter ce qui ſe dit, on n'apprend rien de ce qui ſe fait, & qu'a-t-on beſoin de l'apprendre? ſitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de ſa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'eſt-il pas jugé? l'honnête homme d'ici n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes,

& un ſeul propos inconſidéré, lâché ſans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne reſſemblent guere à leurs diſcours je vois qu'on ne les peint que par leurs diſcours ſans égard à leurs œuvres ; je vois auſſi que dans une grande ville la ſociété paroît plus douce, plus facile, plus ſûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y ſont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus juſtes ? Je n'en ſais rien. Ce ne ſont encore-là que des apparences, & ſous ces dehors ſi ouverts & ſi agréables les cœurs ſont peut-être plus cachés, plus enfoncés en dedans que les nótres. Etranger, iſolé, ſans affaires, ſans liaiſons, ſans plaiſirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer ?

Cependant je commence à ſentir l'ivreſſe où cette vie agitée & tumultueuſe plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdiſſement ſemblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait paſſer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui frappent n'attache mon cœur, mais tous enſemble en troublent & ſuſpendent les affections, au point d'en oublier quelques inſtants ce que je ſuis & à qui je ſuis. Chaque jour en ſortant de chez moi j'enferme mes ſentimens ſous la clef, pour en prendre

d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entens juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaye de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considere que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un prix à des chimeres, & d'imposer silence à la nature & à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modele que je porte au dedans de moi, & qui servoit à la fois d'objet à mes desirs & de regle à mes actions, je flote de caprice en caprice, & mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrette tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le

cœur vuide & gonflé comme un balon rempli d'air. O amour ! ô purs sentimens que je tiens de lui ! . . . . avec quel charme je rentre en moi-même ! avec quel transport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité ? Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, assise sur un trône de gloire & dissipant d'un souffle tous ces prestiges ! Je sens respirer mon ame oppressée, je crois avoir recouvré mon existence & ma vie, & je reprens avec mon amour tous les sentimens sublimes qui le rendent digne de son objet.

---

## LETTRE XVIII.

### *De Julie.*

JE viens, mon bon ami, de jouïr d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage, la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'estime & d'amour pour elle, ne respire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuse, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'est-à-dire de le partager. Tu n'y seras pas moins sensible, j'en suis bien

ſure ; toi qu'elle aima toujours ſi tendrement ; toi qui lui fus cher preſque dès ſon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus cher. Oui, tous les ſentimens qu'elle éprouve ſe font ſentir à nos cœurs comme au ſien. S'ils ſont des plaiſirs pour elle, ils ſont pour nous des conſolations, & tel eſt le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois ſuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diſſimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choſes ; la voilà ſujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs, & ſon cœur qui n'étoit qu'à nous ſe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié céde le premier rang. Il y a plus, mon ami ; nous devons de notre part devenir plus ſcrupuleux ſur les témoignages de ſon zele ; nous ne devons pas ſeulement conſulter ſon attachement pour nous, & le beſoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à ſon nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à ſon mari. Nous n'avons pas beſoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu ; les loix ſeules de l'amitié ſuffiſent. Celui qui pour ſon intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir ? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ſes démarches qu'à elle-mê-

me, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie, elle couvroit ma faute sans la partager : Mais à présent, tout est changé ; elle doit compte de sa conduite à un autre ; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même tems de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée ; il ne lui suffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari mais l'obtenir ; s'il la blâme elle est blâmable ; & fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée ; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes ; tu en feras le juge ; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma Cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la premiere. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe j'ai déja pris un prétexte pour

retirer tes lettres, que la crainte d'une surprise me faisoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un serrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu, elle m'a embrassée en pleurant; nous sentions sans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu besoin du secours des paroles.

A l'égard de l'adresse à substituer à la sienne, j'avois songé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'est bien la voye la plus sûre que nous pourrions choisir; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma cousine, est-ce une raison d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'est-il pas à craindre au contraire, que des sentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime ne soit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abusant de sa reconnoissance je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice? Ah! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable sans me donner des complices, & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y pensons point, mon ami; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr, à la vérité, mais aussi moins répréhensible, en ce qu'il ne

compromet perſonne & ne nous donne aucun confident ; c'eſt de m'écrire ſous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Boſquet, & de mettre une enveloppe adreſſée à Régianino que j'aurai ſoin de prévenir. Ainſi Régianino lui-même ne ſaura rien ; il n'aura tout au plus que des ſoupçons qu'il n'oſeroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend ſa fortune m'a répondu de lui. Tandis que notre correſpondance continuera par cette voye, je verrai ſi l'on peut reprendre celle qui nous ſervit durant le voyage de Valais, ou quelque autre qui ſoit permanente & ſûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'eſt pas de ton goût. Les Lettres de M. de Muralt dont on s'eſt plaint en France étoient moins ſéveres que les tiennes ; comme un enfant qui ſe dépite contre ſes maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, ſur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me ſurprend le plus eſt que la choſe qui commence par te révolter eſt celle qui prévient tous les étrangers, ſavoir l'accueil des François & le ton général de leur ſociété, quoique de ton propre aveu tu doives perſonnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la diſtinction de Paris en particulier & d'une grande ville en général ; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu

fais ta critique à bon compte, avant de ſavoir ſi c'eſt une médiſance ou une obſervation. Quoi qu'il en ſoit, j'aime la nation Françoiſe, & ce n'eſt pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des inſtructions que nous avons priſes enſemble. Si notre pays n'eſt plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux François. Henri-quatre, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'eſt pas le pays des hommes libres, elle eſt celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du ſage. Hoſpitaliers, protecteur de l'étranger, les François lui paſſent même la vérité qui les bleſſe, & l'on ſe feroit lapider à Londres ſi l'on y oſoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laiſſent dire d'eux à Paris. Mon Pere, qui a paſſé ſa vie en France ne parle qu'avec tranſport de ce bon & aimable peuple. S'il y a verſé ſon ſang au ſervice du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans ſa retraite, & l'honore encore de ſes bienfaits ; ainſi je me regarde comme intéreſſée à la gloire d'un pays où mon Pere a trouvé la ſienne. Mon ami, ſi chaque peuple a ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités, honore au moins la vérité qui loue, auſſi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus ; pourquoi perdrois-tu en

visites oisives le tems qui te reste à passer aux lieux où tu es ? Paris est-il moins que Londres le théâtre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin ? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des Lords Edouards, & tous les François ne ressemblent pas à ces beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaye, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le pere de ma Cousine dit que tu connois la constitution de l'empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve aussi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers systêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite est le plus honoré est celui qui te convient le mieux, & que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme ? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne ? Si tu consideres le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès ? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que pas ses amis ? si tu songes... ah ! cette

mer !... un plus long trajet.... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au delà.

A propos de cette grande Ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres ? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes ? Ces femmes galantes & célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples & grossieres ? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers ? Désabuse-toi, mon ami ; ce que tu peux faire de pis pour mon repos est de ne me point parler d'elles, & quoi que tu m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles ; car enfin la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés ; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

Je ne sais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la noce il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chassant de château en château ; l'autre du pays Allemand par le coche de Berne. Le premier est une maniere de petit-maître, parlant assez résolument pour faire trouver ses réparties spirituelles à ceux

qui

qui n'en écoutent que le ton. L'autre eſt un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un ſot qui ne ſait que dire, & du mal-aiſe d'un libertin qui ne ſe ſent pas à ſa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-poſitivement les intentions de mon pere au ſujet de ces deux Meſſieurs, j'uſe avec plaiſir de la liberté qu'il me laiſſe de les traiter à ma fantaiſie, & je ne crois pas que cette fantaiſie laiſſe durer long-tems celle qui les amene. Je les hais d'oſer attaquer un cœur où tu regnes, ſans armes pour te le diſputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non, ſois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il ſe préſenteroit un autre toi-même, encore le premier venu ſeroit-il le ſeul écouté. Ne t'inquiéte donc point de ces deux eſpeces dont je daigne à peine te parler. Quel plaiſir j'aurois à leur meſurer deux doſes de dégoût ſi parfaitement égales, qu'ils priſſent la réſolution de partir enſemble, comme ils ſont venus, & que je puſſe t'apprendre à la fois le départ de tous deux!

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des Epîtres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne ſais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raiſon; mais je ſais bien que le livre

de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre maniere de juger de mes lectures, que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (*l*).

Adieu, mon trop cher Ami, je ne voudrois pas finir si-tôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaye & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble, est que ma mere se trouve mieux depuis quelques jours; elle s'est sentie assez de force pour assister au mariage, & servir de mere à sa Niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joye. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée! .... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je

(*l*) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

n'ignore pas qu'elle t'aime, & que ſi jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien feroit ſon premier ouvrage. Ah! ſi ton cœur ſait être ſenſible, qu'il a beſoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

---

## LETTRE XIX.

### *A Julie.*

TIens, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi; je ſouffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je penſe. Qui ſera le dépoſitaire de tous mes ſentimens, ſi ce n'eſt toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur ſe permettroit-il de parler, ſi tu refuſois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes obſervations & de mes jugemens, c'eſt pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves, & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me preſſer de t'en inſtruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuſerai point ſur ce que je t'en parle en confidence; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne ſois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Pariſiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en ſavent point mauvais gré; ils conviennent de beaucoup de choſes. Ils ſe

plaignoient de notre Muralt, je le crois bien ; on voit, on sent combien il les hait, jusques dans les éloges qu'il leur donne, & je suis bien trompé si même dans ma critique on n'apperçoit le contraire. L'estime & la reconnoissance que m'inspirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchise, elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la maniere dont tous supportent la vérité dans ma bouche, j'ose croire que nous sommes dignes, eux de l'entendre, & moi de la dire. C'est en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent, & les plus indignes en sont toujours les plus affamés ; mais la censure est utile, & le mérite seul sait la supporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le François comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes, & qui soit bienfaisant par caractere ; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices, ils ne seroient pas hommes : Ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me

conviennent pas, & que tu m'as interdits toi-même. L'auſtérité républicaine n'eſt pas de miſe en ce pays; il y faut des vertus plus flexibles, & qui ſachent mieux ſe plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite eſt honoré, j'en conviens; mais ici les talens qui menent à la réputation ne ſont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de poſſéder ces derniers, Julie ſe réſoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angleterre c'eſt toute autre choſe, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puiſſe parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'eſtime publique y eſt un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard eſt d'employer cette voye en ma faveur, & le mien de juſtifier ſon zele. Le lieu de la terre où je ſuis le plus loin de toi eſt celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il eſt difficile d'obtenir ta main, il l'eſt bien plus de la mériter, & voilà la noble tâche que l'amour m'impoſe.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déja ſi inquiéte avant mon départ, que je n'oſai te dire ce que j'en penſois; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuſe. Conſerve-la moi,

parce qu'elle m'eſt chere, parce que mon cœur l'honore, parce que ſes bontés font mon unique eſpérance, & ſur-tout parce qu'elle eſt mere de ma Julie

Je te dirai ſur les deux épouſeurs que je n'aime point ce mot, même par plaiſanterie. Du reſte le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puiſque tu crois les haïr. Mais j'admire ta ſimplicité de penſer connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'eſt l'amour dépité que tu prends pour elle ? Ainſi murmure la blanche colombe dont on pourſuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque choſe, je pourrai ceſſer de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obſédée par ces deux importuns ! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

---

## LETTRE XX.

### *De Julie.*

MOn ami, j'ai remis à M. d'Orbe un pacquet qu'il s'eſt chargé de t'envoyer à l'adreſſe de M. Silveſtre chez qui tu pourras le retirer ; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce pacquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en ſervir eſt bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart d'heure juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche, & ſur ſon cœur; cela ſert, dit-on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très-ſinguliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fideles. C'eſt de communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le ſuccès de l'expérience; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquilliſe-toi ſur les deux Galans, ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car déſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis: qu'ils aillent en paix; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

---

## LETTRE XXI.

### *A Julie.*

Tu l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre, ces aimables Pariſiennes? orgueilleuſe, cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalouſie, avec ta modeſtie & ton

amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoi qu'il en soit, je serai vrai; je puis l'être; je le serois de meilleur cœur, si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes! que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens!

Tu te plaignois de mon silence? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit? En lisant cette lettre tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisanes tes voisines, & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelloient à toi sans cesse, & que les autres.... lis, & puis tu me jugeras. Au reste peu de gens pensent comme moi des Dames Françoises, si même je ne suis sur leur compte tout-à-fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches que je te les représente, non peut-être comme elles sont, mais comme je les vois. Malgré cela, si je suis injuste envers elles, tu ne manqueras pas de me censurer encore, & tu seras plus injuste que moi; car tout le tort en est à toi seule.

Commençons par l'extérieur. C'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere aussi-bien que de visage, & comme l'un ne leur est gueres plus favorable

que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure, & généralement plutôt mal que bien ; je laiſſe à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent ; en quoi je trouve aſſez ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner. Mais elles ont naturellement une certaine *diſinvoltura* qui n'eſt pas dépourvue de graces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'eſt l'autre extrémité des Valaiſanes. Avec des corps fortement ſerrés elles tâchent d'en impoſer ſur la conſiſtance ; il y a d'autres moyens d'en impoſer ſur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inſpection en eſt ſi libre qu'il reſte peu de choſe à deviner. Ces Dames paroiſſent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le viſage ſoit agréable, l'imagination du ſpectateur les ſerviroit au ſurplus beaucoup mieux que ſes yeux, & ſuivant le Philoſophe gaſcon, la faim entiere eſt

bien plus âpre que celle qu'on a déja rassasiée, au moins par un sens.

Leurs traits sont peu réguliers, mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté, & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais (*m*).

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela comme en tout de modele au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans & serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe ; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

(*m*) Parlons pour nous, mon cher philosophe ; pourquoi d'autres ne seroient-ils pas plus heureux ? Il n'y a qu'une coquette qui promette à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

Leur parure eſt plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richeſſe. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer ſouvent d'ajuſtement, les préſervent d'une ſomptuoſité ridicule ; elles n'en dépenſent pas moins, mais leur dépenſe eſt mieux entendue ; au lieu d'habits rapés & ſuperbes comme en Italie, on voit ici des habits plus ſimples & toujours frais. Les deux ſexes ont à cet égard la même modération, la même délicateſſe, & ce goût me fait grand plaiſir : J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes ſur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à diſtinguer une Ducheſſe d'une bourgeoiſe, ſi la premiere n'avoit l'art de trouver des diſtinctions que l'autre n'oſeroit imiter. Or ceci ſemble avoir ſa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode eſt ſuivie à l'inſtant à la ville, & il n'en eſt pas des Bourgeoiſes de Paris comme des provinciales & des étrangeres, qui ne ſont jamais qu'à la mode qui n'eſt plus. Il n'en eſt pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant auſſi les plus riches, leurs femmes ſe diſtinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voye, elles ſeroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur & de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est-là ce qui leur a suggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obstine à nommer grossiérement du fard ; elles se sont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge, car le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu .... oh bien des choses, que ma Julie, toute Demoiselle qu'elle est, ne verra sûrement jamais ! Elles ont mis dans leurs manieres le même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore, & embellit ton sexe, leur a paru vile & roturiere ; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préférent leur rang à leur sexe, & imitent les filles de joye, afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part, mais je sais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait

tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroſo penſier* des amans, que de reſter miſes comme des Bourgeoiſes, & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eſt pas trop en ſûreté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie; c'eſt préciſément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt gueres ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg St. Germain juſqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vû de ſemblable en ſon pays; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, aigre,

interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reſte dans leur ton quelque grace de leur ſexe, leur maniere intrépide & curieuſe de fixer les gens acheve de l'éclipſer. Il ſemble qu'elles ſe plaiſent à jouïr de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la premiere fois ; mais il eſt à croire que cet embarras leur plairoit moins ſi elles en démêloient mieux la cauſe.

Cependant, ſoit prévention de ma part en faveur de la beauté, ſoit inſtinct de la ſienne à ſe faire valoir, les belles femmes me paroiſſent en général un peu plus modeſtes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réſerve ne leur coute guere, elles ſentent bien leurs avantages, elles ſavent qu'elles n'ont pas beſoin d'agaceries pour attirer. Peut-être auſſi que l'impudence eſt plus ſenſible & choquante jointe à la laideur, & il eſt ſûr qu'on couvriroit plutôt de ſoufflets que de baiſers un laid viſage effronté, au lieu qu'avec la modeſtie il peut exciter une tendre compaſſion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque choſe de plus doux dans le maintien des jolies perſonnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'eſt jamais expoſé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelque-

ſois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle pour avoir le plaiſir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le deſir d'imiter les grands airs ne ſont pas les ſeules cauſes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mêlange indiſcret & continuel des deux ſexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos Suiſſeſſes aiment aſſez à ſe raſſembler entre elles (*n*); elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une ſorte de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maîtreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par-tout; mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon, & les hommes ſemblent comme les eſpeces ſe multi-

(*n*) Tout cela eſt fort changé. Par les circonſtances, ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelque vingtaines d'années. Aux mœurs, au ſtyle, on les croiroit de l'autre ſiecle.

plier par la circulation. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe ? férieuſement ou par plaiſanterie, on s'occupe d'elle, & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccede à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrette gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les ſpectacles, c'eſt-à-dire à y être vues ; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller eſt de trouver une compagne ; car l'uſage ne permet à aucune femme d'y aller ſeule en grande loge, pas même avec ſon mari, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien dans ce pays ſi ſociable ces parties ſont difficiles à former ; de dix qu'on en projette, il en manque neuf ; le deſir d'aller au ſpectacle les fait lier, l'ennui d'y aller enſemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aiſément cet uſage inepte ; car où eſt la raiſon de ne pouvoir ſe montrer ſeule en public ? Mais c'eſt peut-être ce défaut de raiſon qui le conſerve. Il eſt bon de tourner autant qu'on

qu'on peut les bienſéances ſur des choſes où il ſeroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller ſans compagne à l'Opéra? Ne vaut-il pas mieux réſerver ce droit pour recevoir en particulier ſes amis?

Il eſt ſûr que mille liaiſons ſecrettes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparſes & iſolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'abſurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dît donc plus que cet uſage eſt plus honnête, mais qu'il eſt plus agréable, & c'eſt ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut régner où la pudeur eſt en dériſion, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté? Auſſi comme le grand fléau de tous ces gens ſi diſſipés eſt l'ennui, les femmes ſe ſoucient-elles moins d'être aimées qu'amuſées, la galanterie & les ſoins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on ſoit aſſidu, peu leur importe qu'on ſoit paſſionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant ſont bannis de l'intime ſociété des deux ſexes & relegués avec ceux de *chaîne* & de *flame* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il ſemble que tout l'ordre des ſentimens naturels ſoit ici renverſé. Le cœur n'y forme aucune chaîne, il n'eſt point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit eſt réſervé aux ſeules fem-

mes mariées, & n'exclud du choix perſonne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que ſa fille un ſeul. L'adultere n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienſéance ; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'inſtruire en ſont pleins, & le déſordre n'eſt plus blâmable, ſitôt qu'il eſt joint à l'infidélité. O Julie ! Telle femme qui n'a pas craint de ſouiller cent fois le lit conjugal oſeroit d'une bouche impure accuſer nos chaſtes amours, & condamner l'union de deux cœurs ſinceres qui ne ſurent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'eſt pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'eſt un ſacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce ſacrement n'a pas la force des moindres contracts civils : il ſemble n'être que l'accord de deux perſonnes libres qui conviennent de demeurer enſemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans ; mais qui n'ont, au ſurplus, aucune ſorte de droit l'une ſur l'autre ; & un mari qui s'aviſeroit de contrôler ici la mauvaiſe conduite de ſa femme n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui ſouffriroit chez nous le déſordre public de la ſienne. Les femmes, de leur côté, n'uſent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les faſſent punir d'imiter leurs infidélités. Au reſte, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où

le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les Epoux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté; les amans sont des gens indifférens qui se voyent par amusement, par air, par habitude, ou pour le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir, moins encore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies Lettres pleines de portraits, de maximes de philosophie, & de bel-esprit. A l'égard du phisique il n'exige pas tant de mistere, on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la facilité de les satisfaire; la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence, car pourquoi seroit-on plus fidelle à l'amant qu'au mari? Et puis à certain âge tous les hommes sont à-peu-près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées sortent de chez la même

marchande de modes, & il n'y a guere d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodement ſous la main.

Comme je ne ſais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé ſur un ton ſi extraordinaire qu'il ne m'a pas été poſſible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'eſt que chez la plupart des femmes l'amant eſt comme un des gens de la maiſon : s'il ne fait pas ſon devoir, on le congédie & l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes aſſez capricieuſes pour eſſayer même du maître de la maiſon, car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure pas ; quand elle eſt paſſée on le chaſſe & l'on en prend un autre, ou s'il s'obſtine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, diſois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges uſages, comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres-là, qui ont ainſi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il, elle n'y vit point. On ne ſe voit plus ; on ne ſe connoit plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoiſſance à faire, & ce ſeroit beaucoup qu'on ſe ſouvînt de s'être vûs. Je vous entens, lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations, je ne conçois pas comment après une union ſi tendre

on peut ſe voir de ſang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne treſſaillit pas à ſa rencontre ! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos treſſaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fiſſent autre choſe que tomber en ſyncope ?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé, ſans doute ; place Julie à côté du reſte, & ſouviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; pluſieurs de ces impreſſions déſagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal ſe préſente avant le bien, il ne l'empêche pas de ſe montrer à ſon tour ; les charmes de l'eſprit & du naturel font valoir ceux de la perſonne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un ſentiment contraire. C'eſt l'autre point de vue du tableau, & la juſtice ne permet pas de ne l'expoſer que par le côté déſavantageux.

C'eſt le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils ſont, & que la ſociété leur donne, pour ainſi dire, un être différent du leur. Cela eſt vrai, ſur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la ſeule exiſtence dont elles ſe ſoucient. En abordant une Dame dans une aſſemblée, au lieu d'une pariſienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un

ſimulacre de la mode. Sa hauteur, ſon ampleur, ſa démarche, ſa taille, ſa gorge, ſes couleurs, ſon air, ſon regard, ſes propos, ſes manieres, rien de tout cela n'eſt à elle, & ſi vous la voyiez dans ſon état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or cet échange eſt rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a guere à gagner à tout ce qu'on ſubſtitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entiérement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'eſt dans une certaine addreſſe à la ſaiſir que conſiſte l'art d'obſerver. Cet art n'eſt pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croyent en avoir, pour peu qu'on les fréquente aſſidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle repréſentation qui leur plait ſi fort, on les voit bientôt comme elles ſont, & c'eſt alors que toute l'averſion qu'elles ont d'abord inſpirée ſe change en eſtime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occaſion d'obſerver la ſemaine derniere dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient aſſez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, ſans trop s'aſſurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaiſir d'y rire de nous à leur aiſe. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaiſans & fins qui tombant toujours ſans réjaillir épuiſerent bientôt leur car-

quois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne sais si elles se trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveilles; je vis avec surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon-sens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familieres & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville; car sans y songer on prend des manieres assortissantes aux choses qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement que Paris, ce prétendu siége du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oubliâmes. Tout notre soin se

bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eumes besoin ni de satires ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie, mais de gaîté, comme ceux de ta Cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de longtems. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légérement un mot qui fut assez mal reçu; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des paysans de la paroisse, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche; l'autre enrôlé dans la milice sans égard pour son âge & pour ses enfans; (*o*) l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin

(*o*) On a vu cela dans l'autre guerre; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le tems attribué aux billets-doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne ſaurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaiſir que prenoit une femme ſi jeune & ſi diſſipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'oſtentation. Comment, diſois-je tout attendri; quand ce ſeroit Julie, elle ne feroit pas autrement? Dès cet inſtant je ne l'ai plus regardée qu'avec reſpect, & tous ſes défauts ſont effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches ſe ſont tournées de ce côté, j'ai appris milles choſes à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées ſi inſupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes ſoient plus éclairées, parlent en général plus ſenſément, plus judicieuſement, & ſachent donner au beſoin de meilleurs conſeils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-eſprit, quel parti tirerons-nous de la converſation d'une Eſpagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun, & tu ſais, Julie ce qu'il en eſt communément de nos Suiſſeſſes. Mais qu'on oſe paſſer pour peu galant & tirer les Françoiſes de cette fortereſſe, dont à la vérité elles n'aiment guere à ſortir, on trouve encore à qui parler en raſe campagne, & l'on

croit combattre avec un homme, tant elle sait s'armer de raison & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles servent leurs amis; car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui soit de tous les pays; mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif: Celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque assez commune qui semble être à la charge des femmes est qu'elles font tout en ce pays, & par conséquent plus de mal que de bien; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci-devant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes: car la galanterie Françoise a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles; rien ne se fait que par elles ou pour elles; l'Olympe & le Parnasse, la gloire & la fortune sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en ac-

corder ; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables. Poéſie, Littérature, Hiſtoire, Philoſophie, Politique même, on voit d'abord au ſtile de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un aſcendent naturel juſques ſur leurs maris, non parce qu'ils ſont leurs maris, mais parce qu'ils ſont hommes, & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fût-ce même la ſienne.

Au reſte cette autorité ne ſuppoſe ni attachement ni eſtime ; mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde ; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſentiel à la galanterie Françoiſe de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe ; c'eſt un témoignage qu'on a vécu aſſez avec elles pour les connoître. Quiconque les reſpecteroit paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité que les honorer ſeroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes eſt d'être ſouverainement impertinent.

Quoi qu'il en ſoit, elles ont beau ſe piquer de méchanceté ; elles ſont bonnes en dépit d'el-

les, & voici à quoi fur-tout leur bonté de cœur eft utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires font toujours repouffans & fans commifération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font font auffi les plus durs des hommes. C'eft donc aux femmes qu'on s'addreffe pour avoir des graces ; elles font le recours des malheureux ; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes ; elles les écoutent, les confolent & les fervent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles favent dérober des momens à leurs plaifirs pour les donner à leur bon naturel, & fi quelques-unes font un infame commerce des fervices qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à fecourir le pauvre de leur bourfe & l'opprimé de leur crédit. Il eft vrai que leurs foins font fouvent indifcrets, & qu'elles nuifent fans fcrupule au malheureux qu'elles ne connoiffent pas, pour fervir le malheureux qu'elles connoiffent : Mais comment connoître tout le monde dans un fi grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame féparée de la véritable vertu, dont le plus fublime effort n'eft pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près, il eft certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce font elles feules qui confervent dans Paris le

peu d'humanité qu'on y voit régner encore, & que fans elles on verroit les hommes avides & infatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, fi je m'en étois tenu aux peintures des faifeurs de Romans & de Comédies, lefquels voyent plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles fe difpenfent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans font peut-être la derniere inftruction qu'il refte à donner à un peuple affez corrompu pour que toute autre lui foit inutile; je voudrois qu'alors la compofition de ces fortes de livres ne fût permife qu'à des gens honnêtes mais fenfibles dont le cœur fe peignit dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fuffent pas au deffus des foibleffes de l'humanité, qui ne montraffent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiffent aimer en la peignant d'abord moins auftere, & puis du fein du vice les y fuffent conduire infenfiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne fuis en rien de l'opinion commune fur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus féduifantes, la coquetterie la plus rafinée, le

ſublime de la galanterie, & l'art de plaire au ſouverain dégré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repouſſante, leurs manieres ſans modeſtie. J'imagine que le cœur doit ſe fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me perſuadera jamais qu'elles puiſſent un moment parler de l'amour, ſans ſe montrer également incapables d'en inſpirer & d'en reſſentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à ſe défier de leur caractere, elle les peint frivoles, ruſées, artificieuſes, étourdies, volages, parlant bien, mais ne penſant point, ſentant encore moins, & dépenſant ainſi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce ſont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du ſens, de la raiſon, de l'humanité, du bon naturel; elles ſont moins indiſcrettes, moins tracaſſieres que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles ſont plus ſolidement inſtruites & leur inſtruction profite mieux à leur jugement. En un mot, ſi elles me déplaiſent par tout ce qui caractériſe leur ſexe qu'elles ont défiguré, je les eſtime par des rapports avec le nôtre, qui nous ſont honneur, & je trouve qu'elles feroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Concluſion : ſi Julie n'eût point exiſté, ſi

mon cœur eût pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse; mais je m'y serois fait volontiers une amie, & ce trésor m'eût consolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres. (*p*).

---

## LETTRE XXII.

### *A Julie.*

DEpuis ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit pacquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demi-heure cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis

(*p*) Je me garderai de prononcer sur cette lettre; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent, & qui leur refuse les seules dont elles font cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

trouvé dans le Marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'eſt la premiere fois que cela m'eſt arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en ſers même qu'à regret l'après-midi pour quelques viſites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je ſerois bien fâché qu'un peu plus d'aiſance dans ma fortune me fît négliger l'uſage.

J'étois fort embarraſſé dans mon fiacre avec mon pacquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une ſorte de volupté qui me laiſſe oublier la commodité dans les choſes communes, me la fait rechercher avec ſoin dans les vrais plaiſirs. Je n'y puis ſouffrir aucune ſorte de diſtraction, & je veux avoir du tems & mes aiſes pour ſavourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce pacquet avec une inquiette curioſité dont je n'étois pas le maître: je m'efforçois de palper à travers les envelopes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faiſoit de l'une à l'autre. Ce n'eſt pas qu'à ſon volume, à ſon poids, au ton de ta lettre, je n'euſſe quelque ſoupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiſte & l'occaſion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'eſt un miracle de l'amour; plus il

paſſe

paſſe ma raiſon, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaiſirs qu'il me donne eſt celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'aſſeye hors d'haleine, je porte une main tremblante ſur le cachet. O premiere influence du taliſman! j'ai ſenti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me ſuis bientôt trouvé tellement oppreſſé, que j'ai été forcé de reſpirer un moment ſur la derniere enveloppe .... Julie! .... O ma Julie! .... le voile eſt déchiré .... je te vois .... je vois tes divins attraits! Ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchiſſent .... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il eſt prompt, qu'il eſt puiſſant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point, comme tu prétends, un quart d'heure pour le ſentir; une minute, un inſtant ſuffit pour arracher de mon ſein mille ardens ſoupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur paſſé. Pourquoi faut-il que la joye de poſſéder un ſi précieux tréſor ſoit mêlée d'une ſi cruelle amertume? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne ſont plus! Je crois en le voyant te revoir encore; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le ſouvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel m'a donnés & ravis dans ſa colere! Hélas, un inſtant me déſabuſe; toute la

douleur de l'abſence ſe ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a ſuſpendue, & je ſuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus ſenſibles. Dieux! quels torrens de flammes mes avides regards puiſent dans cet objet inattendu! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta préſence y faiſoit naître! ô Julie, s'il étoit vrai qu'il pût tranſmettre à tes ſens le délire & l'illuſion des miens.... Mais pourquoi ne le feroit-il pas? Pourquoi des impreſſions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas auſſi loin qu'elle? Ah, chere amante! où que tu ſois, quoi que tu faſſes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre Amant adreſſe à ta perſonne, ne ſens-tu pas ton charmant viſage inondé des pleurs de l'amour & de la triſteſſe? Ne ſens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton ſein, preſſés, comprimés, accablés de mes ardens baiſers? Ne te ſens-tu pas embraſer toute entiere du feu de mes levres brûlantes! ..... Ciel, qu'entends-je? Quelqu'un vient.... Ah ſerrons, cachons mon tréſor.... un importun! .... Maudit ſoit le cruel qui vient troubler des tranſports ſi doux! .... Puiſſe-t-il ne jamais aimer.... ou vivre loin de ce qu'il aime!

## LETTRE XXIII.

### *A Made. d'Orbe.*

C'Est à vous, charmante Cousine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le secret, je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez-m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y souffrir, y périr pour votre service; mais y rester éveillé & attentif, cela ne m'est pas possible.

Avant de vous dire ce que je pense de ce fameux Théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoisseurs pourra redresser le mien si je m'abuse.

L'Opéra de Paris passe à Paris pour le spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on, le plus superbe monument de la magnificence de Louis quatorze. Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire son avis sur ce grave sujet. Ici l'on peut disputer de tout hors de la Musique & de l'Opéra, il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point; la Musique Françoise se maintient

par une inquiſition très-ſévere, & la premiere choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de ſi beau dans le reſte du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité eſt que les plus diſcrets s'en taiſent, & n'oſent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y repréſente à grands frais, non ſeulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues, & ſûrement Pope a voulu déſigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des lutins, des monſtres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joye, un feu, une gigue, une bataille, & un bal.

Cet aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il repréſente. En voyant paroître un temple on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la Déeſſe en ſoit jolie, le parterre eſt à moitié payen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la Comédie Françoiſe. Ces mêmes ſpectateurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de ſon perſonnage, ne peuvent à l'Opéra ſéparer un Acteur du ſien. Il ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle

est absurde & grossiere ; ou peut-être que des Dieux leurs coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penser ce qu'on veut ; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exister ?

L'Opéra n'est donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public ; ce sont, il est vrai, des gens que le public paye & qui se donnent en spectacle ; mais tout cela change de nature attendu que c'est une Académie Royale de musique, une espece de Cour souveraine qui juge sans appel dans sa propre cause & ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité. (*q*) Voilà, Cousine, comment dans certains pays l'essence des choses tient aux mots, & comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils sont excommuniés, ce qui est précisément le contraire de l'usage des autres pays ; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu sur le théâtre un chevalier moderne aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut hu-

(*q*) Dit en mots plus ouverts, cela n'en seroit que plus vrai ; mais ici je suis partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

milié du ſien (*r*), quoiqu'il le fît par force & ne récitât que ſes propres ouvrages. Auſſi l'ancien Labérius ne put-il reprendre ſa place au cirque parmi les chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une ſur les bancs de la Comédie Françoiſe parmi la premiere nobleſſe du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de reſpect de la majeſté du Peuple Romain qu'on parle à Paris de la majeſté de l'Opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des diſcours d'autrui ſur ce brillant ſpectacle; que je vous diſe à préſent ce que j'y ai vu moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion; cette gaine eſt le théâtre. Aux deux côtés, on pla-

(*r*) Forcé par le Tyran de monter ſur le théâtre, il déplora ſon ſort par des vers très-touchans & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce Céſar ſi vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu ſoixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer chevalier Romain, j'y rentrerai ce ſoir vil Hiſtrion. Hélas, j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il falloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeuneſſe & la vigueur me laiſſoient au moins une figure agréable: mais maintenant quel triſte objet viens-je expoſer aux rebuts du peuple Romain? une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un ſepulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom.* Le prologue entier qu'il récita dans cette occaſion, l'injuſtice que lui fit Céſar piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit ſon honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la baſſeſſe qu'eut Cicéron d'inſulter à ſon opprobre, la réponſe fine & piquante que lui fit Labérius; tout cela nous a été conſervé par Macrobe, & c'eſt à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéreſſant de toute ſa compilation.

ce par intervalles des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossiérement peints les objets que la scene doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre, ou des trous dans le Ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derriere le théâtre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le Ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déesses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette; entre ces solives est une planche en travers sur laquelle le Dieu s'asseye, & sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le personnage se démene & crie en branlant dans son escarpolette, l'enfument tout à son aise. Encens digne de la divinité.

Comme les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'Opéra, sur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée

eſt compoſée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliçons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le ceintre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-réſine qu'on projette ſur un flambeau; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théâtre eſt garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au beſoin annoncent que les Démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits Démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'eſt quand les cordes ſont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les Eſprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'eſtropient, ſe tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monſtres qui rendent certaines ſcenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui ſe promenent d'un air menaçant ſur le théâtre, & font voir à l'Opéra les tentations de St. Antoine. Chacune de ces figures eſt animée par un

lourdaut de Savoyard, qui n'a pas l'efprit de faire la bête.

Voilà, ma Coufine, en quoi confifte à-peu-près l'augufte appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'obferver du parterre à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens foient fort cachés & produifent un effet impofant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout fpectateur non préoccupé. On affure pourtant qu'il y a une prodigieufe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert plufieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites chofes avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au fervice de l'Opéra eft inconcevable. L'Orcheftre & les Chœurs compofent enfemble près de cent perfonnes; il y a des multitudes de danfeurs, tous les rôles font doubles & triples (*s*), c'eft-à-dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs fubalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire jufqu'à ce qu'il lui plaife de ne rien faire à fon tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques repréfentations, les premiers acteurs, qui font

(*s*) On ne fait ce que c'eft que des doubles en Italie; le public ne les fouffriroit pas; auffi le fpectacle eft-il à beaucoup meilleur marché: il en coûteroit trop pour être mal fervi.

d'importans perſonnages n'honorent plus le public de leur préſence ; ils abandonnent la place à leurs ſubſtituts, & aux ſubſtituts de leurs ſubſtitus. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même ſpectacle. Chacun prend ſon billet comme à une loterie, ſans ſavoir quel lot il aura, & quel qu'il ſoit perſonne n'oſeroit ſe plaindre ; car, afin que vous le ſachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun reſpect au public, c'eſt le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette Muſique ; vous la connoiſſez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce ſont les cris affreux, les longs mugiſſemens dont retentit le théâtre durant la repréſentation. On voit les Actrices preſque en convulſion, arracher avec violence ces glapiſſemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le viſage enflammé, les vaiſſeaux gonflés, l'eſtomac pantelant ; on ne ſait lequel eſt le plus déſagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant ſouffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable eſt que ces hurlemens ſont preſque la ſeule choſe qu'applaudiſſent les ſpectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des ſourds charmés de ſaiſir par-ci par-là quelques ſons perçans, & qui veulent engager les

Acteurs à les redoubler. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'Opéra, comme les tours de force d'un bâteleur à la foire : la ſenſation en eſt déplaiſante & pénible ; on ſouffre tandis qu'ils durent, mais on eſt ſi aiſe de les voir finir ſans accident, qu'on en marque volontiers ſa joye. Concevez que cette maniere de chanter eſt employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muſes, les graces, les amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicateſſe, & jugez de l'effet ! Pour les Diables, paſſe encore, cette muſique a quelque choſe d'infernal qui ne leur meſſied pas. Auſſi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du Sabbat ſont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra François.

A ces beaux ſons, auſſi juſtes qu'ils ſont doux, ſe marient très-dignement ceux de l'Orcheſtre. Figurez-vous un charivari ſans fin d'inſtrumens ſans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Baſſes ; choſe la plus lugubre, la plus aſſommante que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu ſupporter une demi-heure ſans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une eſpece de pſalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni meſure. Mais quand par hazard il ſe trouve quelque air un peu ſautillant, c'eſt un trépignement univerſel ; vous entendez tout le par-

terre en mouvement ſuivre à grand-peine & à grand bruit un certain homme de l'Orcheſtre (*t*). Charmés de ſentir un moment cette cadence qu'ils ſentent ſi peu, ils ſe tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courir après la meſure (*u*) toujours prête à leur échapper, au lieu que l'Allemand & l'Italien qui en ſont intimement affectés la ſentent & la ſuivent ſans aucun effort, & n'ont jamais beſoin de la battre. Du moins Regianino m'a-t-il ſouvent dit que dans les Opéra d'Italie où elle eſt ſi ſenſible & ſi vive on n'entend, on ne voit jamais dans l'Orcheſtre ni parmi les ſpectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe Muſical; les voix y ſont rudes & ſans douceur, les inflexions âpres & fortes, les ſons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les inſtrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les Cors, tous les haubois, les chanteurs des rues, les violons de guinguettes, tout cela eſt d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne ſont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être

(*t*) Le bucheron.

(*u*) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la muſique Françoiſe à la courſe d'une vache qui galope, ou d'une Oye graſſe qui veut voler.

de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique : Milord Edouard prétend que les Anglois en ont aussi peu ; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en soucient guere, au lieu que les François renonceroient à mille justes droits, & passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la Musique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en soit, l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet Opéra, & considérés séparément, ils font un spectacle agréable, magnifique & vraiment théâtral ; mais ils servent comme partie constitutive de la piece, & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les Opéra de Quinault ; vous savez comment les divertissemens y sont employés ; c'est à-peu-près de même, ou encore pis, chez ses successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement occupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux Acteurs assis, & que le parterre voit debout. Il

arrive de là que les perſonnages de la piece ſont abſolument oubliés, ou bien que les ſpectateurs regardent les Acteurs qui regardent autre choſe. La maniere d'amener ces fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joye, & l'on danſe : s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils ſont de mauvaiſe humeur : Ce que je ſais par rapport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne peut trop admirer leur conſtance ſtoïque à voir des Gavotes ou écouter des chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théâtre de leur couronne ou de leur ſort. Mais il y a bien d'autres ſujets de danſes ; les plus graves actions de la vie ſe font en danſant. Les Prêtres danſent, les ſoldats danſent, les Dieux danſent, les Diables danſent, on danſe juſques dans les enterremens, & tout danſe à propos de tout.

La danſe eſt donc le quatrieme des beaux arts employés dans la conſtitution de la ſcene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imite-t-il ? Rien. Il eſt donc hors d'œuvre quand il n'eſt employé que comme danſe ; car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il n'y ſeroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque choſe ; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indiſpenſable que celle du langage ; & un Opéra

où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danse comme partie essentielle de la scene lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des Opéra appellés Ballets qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques-uns même sont purement allégoriques, comme le Carnaval & la folie, & ce sont les plus insupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse, ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus Ballets l'action se passe toujours en chant, la danse interrompt toujours l'action, ou ne s'y trouve que par occasion, & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive,

c'eſt que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y eſt moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en ſeroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des Auteurs pour empêcher que la danſe ne laſſe eſt de faire enſorte que la piece ennuye.

Ceci me mene inſenſiblement à des recherches ſur la véritable conſtitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre, & qui me jetteroient loin de mon ſujet ; j'en ai fait une petite diſſertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez cauſer avec Regianino. Il me reſte à vous dire ſur l'Opéra François que le plus grand défaut que j'y crois remarquer eſt un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en repréſentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, eſt auſſi-bien placé dans un poëme épique que ridiculement ſur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, ſi je ne l'avois vu, qu'il ſe trouvât des artiſtes aſſez imbéciles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des ſpectateurs aſſez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un ſpectacle auſſi ſuperbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à ſi grands fraix. Je le conçois bien moi qui ne ſuis pas un La Bruyere, & je ſoutiens que pour tout homme qui n'eſt pas dépourvu du goût des beaux-arts, la muſique Fran-

Françoise, la danse & le merveilleux mêlés ensemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne soient très-en état de connoître la bonne; mais parce qu'en ceci le mal les amuse plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle, & il leur est plus agréable de s'en moquer quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.

---

## LETTRE XXIV.

### *De Julie.*

OUi, oui, je le vois bien; l'heureuse Julie t'est toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, se fait sentir dans ta derniere lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le sort a beau nous séparer, pressons nos cœurs l'un contre l'autre, conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence & du désespoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

Mais admire ma simplicité; depuis que j'ai reçu cette Lettre, j'éprouve quelque chose des

charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Talifman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laiffe pas de me féduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour quand je fuis feule un treffaillement me faifit comme fi je te fentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je fuis fi folle que je crois fentir l'impreffion des careffes que tu lui fais & des baifers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illufions ! ô chimeres, dernieres reffources des malheureux ! Ah, s'il fe peut, tenez-nous lieu de réalité ? Vous êtes quelque chofe encore à ceux pour qui le bonheur n'eft plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y fuis prife pour avoir ce portrait, c'eft bien un foin de l'amour ; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'eft pas celui-là qu'il auroit choifi. Voici le mot de l'énigme. Nous eumes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui eft arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occafion pour avoir le portrait de ma Coufine ; je voulus l'avoir auffi. Elle & ma Mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit fecrettement une feconde copie. Enfuite fans m'embarraffer de copie ni d'original, je choifis fubtilement le plus

ressemblant des trois pour te l'envoyer. C'est une friponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule ; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n importe guere à ma Mere & à ma Cousine ; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne feroient une espece d infidélité d'autant plus dangereuse que mon portrait feroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vétue ; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grace, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.

---

## LETTRE XXV.

### *A Julie.*

IL faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait, non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible, mais au contraire avec le regret d un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace

& de la beauté, même de la tienne ; il eſt aſſez reſſemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere choſe que je lui reproche eſt de te reſſembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être inſenſible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits ; il n'a point rendu ce doux ſentiment qui les vivifie ; & ſans lequel, tout charmans qu'ils ſont, ils ne ſeroient rien. C'eſt dans ton cœur, ma, Julie, qu'eſt le fard de ton viſage & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'inſuffiſance de l'art ; mais c'eſt au moins la faute de l'artiſte de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineſſe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines ſous la peau, à-peu-près comme dans ces fleurs d'iris que nous conſidérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage comme ſur le modele. On diroit que c'eſt du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe, car il te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de la mienne ? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout-à-coup à ton moindre sourire, & porte au cœur je ne sais quel enchantement inconnu, je ne sais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah ! c'est précisément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache imperceptible que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis.... ô Dieux, cet homme étoit-il de bronze ?.... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la levre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas : Les sourcils sont plus châtins, & les cheveux plus cendrés.

*Bionda testa, occhi azurri, e bruno ciglio.*

Il a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere sinuosité qui séparant le menton des joues, rend leur con-

tour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus ſenſibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en ſais fort mauvais gré ; car ce n'eſt pas ſeulement de tes beautés que je ſuis amoureux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur ſe ſoucie auſſi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il eſt jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajuſtement, je le paſſerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue miſe avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure eſt trop chargée ; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : Hé-bien ces fleurs ſont de trop. Te ſouviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaiſane, & où ta Couſine dit que je danſois en philoſophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue treſſe de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des Villageoiſes de Berne. Non, le Soleil orné de tous ſes rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & ſûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de ſa vie. C'eſt ainſi, ma Julie, que tu dois être coëffée ; c'eſt l'or de tes cheveux qui doit parer ton viſage, & non cette roſe qui les cache & que ton teint flétrit. Dis à la Couſine, car je reconnois ſes ſoins & ſon choix, que ces

fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne font pas de meilleur goût que celle qu'elle recueille dans l'*Adone* & qu'on peut leur paffer de fuppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du bufte, il eft fingulier qu'un amant foit là deffus plus févere qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve pas vétue avec affez de foin. Le portrait de Julie doit être modefte comme elle. Amour! ces fecrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de fon imagination. Je le crois, je le crois! Ah! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, fes yeux l'euffent dévoré, mais fa main n'eût point tenté de les peindre; pourquoi faut-il que fon art téméraire ait tenté de les imaginer? Ce n'eft pas feulement un défaut de bienféance, je foutiens que c'eft encore un défaut de goût. Oui, ton vifage eft trop chafte pour fupporter le défordre de ton fein; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître; il n'y a que le délire de l'amour qui puiffe les accorder, & quand fa main ardente ofe dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivreffe & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies & non que tu l'expofes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-deffus le deffein de le réformer felon mes idées

Je les ai communiquées à un Peintre habile ; & fur ce qu'il a déja fait, j'efpere te voir bientot plus femblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous eflayons les changemens fur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les tranfporte fur l'original que quand nous fommes bien fûrs de leur effet. Quoique je deffine aflez médiocrement, cet artifte ne peut fe laffer d'admirer la fubtilité de mes obfervations ; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte eft un maître plus favant que lui. Je lui parois auffi quelquefois fort bifarre · il dit que je fuis le premier amant qui s'avife de cacher des objets qu'on n'expofe jamais aflez au gré des autres, & quand je lui répond que c'eft pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de foin, il me regarde comme un fou. Ah ! que ton portrait feroit bien plus touchant, fi je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton vifage, & d'y peindre à la fois ta modeftie & tes attraits ! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit fuppofé le peintre, & le fpectateur ému les fuppofera tels qu'ils font. Je ne fais quel enchantement fecret regne dans ta perfonne ; mais tout ce qui la touche femble y participer ; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la por-

ce. On ſent, en regardant ton ajuſtement, que c'eſt par-tout le voile des graces qui couvre la beauté : & le goût de ta modeſte parure ſemble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele.

---

## LETTRE XXVI.

### *A Julie.*

JUlie ! ô Julie ! ô toi qu'un tems j'oſois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier ; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler ! Viens, honorable & chere image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte & briſé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton abſence m'a laiſſé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même ! Quelque objet que j'aille être à tes yeux, je le ſuis cent fois plus aux miens propres ; car en me voyant telle que je ſuis, ce qui m'humilie le plus encore, c'eſt de te voir, de te ſentir au fond de mon cœur, dans un lieu déſormais ſi peu digne de toi, & de ſonger que le ſouvenir

des plus vrais plaiſirs de l'amour n'a pu garantir mes ſens d'un piege ſans appas, & d'un crime ſans charmes.

Tel eſt l'excès de ma confuſion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de ſouiller tes regards ſur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaſte, un récit que j'épargnerois à ta modeſtie s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je ſuis indigne de tes bontés, je le ſais; je ſuis vil, bas, mépriſable; mais au moins je ne ſerai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuſer un ſeul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuſes qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'eſt arrivé. Il ſera auſſi ſincere que mon regret; c'eſt tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoiſſance avec quelques Officiers aux gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne ſais quels faux airs qui ne ſont pas faits pour eux. Ils ſe moquoient à leur tour de me voir conſerver dans Paris la ſimplicité des antiques mœurs Helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & réſolurent de me faire changer de ton à quelque

prix que ce fût. Après plusieurs tentatives qui ne réussirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui sur le bruit de ma sagesse, avoit, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persissiage, je leur représentai qu'il feroit mieux d'aller premiérement lui faire visite, mais ils se moquerent de mon scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façon & que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendimes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée; d'autres femmes à-peu-près du même âge, & d'une semblable figure étoient avec elle; leur parure assez brillante, avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déja remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passerent à-peu-près comme par-tout; l'usage du monde aprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjoue-

ment avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout-à-fait de même sitôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la premiere fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matiere aisée, elles se jetterent sur leur affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel, ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leur nom plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit, on sourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guere propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sureté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur,

& réſolus d'employer à connoître cet ordre de femmes, la ſeule occaſion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques ; elles avoient ſi peu d'idée de leur état préſent, ſi peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient ſi ſtupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaiſir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en reſſentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : A cela près, je n'entendis ſortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient ſupporter une ſociété ſi dégoûtante. C'eût été leur impoſer une peine cruelle à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choiſiſſoient eux-mêmes.

Cependant le ſoupé ſe prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les diſcours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le déſordre de leur ajuſtement les deſirs qui l'auroient dû cauſer. D'abord, tout cela ne fit ſur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me ſéduire ne ſervoient qu'à me rebuter. Douce pudeur ! diſois-je en moi-même, ſuprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! combien, ſi

elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieuses à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace, & de sentiment, dont .... je n'osois achever ; je rougissois de ces indignes comparaisons .... je me reprochois comme autant de crimes les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi.... En quels lieux osois-je penser à celle.... Hélas ! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échaufferent insensiblement ; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'embarrassoit ; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries ; je cessai de boire. Il





La honte et les remords vengent l'amour outragé

n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être...

J'ai fini ce récit affreux ; qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attens mon jugement, j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me sera moins cruel que le souvenir de mon crime.

---

## LETTRE XXVII.

### *Réponse.*

RAssurez-vous sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable

que vous ne l'êtes ; & je ne vois guere en cette occafion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur eft d'avoir pris une mauvaife route en entrant dans le monde ; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémiffant que vous êtes perdu fi vous ne revenez fur vos pas. Vous vous laiffez conduire infenfiblement dans le piege que j'avois craint. Les groffieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous féduire, mais la mauvaife compagnie a commencé par abufer votre raifon pour corrompre votre vertu, & fait déja fur vos mœurs le premier effai de fes maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris; il eft aifé de juger de vos fociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué fur le même ton, & mon déplaifir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les farcafmes d'un petit-maître, plutôt que pour les relations d'un philofophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous penfez étudier

dier les hommes dans les petites manieres de quelques cotteries de précieuſes ou de gens déſœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de ſoin des uſages & des bienſéances qui n'exiſteront plus dans dix ans d'ici, tandis que les reſſorts éternels du cœur humain, le jeu ſecret & durable des paſſions échappent à vos recherches? Prenons votre lettre ſur les femmes, qu'y trouverai-je qui puiſſe m'apprendre à les connoître? Quelque deſcription de leur parure, dont tout le monde eſt inſtruit; quelques obſervations malignes ſur leur maniere de ſe mettre & de ſe préſenter, quelque idée du déſordre d'un petit nombre, injuſtement généraliſée; comme ſi tous les ſentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaſſent en caroſſe & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'inſtruiſe ſolidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractere, & n'eſt-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme ſage ait oublié ce qui regarde les ſoins domeſtiques & l'éducation des enfans? La ſeule choſe qui ſemble être de vous dans toute cette Lettre, c'eſt le plaiſir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre juſtice au ſexe en général; & dans quel pays du

monde la douceur & la commisération ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes ?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sensés ! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous assortir, & c'est vous mettre au dessous de vous-même, que ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison déshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusemens. Quant au pro-

jet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zêle que de prudence; si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire!* comme s'il y avoit quelque espece de bienséance en de pareils lieux, ou que la bienséance dût jamais l'emporter sur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire! Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui sait lire dans votre cœur; c'est la honte qui vous retint. Vous craignites qu'on ne se moquât de vous en sortant: Un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous exposer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivites en cette occasion? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du

blâme. Tel vaincroit les tentations qui ſuccombe aux mauvais exemples ; tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte, & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. Voilà ſur-tout de quoi vous avez à préſerver le vôtre ; car quoi que vous faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame auſſi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous ſavez mieux que moi, je me contenterai de vous propoſer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus ſûr, peut-être, que tous les raiſonnemens de la philoſophie. C'eſt de faire dans votre eſprit une légere tranſpoſition de tems, & d'anticiper ſur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux ſoupé vous vous fuſſiez fortifié contre un inſtant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être ſitôt que vous ſeriez dans la rue ; ſi vous vous fuſſiez repréſenté le contentement intérieur d'échapper aux pieges du vice, l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaiſir que vous eût donné la conſcience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même, eſt-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté

ſur une répugnance d'un inſtant, à laquelle vous n'euſſiez jamais cédé ſi vous en aviez enviſagé les ſuites ? Encore, qu'eſt-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries de gens dont l'eſtime n'en peut avoir aucun ? Infailliblement cette réflexion vous eût ſauvé pour un moment de mauvaiſe honte une honte beaucoup plus juſte, plus durable, les regrets, le danger, & pour ne vous rien diſſimuler, votre amie eût verſé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette ſoirée pour votre fonction d'obſervateur ? Quel ſoin ! Quel emploi ! que vos excuſes me font rougir de vous ! Ne ſerez-vous point auſſi curieux d'obſerver un jour les voleurs dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliſer les paſſans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets ſi odieux qu'il n'eſt pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut ſupporter le ſpectacle du vice ? Le ſage obſerve le déſordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'obſerve, & montre ſur ſon viſage attriſté la douleur qu'il lui cauſe ; mais quant aux déſordres particuliers, il s'y oppoſe ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence. D'ailleurs, étoit-il beſoin de voir de pareilles ſociétés pour juger de ce qui s'y paſſe & des diſcours qu'on y tient ? Pour moi, ſur leur ſeul objet plus que ſur le peu que vous m'en avez dit, je

devine aiſément tout le reſte, & l'idée des plaiſirs qu'on y trouve, me fait connoître aſſez les gens qui les cherchent.

Je ne ſais ſi votre commode philoſophie adopte déja les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de ſemblables lieux; mais j'eſpere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui ſe mépriſent aſſez pour s'en permettre l'uſage, ſous prétexte de je ne ſais quelle chimérique néceſſité qui n'eſt connue que des gens de mauvaiſe vie; comme ſi les deux ſexes étoient ſur ce point de natures différentes, & que dans l'abſence ou le célibat, il fallût à l'honnête homme des reſſources dont l'honnête femme n'a pas beſoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des proſtituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah! ſi vous voulez être mépriſable, ſoyez-le au moins ſans prétexte, & n'ajoutez point le menſonge à la crapule. Tous ces prétendus beſoins n'ont point leur ſource dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des ſens. Les illuſions mêmes de l'amour ſe purifient dans un cœur chaſte, & ne corrompent qu'un cœur déja corrompu. Au contraire la pureté ſe ſoutient par elle-même; les deſirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne ſe multiplient que par l'habitude d'y ſuccomber. L'amitié m'a fait ſurmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil ſu-

jet, celle-ci sera la derniere; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raison?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par-tout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractere. Je ne sais comment vous avez fait; mais depuis que vous vivez dans le séjour des talens, les vôtres paroissent diminués; vous aviez gagné chez les paysans, & vous perdez parmi les beaux-esprits. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés qui le connoissent par une longue expérience & de paisibles observations, non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la superficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de savans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & studieux vont courant comme vous de maison en maison, de cotterie en cotterie, pour amuser les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoso-

phie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainsi leur état, prostituer leurs talens & soutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, sûrement plusieurs ne le font point, & c'est ceux-là que vous devez rechercher.

N'est-il pas singulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne soit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de votre état soient les seuls dont vous ne parliez point ; comme si les vains préjugés de la noblesse ne vous coûtoient pas assez cher pour les haïr, & que vous crussiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui sont peut-être l'ordre le plus respectable du Pays où vous êtes ? Vous avez beau vous excuser sur les connoissances de Milord Edouard : avec celles-là vous en eussiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il est toujours aisé de descendre, & de votre propre aveu c'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des Comédiens.

Je voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi dans une Ville si riche le bas peuple est-il si misérable, tandis que la

misere extrême est si rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires? Cette question, ce me semble, est bien digne de vos recherches; mais ce n'est pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre. C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde; mais le sage en apprend les misteres dans la chaumiere du pauvre. C'est là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle: C'est là qu'on s'instruit par quelles iniquités secrettes le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah, si j'en crois nos vieux militaires que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on ensévelit sous un profond secret dans les hôtels du fauxbourg St. Germain, & que tant de beaux parleurs seroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentoient pour les démentir!

Je sais qu'on n'aime pas le spectacle de la misere qu'on ne peut soulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis,

la protection sont autant de ressources que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la Tyrannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du présent en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que quand les lumieres acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui ga-

rantiſſe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Eſſayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études; il eſt plus digne de vous que ceux que vous avez embraſſés, & comme l'eſprit s'étrécit à meſure que l'ame ſe corrompt, vous ſentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des ſublimes vertus éleve & nourrit le génie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert à mieux en trouver la ſource, & à nous éloigner en tout ſens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchiſe de l'amitié dans la ſituation critique où vous me paroiſſez être; de peur qu'un ſecond pas vers le déſordre ne vous y plongeât enfin ſans retour, avant que vous euſſiez le tems de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & ſincere confeſſion m'a touchée; car je ſens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conſéquent combien celle de votre faute vous peſoit ſur le cœur. Une erreur involontaire ſe pardonne & s'oublie aiſément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuſer deux fois en pareil cas, ne s'eſt pas même abuſé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec ſoin ſur ta ſanté, je t'en conjure, & ſonge qu'il ne doit reſter aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de Mr. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à retracter une partie de mes censures sur les matieres & le stile de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importans, & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma Cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est ce me semble assez mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est guere du ressort des femmes, & mon Oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ses lumieres sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le ciel m'a fait naître, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. De quoi me

ſerviroit de les connoître, avec ſi peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contriſterois-je mon ame à conſidérer de ſi grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eſt permis de ſoulager? Mais je vous aime; & l'intérêt que je ne prends pas aux ſujets, je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fiere d'un mérite ſi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'eſprit qu'il m'en faut pour ſentir le vôtre. Ne me refuſez donc pas le plaiſir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que ſi le Ciel uniſſoit nos deſtinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penſer avec vous?



## LETTRE XXVIII.

*De Julie.*

Tout eſt perdu ! Tout eſt découvert ! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au ſoir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere ſeule peut les avoir ſurpriſes. Si mon pere les voit, c'eſt fait de ma vie ! Eh, que ſerviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer.... Ah Dieu ! ma mere m'envoye appeller. Où fuir ? Comment ſoutenir ſes regards ? Que ne puis-je me cacher au ſein de la terre !.... Tout mon corps tremble, & je ſuis hors d'état de faire un pas.... la honte, l'humiliation, les cuiſans reproches.... j'ai tout mérité, je ſupporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée.... ô mon cœur, quels déchiremens !.... Elle m'attend ; je ne puis tarder davantage.... elle voudra ſavoir.... il faudra tout dire.... Regianino ſera congédié. Ne m'écris plus juſqu'à nouvel avis.... qui ſait ſi jamais.... je pourrois.... quoi ; mentir ?.... mentir à ma mere.... Ah, s'il faut nous ſauver par le menſonge, adieu, nous ſommes perdus !

*Fin du Tome quatrieme.*





